

LES VOYAGEURS FRANÇAIS EN ÉCOSSE

1770 - 1830

ET LEURS CURIOSITÉS INTELLECTUELLES

*Thèse présentée à la Faculté des Lettres
pour le Doctorat de l'Université de Paris*

PAR

MARGARET I. BAIN

M. A. (Hons. Aberd.)



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

1931

LES VOYAGEURS FRANÇAIS EN ÉCOSSE

1770-1830

ET LEURS CURIOSITÉS INTELLECTUELLES

LES VOYAGEURS FRANÇAIS EN ÉCOSSE

1770 - 1830

ET LEURS CURIOSITÉS INTELLECTUELLES

*Thèse présentée à la Faculté des Lettres
pour le Doctorat de l'Université de Paris*

PAR

MARGARET I. BAIN

M. A. (Hons. Aberd.)



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

1931



PRÉFACE

Dans son œuvre sur *les Écossais en France et les Français en Écosse*, Francisque Michel fait remonter jusqu'au Moyen-Age l'amitié franco-écossaise, et il suit le cours ininterrompu des relations amicales entre les deux pays à travers toutes les époques jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle. C'est le récit attachant d'une longue alliance politique, de services loyalement rendus des deux côtés, d'aventures particulières de Français et d'Écossais agissant pour la cause du pays allié. La curiosité intellectuelle à l'égard de l'Écosse ne s'éveilla cependant qu'après 1770, lorsque la montagne commença à attirer l'homme et que les premiers voyageurs vraiment observateurs rendirent visite à ses cités, à ses lacs et à ses îles. C'est le développement de cette curiosité que nous avons essayé de retracer en étudiant les voyages faits par des Français en Écosse dans les dernières années du dix-huitième siècle, pendant la Révolution et l'Empire, et pendant la période romantique. En 1830, tout Français cultivé pourra dire, ainsi que l'écrivit un peu plus tard le critique Michiels : « ... maintenant un mot de la langue erse nous tombe à peine sous les yeux qu'aussitôt les pâles sommets des Highlands se dessinent dans notre imagination, la cornemuse retentit derrière les brouillards des lacs ; l'autour glapit, les mélèzes frissonnent et les robustes montagnards défilent au son du pibroch sur des landes émerveillées ».

A partir de 1830, avec le déclin de la gloire de Walter Scott, ce vif enthousiasme pour tout ce qui concerne l'Écosse prend fin, faisant place à un sentiment moins fort mais toujours vivant, fondé sur le souvenir des vieilles amitiés. Les années 1770 et 1830 sont donc indiquées comme les limites de cette étude. Nous avons passé en revue tous les voyages de cette période sur lesquels nous avons pu obtenir des renseignements ; mais notre conviction est que cette liste est encore loin d'être complète et qu'il existe bien

des témoignages sur le voyage d'Écosse dont nous n'avons pu prendre connaissance.

Nous voudrions exprimer ici notre gratitude envers la « Carnegie Trust for the Universities of Scotland ». C'est grâce à la fondation Carnegie que nous avons pu poursuivre nos recherches à Paris et compléter cette étude.

Nous offrons nos sincères remerciements au docteur H.W. Meikle, d'Édimbourg, qui nous a indiqué des documents très intéressants sur les prisonniers français en Écosse, et qui a mis à notre disposition ses connaissances sur les espions politiques de la période napoléonienne.

A M. F. Baldensperger nous devons une reconnaissance spéciale, car c'est lui qui, après nous avoir donné l'idée de cette étude, nous a aidée de ses précieux conseils et a relevé souvent notre courage défaillant.

« La relation d'un voyage par un homme habile, que la curiosité seule conduit et qui n'est entraîné à passer de lieu en lieu que pour satisfaire au désir de voir et de bien voir, ne peut qu'être intéressante : s'il présente à nos yeux de nouveaux spectacles, s'il réjouit l'imagination par des descriptions agréables, il satisfait aussi l'esprit : on se plaît à le suivre, à réfléchir avec lui sur les variétés des productions de la nature et sur les divers états de l'homme à travers les degrés de la civilisation ».

(*Gazette Littéraire de Deux-Ponts*)

1775.

(Article sur le Voyage du Docteur Johnson.)

PREMIÈRE PARTIE

1770-1789

CHAPITRE PREMIER

CE QUE L'ON SAVAIT DE L'ÉCOSSE VERS 1770

1770. Un quart de siècle s'est écoulé depuis la deuxième tentative infructueuse des Stuarts pour rétablir leur règne en Écosse. Entre l'Angleterre et le bas pays de l'Écosse, les relations commerciales et intellectuelles interrompues par ces guerres civiles se sont vite renouées ; une certaine méfiance, cependant, éloigne encore l'Anglais et même le « Lowlander » du montagnard, désarmé et soumis, mais tenant toujours aux derniers vestiges de ses anciennes mœurs, de sa vie de clan. Les riches et les érudits du pays plat font le voyage de Londres et du continent, lient connaissance avec les célébrités de la métropole et de l'étranger, mais peu de voyageurs sont tentés à cette époque par l'hospitalité écossaise, et encore moins par le charme de la région sauvage et presque inconnue des montagnes et des Hébrides.

Pourquoi, en effet, songerait-on à pénétrer dans ce pays ingrat, dans cette « North Britain » inculte qui semble ne pas s'apercevoir des avantages qu'elle tire de son union avec l'Angleterre, et où le mécontentement n'est peut-être pas encore tout à fait calmé ? Tout est contraire à la naissance d'une telle impulsion : le peu d'intérêt qu'offre ce pays de montagnes et de brouillards, la courte durée de l'été dans ces régions, les difficultés du voyage à une époque où la diligence pour Édimbourg part une fois tous les quinze jours de Londres, et n'arrive qu'au bout de dix ou douze jours ; où Glasgow est encore à douze heures d'Édimbourg ; et où aucune

voiture publique ne va plus loin vers le nord que Luss ou Stirling. L'Anglais voyageur se sent attiré par la France, la Suisse, l'Italie, la Grèce ou l'Orient ; il fait le tour du monde, repère des îles lointaines avant de s'apercevoir que la partie septentrionale de son propre pays lui est plus étrangère que les Antipodes. Ce n'est qu'après son voyage autour du monde que sir Joseph Banks songe à visiter Staffa ¹, et Thomas Pennant, qui fut le premier à faire connaître l'Écosse contemporaine en Angleterre, a préalablement écrit sa « *Zoologie Britannique* » ² sans trop se soucier de son ignorance en matière écossaise. Le voyageur anglais ne dirigeant jamais ses pas vers l'Écosse, l'anglomane français la néglige totalement, se bornant presque toujours à la visite de Londres et à quelques promenades dans les environs.

L'Écosse littéraire, pourtant, n'est point négligeable à cette date. Ses écrivains ont acquis, il y a dix ans et plus, droit de cité dans tous les pays de l'Europe. On n'a qu'à se mettre en imagination, comme le fait M. Henry Graham dans son livre sur l'histoire sociale en Écosse au 18^e siècle³, à la fenêtre d'une des hautes maisons de la Grand' rue d'Édimbourg en 1771, pour voir défiler des hommes dont le nom est connu dans tout le royaume des lettres : c'est David Hume qui gravit péniblement la pente, en compagnie du Principal Robertson, c'est Erskine, l'ecclésiastique, ce sont les lords Braxfield, Kames, Monboddo, la gloire du barreau écossais ; Adam Smith encore, venu de Kirkcaldy à travers le « Firth », le Docteur Blair, professeur de Rhétorique et de Belles-Lettres à l'Université d'Édimbourg, le Docteur Cullen, médecin célèbre dont les œuvres sont connues en France comme en Angleterre, Black, professeur de chimie, James Boswell, cicérone du docteur Johnson. Et combien d'autres encore, parmi lesquels Ferguson, le docteur Gregory, John Home, auteur de la tragédie de « *Douglas* » ⁴. Mais cette brillante société n'attire pas les étrangers : Anglais et anglomanes connaissent, personnellement, il est vrai, la plupart de ces hommes, mais la rencontre s'est faite sur terrain

1. Sir Joseph BANKS. Accompanya l'expédition de Cook comme naturaliste, 1768. Visita l'Islande et Staffa en 1772.

2. Thomas PENNANT. *British Zoology*. London, 1768, 2 vol. in-8°.

3. Henry G. GRAHAM. *The Social Life of Scotland in the 18th Century*, London, 1899, in-8°.

4. *Douglas*, la meilleure des tragédies de John Home, fut représentée pour la première fois à Édimbourg, le 14 décembre 1756. On la joua à Londres en mars 1757, et elle y fut publiée en 1760.

anglais ou à l'étranger. C'est à Londres et à Paris que Hume fait la connaissance d'un grand nombre des hommes célèbres de son temps ¹ ; et de ce grand cercle d'amis avec lesquels il reste en relations au moyen d'une vaste correspondance, personne ou peu s'en faut ne lui rend visite en Écosse. C'est à Londres que la Comtesse de Boufflers espère le rencontrer en 1763 ² ; c'est encore à Londres que Turgot adresse à Hume l'abbé Le Bon et M. de Boisgelin ³ et que Buffon lui envoie M. de Septchênes, « secrétaire des commandements » à Louis XVI ⁴. Adam Smith, lui aussi, a été bien reçu en France. Ferguson a voyagé à l'étranger. Robertson n'a pas passé la Manche, mais ses écrits l'ont mis en relations avec Suard et plusieurs hommes de lettres français. C'est une société cosmopolite, en effet, que cette société lettrée d'Édimbourg, avec cette réserve que, le voyage fait, chacun est content de reprendre sa place dans la petite coterie des familiers. Ce n'est nullement un cénacle où les hommes sont réunis sous le signe de certaines idées dominatrices, c'est un groupe d'individus qui sont amis malgré des opinions divergentes. C'est l'incroyant Hume ami du dévot Robertson, ami également de Blair et d'Adam Smith, quoiqu'ils ne soient pas d'accord sur bien des sujets. Tous ils aiment se créer des relations à l'étranger, mais ils aiment surtout se retrouver dans leur « vieille ville enfumée » ; ce même Hume qui depuis trois ans se laisse choyer par la haute société parisienne écrit à Adam Smith en revenant à sa maison de James's Court en 1769 : « I am glad to have come within sight of you and to have a view of Kirkaldy from my windows » ⁵. Et encore, deux mois plus tard, à son ami Sir Gilbert Elliott : « I have been settled here two months, and am here body and soul without casting the least thought of regret to London or even to Paris. I think it improbable that I shall ever in my life cross the Tweed except perhaps a jaunt to the north of England for health or amusement » ⁶. Cette chaude intimité qui lie entre eux les savants d'Édimbourg, dont la plu-

1. Voir R. METZ : *Les Amitiés françaises de Hume* (*Revue de Littérature Comparée*, octobre-décembre 1929, pp. 644-713).

2. *Letters from Eminent Persons addressed to David Hume*, Edinburgh, 1848. Publiées par Burton, p. 44. Lettre de Lord Elibank à Hume.

3. *Ibid.*, p. 162. Lettre de Turgot à Hume.

4. *Ibid.*, p. 305. Lettre de Buffon à Hume.

5. BURTON. *Life and Correspondence of David Hume*. Edinburgh, 1846, 2 vol. in-8°. Tome II, p. 429. Lettre du 20 août, 1769.

6. *Ibid.*, p. 431. Lettre du 16 octobre, 1769.

part se connaissent depuis les bancs du collège, en fait une société fermée et vient peut-être s'ajouter aux difficultés du voyage pour tenir à distance ceux qui auraient voulu rendre visite à ces Écossais dans leur pays d'origine.

Malgré l'absence de cordialité dans les relations entre les deux pays, c'est l'Angleterre qui avant les pays continentaux se sentira attirée par l'Écosse inconnue ou méconnue. L'Anglais du dix-huitième siècle, ne se plaisant plus dans les plaines aux vastes horizons, commence à lever les yeux vers les montagnes¹. Il se hasarde à faire des excursions périlleuses dans les Alpes et lorsque, habitué aux terreurs de ces « affreuses régions », de ces pics dénués de toute végétation, il aura goûté le charme de la montagne, il se rendra compte que ces mêmes plaisirs pourraient se trouver en Écosse.

D'un autre côté, ce siècle toujours préoccupé des détails de la vie sociale se lasse enfin de l'étude bien ressassée des peuples connus, de l'éternelle illustration des mœurs anglaises et françaises. En Angleterre on demande aux journaux et aux périodiques du nouveau, de l'inédit, et les journalistes, comme s'ils pressentaient déjà l'intérêt qui va bientôt s'attacher à tout ce qui est écossais, s'empressent d'insérer dans leurs recueils des bribes d'information sur le caractère, sur la vie et sur les mœurs du montagnard d'Écosse. Ce ne sont que des remarques tirées, il faut l'avouer, au petit bonheur d'ouvrages anciens et modernes, des anecdotes dignes de foi ou suspectes ; suffisantes toutefois pour éveiller chez le lecteur une certaine curiosité des choses écossaises et pour vaincre enfin les calomnies du *North Briton*² et d'autres feuilles du parti whig. En France, les auteurs de recueils et de répertoires ne tardent pas à les imiter, et toute la littérature périodique et anecdotique à partir de la paix de 1763 est parsemée de remarques sans suite et souvent sans fond sur la vie et les habitants de l'Écossé. Les auteurs français ne partagent pas, cependant, l'opinion anti-écossaise qui règne en Angleterre. Le *Recueil anglais*, publication anonyme qui paraît à Amsterdam en 1763, prend parti très énergiquement pour Lord Bute contre les libelles du *North Briton* ; donne

1. Sur l'intérêt du 18^e siècle et de la période romantique pour les montagnes, voir J. GRAND CARTERET. *La Montagne à travers les âges*, Grenoble, 1902-4, 2 vol. in-4. Tome I, pp. 359-556 ; Tome II, pp. 1-196 ; et Ch. VALLOT et Claire-Éliane ENGEL. *Tableau littéraire du massif du Mont-Blanc*, Chambéry, 1930, in-8°.*

2. Le *North Briton* (juin 1762-février 1763) édité par John Wilkes, dirigé contre le gouvernement de Lord Bute.

une tympanisation assez spirituelle de cette feuille, proteste contre l'attitude whig dans le satirique *Journal d'un jour ou Tablettes politiques de Sir William Surly, Ecuyer*, gentilhomme campagnard anglais qui peste à toute heure contre les Écossais, met son valet à la porte parce qu'il a fredonné une chanson écossaise, note sa résolution de déshériter son fils si celui-ci ne renonce pas à ses bas d'Écosse, fait cadeau d'une robe à sa fille préférée parce qu'elle a dit du mal de Lord Bute, qualifie sa femme de l'épithète « fort incommode » parce qu'elle ne parle jamais contre les Écossais. En 1770 c'est la *Gazette universelle de Littérature de Deux-Ponts* qui attaque le roman *Le Montagnard Parvenu* écrit contre Lord Bute ¹. Plus intéressantes, cependant, que ces plaidoiries, sont les anecdotes, les observations sur la vie écossaise. Si un Contant d'Orville ne parle que de la seule Saint Andrews comme ville écossaise dans sa description géographique des trois royaumes, et ne fait mention des îles Hébrides que pour dire qu'elles sont « habitées par des peuples à demi-sauvages qui en 1745 descendirent de leurs montagnes et vinrent offrir leurs bras au prince Édouard » ² si un Genest ³, qui a longtemps résidé en Angleterre et qui passe pour bien la connaître, se borne à répéter quelques anecdotes très connues sur l'Écosse, par contre un Chomel de Saint-Ange, que sa surdité renferme en quelque sorte dans le royaume de la pensée, réfléchit profondément sur tout ce qu'il lit et s'efforce de comprendre le génie écossais en parallèle avec le génie anglais. Grand collectionneur d'anecdotes et de traits de caractères, il admet dans ses *Nuits Parisiennes* (1769) l'excès du sentiment national chez les Écossais, mais il l'explique par leur longue habitude de se gouverner eux-mêmes. La cause de ces passions patriotiques, dit-il, « a cessé avec l'administration nationale, mais les effets en sont encore sensibles et dureront peut-être plusieurs siècles ». Il marque encore sa sympathie pour les Écossais en admirant leur frugalité, leur courage dans l'adversité leur modération dans la prospérité, et laisse voir déjà l'intérêt qui l'amènera vingt ans plus tard à en dire davantage sur l'Écosse et ses habitants ⁴.

1. *Gazette universelle de Littérature de Deux Ponts*, 1770, p. 527.

2. A. G. CONTANT D'ORVILLE. *Les Fastes de la Grande-Bretagne*, Paris, 1769, 2 vol. in-12. Tome I, p. lxvi.

3. E.-J. GENEST, auteur, selon Barbier, des *Essais Historiques sur la Grande-Bretagne*, Paris, 1761, in-12.

4. Dans le *Répertoire Anglais ou Recueil de littérature, d'histoires et d'anecdotes anglaises*, Paris, 1789, 2 vol. in-12.

Ce n'est pourtant pas seulement par le genre anecdotique, si fort à la mode pendant cette période, que la France se fait une idée de l'Écosse. Les recueils de contes sont également très estimés, et l'on trouve aux environs de 1770 plus d'un récit qui a pour sous-titre « conte écossais ». Telle la nouvelle de D'Ussieux, *Henriette et Luci*¹ où la couleur locale se réduit comme dans « l'Écossaise »² de Voltaire à quelques noms de famille déformés et à une ou deux vagues indications géographiques et historiques. Dans *Sara Th****³, conte de Saint-Lambert fondé sur un menu scandale londonien et qui remporte un vif succès aux environs de 1765, l'action se déroule en Écosse, et l'auteur risque une description de la ferme de la belle Sara à « Hampstead, près d'Aberdeen » qui ne peut manquer aujourd'hui de provoquer un sourire chez un lecteur ayant la moindre connaissance de l'état de l'Écosse à cette date. « Cette ferme », dit-il, « était placée sur le penchant d'un coteau qui la garantissait du vent d'ouest si violent dans ces contrées ; elle était à cent toises d'une petite rivière qui coule dans un joli vallon : des prairies artificielles, des vergers remplis de pommiers à cidre, des champs couverts de légumes l'environnaient : il y avait à quelque distance de la maison un petit bois de hêtres ; des chevaux, des bœufs, des brebis paissaient dans le vallon et sur les côteaux. » — Du cidre écossais ? Et des champs couverts de légumes alors que même les gens riches d'Édimbourg n'en ont guère sur leur table et qu'Édimbourg a pour toute ressource ceux que quelques femmes de Musselburgh et des environs peuvent apporter dans des hottes pour vendre dans les rues⁴ ?

Bien qu'on commence déjà à goûter l'exotisme dans la littérature, le public ne se soucie guère encore de l'exactitude dans les détails des paysages ou des mœurs étrangères. Bien qu'on aime depuis longtemps l'étude de la civilisation il manque encore au dix-huitième siècle ce sens historique qui lui apprendra que les mœurs d'un peuple changent avec les années et que les nouvelles habitudes influent sur le caractère national. Les collectionneurs d'anecdotes, les auteurs de recueils, les romanciers, n'éprouvent

1. Dans le *Décameron français*. Paris, 1772, in-8°.

2. VOLTAIRE. *L'Écossaise*, Amsterdam, 1760, in-8°.

3. SAINT-LAMBERT. *Œuvres*, Clermont, 1814, Tome II, pp. 71-108. Nous n'avons pu consulter une édition plus ancienne de ce conte, mais la *Gazette littéraire* en donne un compte-rendu en juillet 1765.

4. H. ARNOT. *History of Edinburgh*, Edinburgh, 1816, p. 514.

pas la nécessité d'aller constater sur les lieux la véracité de leurs récits. Les touristes ne s'aventurent pas encore dans ce pay montagneux de barbares ; la Montagne est encore une force qui repousse plutôt qu'elle n'attire. L'Écosse restera donc inconnue ou méconnue jusqu'au jour où une curiosité croissante enverra Anglais et plus tard Français éclairer son informe légende des lumières de leur esprit.

C'est avec la publication des poèmes d'Ossian que cette curiosité a pris conscience d'elle-même. Le dix-huitième siècle, las des complications de la vie moderne, se réfugie dans la pensée d'une société primitive où régnait une parfaite simplicité. Le *Journal Étranger*, en parlant des *Fragments de Poésie erse* en 1761, affirme que « chez les nations modernes la poésie a dû prendre de nouvelles formes et s'éloigner de plus en plus de son caractère primitif. Plus nous nous approchons de l'enfance des sociétés », dit-il, « plus nous serons à portée d'apercevoir et de distinguer ce caractère. C'est dans les poèmes des Hébreux et des autres peuples orientaux, des habitants de la Scandinavie, du Groenland et des montagnes de l'Écosse que l'on verra la poésie sous les couleurs simples et naïves de la nature et dépouillée de tous les traits étrangers qu'elle a empruntés chez les nations éclairées du progrès de la raison et des arts »¹. Par l'intermédiaire du *Journal Étranger* et du *Journal des Savants*, les poèmes d'Ossian commencent à être goûtés en France presque aussitôt après leur apparition en Angleterre. L'enthousiasme n'est pas encore assez fort en 1770 pour réclamer une traduction complète, mais en 1768 Arnaud et Suard ont réuni dans leurs *Variétés Littéraires* les traductions qui ont paru jusque-là des morceaux ossianiques. Chez ces premiers admirateurs des poésies erses, l'idée d'une ancienne Utopie calédonienne est venue se superposer à l'idée de l'Écosse inculte et montagnaise.

Un commencement d'intérêt pour les poésies ossianiques, c'est presque le seul écho de la poésie écossaise en France avant 1770. Deux traductions de Thomson ont paru, l'une en 1759, l'autre en 1761, mais les autres poètes de la génération passée, Allan Ramsay, Mallet, Hamilton of Bangour (quoique ce dernier mourût fugitif à Lyon), y sont complètement ignorés. Des contemporains, le seul Macpherson est célèbre par ses soi-disant traductions d'Ossian. Beattie, malgré un article du *Journal Étranger* en 1761² attend que

1. *Journal Étranger*, décembre 1761, article intitulé *Fragments de poésie erse*.

2. *Ibid.*, septembre 1761, notice sur J. Beattie. *Poèmes originaires et traduits*.

Chateaubriand le révèle dans son *Essai sur la Littérature anglaise*¹. John Home, l'auteur de la tragédie de *Douglas* est si peu connu que Voltaire ose lui attribuer sa comédie *L'Écossaise*² en le désignant comme « frère de ce célèbre philosophe M. Hume ».

Les historiens et les philosophes écossais, cependant, sont lus en France au dix-huitième siècle avec beaucoup d'intérêt. Les ouvrages historiques de Hume³ de Robertson⁴ et de Smollett⁵ sont traduits presque dès leur publication. L'abbé Millot écrit une histoire d'Angleterre⁶ qui fait une part à l'histoire écossaise ; des mémoires sont publiés par des Français qui se sont battus sous les ordres des Stuarts ; les journaux s'occupent de tous ces ouvrages, s'intéressant surtout à deux périodes de l'histoire d'Écosse, premièrement, au règne de Marie Stuart et deuxièmement, aux révoltes de 1715 et 1745.

Quant aux philosophes, si Reid doit attendre que Cousin et Jouffroy exposent intégralement sa philosophie, il a la satisfaction de voir paraître dès 1768 une traduction française de ses *Recherches sur l'entendement humain*. La *Métaphysique de l'âme* d'Adam Smith est publiée en français en 1764, bien avant que son ouvrage sur la richesse des nations ait fait de lui le premier économiste de son temps.

Il en est de même pour les critiques littéraires. Blair est connu par un résumé de son essai sur les poèmes ossianiques qui paraît dans la *Gazette littéraire* en 1765⁷. Voltaire trouve en Lord Kames qui attaque la *Henriade* dans ses *Éléments de la critique* (1762) un adversaire digne de sa plume. « C'est un effet admirable des progrès de l'esprit humain » riposte Voltaire dans un article de la « Ga-

1. F.-R. DE CHATEAUBRIAND. *Souvenirs d'Italie, d'Angleterre et d'Amérique*, London, 1815, 2 vol. in-8°. Tome I, pp. 160-176 sur Beattie.

2. Préface à *L'Écossaise*, 1760.

3. HUME. *Histoire d'Angleterre depuis l'invasion de Jules César*, traduite par Madame B... (Belot), Amsterdam, 1765-6.

Histoire de la maison de Stuart, traduite par l'abbé Prévost, London, 1760.

4. ROBERTSON. *Histoire d'Écosse*, traduite, 1764. *Histoire de Charles-Quint*, traduite 1771.

5. SMOLLETT. *Histoire d'Angleterre depuis la descente de Jules César jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748*, par M. T. Smollett. Traduite en anglais par M. Targe. Orléans, 1759-64. 19 vol.

6. *Éléments de l'histoire d'Angleterre depuis son origine sous les Romains jusqu'au règne de George II*. Par M. l'abbé MILLOT, Prof. royal d'histoire en l'Université de Parme, des académies de Lyon et de Nancy. Paris, 1769.

7. *Gazette littéraire*, juillet-août 1765.

zette littéraire de l'Europe » (1764), « qu'aujourd'hui il nous vienne d'Écosse des règles de goût dans tous les arts, depuis le poème épique jusqu'au jardinage. L'esprit humain s'étend tous les jours et nous ne devons pas désespérer de recevoir bientôt des poétiques et des rhétoriques des îles Orcades. Il est vrai qu'on aimerait mieux encore voir de grands artistes dans ce pays-là que de grands raisonneurs sur les arts »¹.

Voici enfin pour résumer, la position de la France et de l'Angleterre vis-à-vis des choses écossaises en 1770. En Angleterre, d'un côté, une certaine méfiance politique et sociale, legs des guerres civiles, de l'autre, une nouvelle curiosité pour ce pays de montagnes inexploré. En France, un reste d'intérêt bienveillant pour l'ancienne alliée contre l'ennemie commune, l'Angleterre : cet intérêt se montre dans des préfaces historiques, dans des mémoires, dans des articles de journaux. Aucun renseignement de première main sur l'Écosse contemporaine qui soit digne de confiance, de vagues indications seulement d'une curiosité concernant la vie ancienne et moderne de ce pays. Pour ce qui est de la littérature, on pratique déjà beaucoup les historiens et les philosophes, mais à part les fragments ossianiques, la poésie écossaise reste inconnue. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que la popularité naissante des poèmes ossianiques et l'esprit même du XVIII^e siècle finissant, avec son goût toujours croissant des voyages, sa crainte des montagnes quelque peu amoindrie, sa soif enfin du nouveau, de l'inédit, sont en voie d'amener les regards de l'Europe sur cette région que le Vidame de Chartres caractérisait deux cents ans plus tôt comme le « fin fond des sauvages ».

1. *Gazette littéraire de l'Europe*, avril 1764.

CHAPITRE II

LES PIONNIERS ANGLAIS EN ÉCOSSE 1770-1785 :

Pennant, le docteur Johnson, Topham, « Humphrey Clinker ».

Le « Nouveau Recueil de voyages ».

Ce n'est ni un homme de lettres ni un grand voyageur qui fraye le chemin, qui rapporte aux curieux d'Angleterre des nouvelles du pays inconnu qu'est l'Écosse. Thomas Pennant, zoologue, gentil-homme de province, un peu philosophe, un peu antiquaire, s'aperçoit un jour qu'il a écrit sa *Zoologie Britannique*¹ sans avoir jamais visité la partie septentrionale de la Grande-Bretagne. Le voici donc au mois de juin 1769, qui fait préparer ses bagages et seller son cheval et qui quitte son domaine près de Chester pour explorer cette région étrangère. C'est un homme « doué d'une constance à toute épreuve, de beaucoup de philanthropie, de bonté et de franchise »² ; qui racontera fidèlement l'histoire de ses expériences. Il arrive à Édimbourg par la route de Berwick ; ensuite, traversant le Perthshire et descendant la vallée de la Dee, il visite Aberdeen et continue son chemin vers le nord en passant par Banff et Inverness jusqu'au promontoire de la Baie de Duncan, revient par le même chemin à Inverness d'où il se dirige vers l'ouest par Fort Augustus et Fort William passe par Inverary pour arriver à Glasgow ; de là, il retourne à Édimbourg et reprend le chemin de Chester par Moffatt et Carlisle. Il sait observer les hommes et les conditions de la vie dans les contrées qu'il traverse, et il tient pendant son voyage un journal qui lui fournit les matériaux de son « Tour » publié en 1771 à Chester³.

Malgré l'absence de certaines qualités littéraires, ce volume obtient un succès éclatant. Pennant est un observateur intelligent et

1. T. PENNANT. *British Zoology*, London, 1768, 2 vol. in-8°.

2. J. KNOX. *Voyage dans les Montagnes de l'Écosse et dans les Iles Hébrides*. (Trad.) Paris, 1790, Tome I, p. 74.

3. T. PENNANT. *A Tour in Scotland*, 1769. Chester, 1771.

impartial, et ce n'est pas un voyageur inexpérimenté, car il a voyagé déjà dans le pays de Galles et sur le continent. La nouveauté du sujet surprend, charme et attire ses compatriotes, ignorants du pays au-delà de la Tweed. On le presse de retourner en Écosse, de visiter les îles Hébrides, de compléter son œuvre ; en 1772, au mois de mai, le voilà de nouveau prêt à partir, accompagné cette fois du jeune Moses Griffith, moitié valet, moitié artiste, qui est chargé de dessiner les scènes pittoresques que son maître lui indiquera. Ils partent par Carlisle et Dumfries pour Glasgow où ils s'embarquent pour les îles de l'ouest. Revenus à Inverary, ils visitent le lac Awe, traversent le Perthshire, passent par le Carse de Gowrie pour visiter Dundee et les comtés de Forfar, Fife and Alloa, Édimbourg ensuite, où, comme à Glasgow, on fait à Pennant l'honneur de le créer bourgeois de la ville. Ils retournent en Angleterre par Melrose et Kelso. En 1774 Pennant publie son deuxième *Tour*¹. Il est connu et estimé en Écosse, et comme il le note dans sa préface, il a eu la satisfaction d'apprendre que depuis la publication de son premier volume, l'Écosse a été « inondée de visiteurs ». Cette fois, c'est la curiosité générale qui s'éveille. Tous les journaux, à l'étranger comme en Angleterre, parlent des *Tours* de M. Pennant ; les journaux français font mention le plus souvent de la deuxième édition du second *Tour*, celle de 1774. Quelquefois ce ne sont que des critiques extraites des journaux anglais, mais quelquefois aussi on traduit un court passage ; toujours est-il que l'intérêt pour l'Écosse a reçu une nouvelle impulsion, en France comme en Angleterre.

C'est le célèbre Docteur Johnson ensuite qui, à l'âge de soixante-quatre ans, s'aventure avec Boswell dans le pays d'Écosse. Il ne s'agit plus de l'équitable Pennant mais d'un philosophe anglais sur le retour de l'âge, plein de préjugés contre l'Écosse, dédaigneux du pittoresque, satisfait quand il trouve du confort et de l'adulation. Il a, de plus, mal choisi sa saison : quittant Édimbourg le 18 août seulement, il aura à supporter toutes les intempéries de l'automne. Accompagné de Boswell, il prend la route de l'est, traverse le Fifeshire pour visiter St. Andrews, passe par Montrose et Aberdeen, est reçu au château de Slains, continue à travers Banff, Elgin, Forres et Fort George jusqu'à Inverness, se dirige ensuite vers l'est par Fort Augustus et Glen Moriston, et s'embarque à

1. T. PENNANT. *A Tour in Scotland and Voyage to the Hebrides*, 1772. Chester, 1774, in-4.

Glenelg pour l'île de Skye. Il visite encore les îles de Coll, Mull et Iona, et se rend enfin à Glasgow via Inverary et le lac Lomond. En 1775, Johnson aussi publie la relation de ses voyages : *A Journey to the Western Isles of Scotland*¹. Dans cet ouvrage, à côté de certaines remarques injurieuses provoquées par l'absence de sympathie entre le docteur Johnson et les Écossais, on trouve une foule d'observations justes sur des améliorations possibles et sur la mauvaise administration des terres, et une grande compassion pour la misère des montagnards. John Knox, qui connaît très bien l'Écosse de cette période, l'ayant parcourue seize fois dans les vingt-trois ans qui précèdent la publication de son *Voyage dans les Montagnes de l'Écosse et dans les îles Hébrides* en 1786, et qui, en sa qualité d'Écossais serait excusable s'il trouvait à redire au livre de Johnson, affirme qu'il « n'a pas trouvé à le corriger en rien d'essentiel ». Le *Voyage* du docteur Johnson est naturellement bien accueilli en Angleterre, et comme il est l'œuvre d'un écrivain et philosophe déjà célèbre, les journaux l'estiment supérieur aux publications de Pennant. Les journaux français suivent leur exemple en comblant d'éloges le *Voyage aux Hébrides*.

Être philosophe, c'est en effet la qualité suprême que demande à ses voyageurs le dix-huitième siècle. La *Gazette littéraire de Deux-Ponts* n'accorde pas son entière approbation à Pennant parce que son *Tour* « n'annonce pas beaucoup de philosophie dans son auteur² ». Dans le même journal une notice sur le *Voyage* de Johnson commence par cette phrase : « La relation d'un voyage par un homme habile, que la curiosité seule conduit et qui n'est entraîné à passer de lieu en lieu que pour satisfaire au désir de voir et de bien voir, ne peut qu'être intéressante : s'il présente à nos yeux de nouveaux spectacles, s'il réjouit l'imagination par des descriptions agréables, il satisfait aussi l'esprit : on se plaît à le suivre, à réfléchir avec lui sur les variétés des productions de la nature et sur les divers états de l'homme à travers les degrés de la civilisation »³. Le moment des voyages purement pittoresques n'est pas encore venu ; encore moins songe-t-on à faire des voyages « littéraires » : c'est à la philosophie, autant qu'aux montagnes, que nous sommes redevables du premier mouvement vers l'Écosse,

1. *Voyage aux Hébrides*. Publié sans nom d'auteur, London, 1775. Traduit en français, Paris, 1804, par Huchet de la Bédoyère.

2. *Gazette littéraire de Deux-Ponts*, 1775, p. 532.

3. *Ibid.*, 1775, p. 163.

la Suisse et toutes les régions de l'Europe les moins connues. Le secret en est révélé à la fin de ce même article sur le voyage du docteur Johnson : « On retrouve dans quelques-unes (des îles Hébrides) la simplicité de l'âge d'or ». C'est le point de vue de Rousseau qui avait écrit vingt-cinq ans plus tôt : « On ne peut réfléchir sur les mœurs qu'on ne se plaise à rappeler l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux et dont on se sent éloigner à regret »¹. L'Écosse est un des pays où l'on peut contempler cette simplicité. Et voici une sorte d'exotisme qui plaît peut-être plus au dix-huitième siècle que celui de l'Orient et des îles lointaines.

En 1776 paraissent à Londres, en anglais, les *Lettres from Edinburgh... Lettres écrites d'Édimbourg pendant les années 1774 et 1775, contenant diverses remarques sur les amusements, les mœurs et les lois des Écossais*. Cette première édition garde l'anonymat, mais les lettres sont bientôt attribuées au jeune Topham, fils d'un juge du Yorkshire, qui, après avoir quitté Trinity College, Cambridge, a voyagé pendant dix-huit mois sur le continent et s'est rendu ensuite à Édimbourg en compagnie d'un camarade de classe. Malgré son jeune âge, (il n'avait que vingt-cinq ans au moment de son séjour en Écosse), Topham est pourvu d'une assurance et d'une autorité qui font de son livre une œuvre parfaitement digne de confiance. Dans sa préface, il s'excuse de prendre la plume après Johnson et Pennant, « two very respectable characters in the literary world », en expliquant qu'il se borne à décrire la vie d'Édimbourg, sur laquelle il trouve qu'il reste encore bien des choses à dire. Cet ouvrage se compose d'une série de lettres, écrites, comme la préface nous en avertit, à divers correspondants, pendant les six mois passés à Édimbourg. Qu'il s'agisse d'une vraie correspondance ou non, ces lettres ont été arrangées de façon à donner une idée assez complète de la vie de la capitale écossaise. La plupart sont à l'adresse d'un ami pour qui il note ses réflexions sur l'intérêt et l'agrément de la vie édimbourgeoise. Plusieurs sont adressées à des dames qu'il entretient des modes, de la danse écossaise et de l'éducation des jeunes filles. On peut distinguer, parmi les autres correspondants, un révérend docteur d'Oxford, à l'intention duquel Topham discourt sur les Églises et sur la religion de l'Écosse, et compare le système d'éducation dans les uni-

3. Dans le *Discours sur les sciences et les arts*, Genève, 1751, p. 44.

versités écossaises avec celui de l'Angleterre. Ce livre, d'une lecture agréable, a juste le ton philosophique qui convient à l'époque. De plus, l'auteur introduit une nouveauté en établissant un parallèle entre le caractère écossais et le caractère français ; et il trouve moyen de réfuter quelques-unes des opinions défavorables de Johnson sur la capitale écossaise et le caractère de ses habitants. Les *Lettres* ne sont pas traduites en français, mais une traduction allemande paraît à Leipzig en 1777. En France, l'*Esprit des Journaux* traduit la notice du *Critical Review* en 1776¹, et en 1777 on trouve dans la *Gazette littéraire de Deux-Ponts* un bref article sur la traduction allemande². Il n'est guère question des Belles-Lettres dans le livre de Topham, mais il est important parce qu'il est un des ouvrages qui ont contribué à faire connaître l'Écosse sur le continent.

*
* *

Une autre série de lettres dont, malgré leur priorité en date, nous ne parlons ici qu'après les œuvres des voyageurs, à cause de leur caractère entièrement fictif, fait connaître, d'une façon plus vivante encore, les basses-terres écossaises. Il s'agit de la correspondance des personnages du *Humphrey Clinker*³ de Smollett pendant leur voyage d'Écosse. Une fiction, si l'on veut, mais enfin Smollett en sa qualité d'Écossais a l'avantage de beaucoup mieux connaître son pays que les hôtes passagers qui le décrivent ; et, en sa qualité de romancier, il voit tout par les yeux de chacun de ses personnages. Le squire Bramble est un gentilhomme campagnard, d'un naturel excellent, mais quelque peu irascible, qui a la curiosité de visiter en philosophe ce pays inconnu d'Écosse. Son neveu Jerold est un jeune voyageur ardent, prêt à apprécier toute nouveauté. Winifred Jenkins, la femme de chambre de Miss Tabitha Bramble, sœur du squire, tient le rôle de l'anglais inculte qui n'aime pas quitter ses pénates et qui se laisse facilement influencer par tout ce qu'on raconte sur la vie écossaise et effrayer par les légendes et les superstitions dont on lui parle. Cet état d'esprit n'est pas loin d'être partagé par Miss Tabitha elle-même, qui est si peu instruite au sujet du pays au-delà de la Tweed qu'elle

1. *L'Esprit des Journaux*, octobre 1776.

2. *Gazette littéraire de Deux-Ponts*, 1777, p. 716.

3. T. SMOLLETT. *The Expeditions of Humphrey Clinker*, London, 1771, 3 vol. in-12.

pense qu'on ne peut s'y rendre que par mer, et qu'elle est toute prête à croire avec ses domestiques qu'on n'y trouve rien à manger que de la farine d'avoine et de la tête de mouton.

Les voyageurs font le « petit tour » d'Écosse qui sera bientôt le voyage à la mode. Ils arrivent à Édimbourg par la route de Berwick, font une petite excursion dans le Fifeshire, passent à Glasgow par Stirling et de là se rendent au lac Lomond en passant par Dumbarton. Bramble et son neveu font une courte randonnée dans l'Argyleshire et visitent quelques-unes des îles de l'ouest ; tous reviennent ensuite à Glasgow et repartent en Angleterre par le chemin de Carlisle.

On pourrait facilement soutenir que dans la partie de ce roman qui traite de l'Écosse, Smollett voit sa patrie d'un œil trop indulgent. Le squire et Jerold, s'ils commencent par critiquer les conditions de la vie à Édimbourg, par se plaindre du manque de confort dans les auberges et de la malpropreté des rues, se laissent vite gagner par le bon accueil qu'on leur fait et, désormais, ne se plaignent plus. Les lettres de la trop crédule Jenkins ne sont qu'une longue parodie des préjugés des ignorants contre l'Écosse. Prenons un exemple dans la lettre où elle parle du voyage de ses maîtres dans l'Argyleshire : « Nos deux squires ont fait un voyage de trois ou quatre jours parmi les hommes sauvages des montagnes : un tas de barbares qui se tiennent dans des cavernes dans les montagnes, dévorent des petits enfants, parlent la langue du pays de Galles, seulement les mots sont différents ». (Impossible de donner une idée de l'orthographe de la bonne Mrs. Winifred.) En outre de ces personnages, Smollett nous présente celui de Lismahago, capitaine écossais qui est chargé tout particulièrement de la défense de ses compatriotes et qui porte son enthousiasme jusqu'à soutenir le dialecte de l'Écosse contre la langue anglaise. Malgré cette partialité qui donne au roman un caractère de polémique, *Humphrey Clinker* est acclamé en Angleterre, dès le moment de sa publication, comme le chef-d'œuvre de Smollett. Il n'y a que le seul Horace Walpole pour le condamner comme indigne d'une place dans la littérature. Les journaux de Londres en citent de longs passages. Le *London Magazine* affirme qu'il est même préférable au commun des romans en ce qu'il renferme « une leçon agréable et pourtant profonde sur la vie ». « La partie qui traite de la nation écossaise », continue ce compte-rendu, « est de nature à plaire aux esprits légers et à donner aux esprits plus sérieux un fond d'information

très utile ¹ ». Il est étonnant que ce succès n'ait eu aucun écho en France ; d'autant plus que Smollett est loin d'y être inconnu. Son *Peregrine Pickle* ² est traduit en français dès 1753, son *Histoire d'Angleterre* ³ à partir de 1759, *Roderick Random* en 1761 ⁴. On le considère comme le second des romanciers anglais, inférieur seulement à Sterne. Comment expliquer que son chef-d'œuvre n'ait été traduit qu'en 1826, et qu'en 1789 il soit si peu connu que Chomel de Saint-Ange peut citer dans son *Répertoire anglais* l'épisode du retour du fils qu'on croyait mort, en disant que cette anecdote se trouve dans un ouvrage intitulé *Expeditions Thoomphri*(sic) *Clinker* ⁵ ? En Angleterre le roman maintient son succès : six éditions paraissent avant la fin du siècle, et quatre autres avant 1820. Il se peut que, dans les premiers temps, l'intérêt pour l'Écosse soit trop faible pour qu'on apprécie *Humphrey Clinker* en France : à partir de 1795, on le juge peut-être un peu démodé en tant qu'itinéraire, alors que les sentiments exprimés ne plaisent pas encore. En effet, ce roman est rempli de traits qui ne seront acceptables à des lecteurs français qu'en pleine période romantique. Jerold dans le pays de Fingal, par exemple, est presque un jeune romantique. « Je jouis » écrit-il, « d'un plaisir plein d'enthousiasme en contemplant les landes brunes foulées autrefois par les pieds d'Ossian et en entendant siffler le vent à travers les herbes inclinées. Lorsque j'entre dans la grande salle de notre hôte, je cherche des yeux la harpe suspendue de ce barde divin, et je prête l'oreille en espérant saisir la musique aérienne de son âme respectée ». Sans cette dernière épithète, le lecteur pourrait se croire en plein romantisme.

« Jamais l'Écosse n'a été si bien connue des Anglais qu'aujourd'hui ». C'est ainsi que commence le compte-rendu des *Letters from Édinburg* (sic) traduit par l'*Esprit des Journaux* de la *Critical Review* en octobre 1776. La France, cependant, est loin d'en être là, bien qu'il existe en français des descriptions de l'Écosse. En 1775, paraît à Londres une réédition de la *Description des Royaumes d'Angleterre et d'Écosse* faite par Estienne Perlin, étudiant en Sorbonne, pour la duchesse de Berri après un voyage dans ces pays, et publiée à Paris en 1758. L'auteur se contente d'indiquer,

1. *London Magazine*, juin-juillet 1771.

2. *Peregrine Pickle*, London, 1751.

3. *Histoire d'Angleterre*, London, 1758-65.

4. *Roderick Random*, London, 1748.

5. Chomel DE SAINT-ANGE. *Répertoire anglais*, 1789, Tome II, p. 241.

d'un geste imprécis, les « méchantes terres non labourées » de l'Écosse, et se rabat sur l'ancienne alliance entre ce royaume et la France contre l'Angleterre leur « felon ennemy qui est pire qu'un dragon, serpent, cocodrile ou aspic ». La *Description Historique et Géographique des Isles Britanniques ou des Royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande* par l'abbé Expilly (1759) est remplie de détails fantastiques qui ne permettent pas de croire que ce voyageur infatigable ait jamais pénétré en Écosse. « Les montagnes d'Écosse », affirme-t-il, « sont riches en mines de plomb, de cuivre, de fer, d'acier, de mercure, d'antimoine, et même selon quelques auteurs écossais, en mines d'or, d'argent, de cristal, d'agate, de jaspe et de topazes. Il y a aussi des carrières de marbre et de fort belles pierres et quantité de mines de charbon de terre qui est infiniment meilleur que celui qu'on tire d'Angleterre. Les bois sont bien peuplés de gibier et de bêtes fauves ; mais il y a aussi quantité de loups et ils sont extrêmement grands et cruels. Les lacs et les rivières abondent en excellents poissons. La mer y est également très poissonneuse : on y pêche des huîtres qui passent pour les meilleures du monde et il y en a de si grosses qu'on est obligé de les couper en quatre morceaux pour pouvoir les manger ». A beau mentir qui vient de loin, mais ces récits ne plaisent déjà plus dans les dernières années du XVIII^{me} siècle où une nouvelle curiosité scientifique commence à les rendre suspects : il manque toujours sur l'Écosse des renseignements contemporains et exacts. En 1776, cependant, rien ne presse. Les anglomanes et les amateurs de récits de voyage se donnent peut-être la peine de lire en anglais les relations de Pennant, de Johnson et de Topham. Le roman de Smollett est à peine connu. Seuls les lecteurs assidus des journaux et des périodiques connaissent par les comptes-rendus l'existence de ces ouvrages. En 1777 paraît l'*Ossian* de Letourneur, traduction qui fait époque dans l'ossianisme continental. Cette poésie étrange charme par ses images nouvelles, intéresse par son illustration des mœurs anciennes des Celtes, mais la nostalgie du pays de Fingal se réserve pour la génération suivante. Si, d'ailleurs, l'ensemble de ces publications éveille chez les Français le désir de visiter l'Écosse, il est déjà trop tard. La France et l'Angleterre sont en état de guerre : toute communication entre les deux pays a cessé.

Sans la guerre d'Amérique, des voyageurs français auraient très probablement suivi plus promptement le chemin frayé par les

pionniers anglais. Bien que la guerre n'interrompe qu'à peine les relations amicales entre Français et Anglais¹, les voyages sont naturellement interdits entre 1778 et le traité de Versailles en 1783, et on peut supposer que, dans l'intervalle, le peu d'intérêt pour l'Écosse suscité par les ouvrages de Pennant, de Johnson et de Topham a beaucoup diminué. Il va falloir, en effet, qu'une nouvelle impulsion vienne d'un pays neutre avant que des Français songent à quérir sur place des renseignements sur le North Britain.

C'est en Suisse que paraît en 1785-6 le *Nouveau Recueil de Voyages au Nord de l'Europe et de l'Asie*². Dans l'avant propos, P.H. Mallet, qui en est l'éditeur, attire l'attention du public sur le fait que dans les grands recueils de voyages de l'abbé Prévost et de M. De La Harpe, on ne trouve « rien ou presque rien sur de vastes contrées du nord de l'Europe, sur plusieurs provinces de la domination britannique où les voyageurs pénètrent rarement, comme le pays de Galles, l'Irlande et les Isles qui l'environnent, l'Écosse, les Hébrides, les Orcades, les Isles de Faroe, de Shetland, etc. » Il s'agit de faire connaître ces régions en traduisant en français les récits qui existent en anglais à leur sujet : l'ouvrage que l'on présente au public contient la traduction ou du moins des extraits raisonnés des relations les plus authentiques et les plus curieuses qui aient été publiées dans ces langues. On en fait connaître les auteurs, on se permet quelquefois de suppléer à leurs récits, de les éclaircir, voire même de les rectifier.

La partie de cet ouvrage qui traite de l'Écosse commence par une traduction du passage du *Voyage* de Pennant qui a rapport aux îles Hébrides. Une note préliminaire fait mention du *Tour* de 1769. « En réunissant ces deux relations » dit l'auteur, « il serait aisé d'y trouver les matériaux d'une description intéressante de l'Écosse, et c'est un ouvrage que nous nous réservons de présenter au Public, lorsque le succès de ce premier volume nous aura mieux fait connaître son goût ». Ce volume promis ne vit pas le jour. Il se peut que le succès même dont il dépendait l'en ait empêché,

1. Pour l'histoire des relations sociales entre la France et l'Angleterre au moment de la guerre d'Amérique, voir C. H. LOCKITT. *The Relations of French and English Society, 1763-93*, London, 1920, in-8°.

2. *Nouveau Recueil de Voyages au Nord de l'Europe et de l'Asie contenant des extraits des relations de voyages les plus estimées et qui n'ont jamais été publiées en français*. Genève, 1785. Ed. in-4° pour faire suite à l'*Hist. Gén. des voyages* de l'abbé PREVOST, Éd. in-8° pour faire suite au recueil de M. De la Harpe.

car c'est dans les années qui suivent immédiatement la publication du *Nouveau Recueil* que des voyageurs français commencent à se rendre en Écosse dans le but de décrire ce pays pour leurs compatriotes. Il se peut aussi que la Révolution française soit survenue trop tôt pour que les auteurs du Recueil aient pu mettre leur projet à exécution. Cet ouvrage est le premier signe continental d'un réveil d'intérêt pour l'Écosse. Les journaux lui font bon accueil, et dans les années qui suivent, plusieurs voyageurs sont attirés par le pays inconnu.

Il est intéressant de comparer avec l'original anglais la traduction ou plutôt les « extraits raisonnés » de l'œuvre de Pennant que donne le *Nouveau Recueil*. Le traducteur dépouille le récit de tout ce qu'il avait de personnel. Il écrit toujours à la première personne, mais le lecteur ne monte plus en croupe derrière le bon zoologue pour suivre son petit bonhomme de chemin à travers le pays, notant tout ce qu'il lui plaît de remarquer. La plume suisse ne s'attarde pas comme celle de Pennant sur les détails de l'hospitalité prodiguée aux voyageurs ; il retranche de plus toute tendance vers le pittoresque comme on en trouve assez souvent dans les relations anglaises. Il suffit d'un seul exemple pour montrer jusqu'à quel point le récit devient aride entre les mains étrangères. Comparons les notes du journal de Pennant à la date du 21 juin 1772 avec ce qu'en fait le traducteur :

TRADUCTION LITTÉRALE DE
PENNANT ¹.

Nous nous procurons des chevaux, et accompagnés du pasteur, M. Lindsay, nous nous dirigeons vers l'amont. Traversons la petite rivière Ranza, gravissons la pente d'une montagne aride, en laissant la rivière et un moulin à notre droite. D'un côté de notre sentier des précipices tombent souvent à pic, et c'est le bord même de ce chemin que choisissent nos montures obstinées. Voyons vers l'ouest les grands rochers escarpés de

TRADUCTION DU « *Nouveau Recueil* » ².

Le jour suivant, nous montâmes à cheval, accompagnés du ministre, et nous parcourûmes un pays peu fertile et peu habité, et de retour sur la côte, nous entendîmes un sermon sous une grande tente formée de voiles de vaisseaux. L'assemblée était nombreuse, attentive et paraissait fort dévote. Tous ces auditeurs rangés sur le bord de la mer, avec un air recueilli, formaient un tableau singulier et édifiant.

1. PENNANT. *Tour...* (1772), Éd. 1774, Tome II, p. 171.

2. *Nouveau Recueil*, Éd. in-4°, Tome I, p. 96.

Grianan Athol : des aigles planent au-dessus de leurs sommets nus. Traversons des bois de bouleaux, où les arbres étaient petits, fouettés par les tempêtes et dénudés ; descendons, en passant par le cairn de Macfarlane, traversons le ruisseau de Sammocks près du village de ce nom : voyons une pierre monumentale et basse : suivons la côte vers l'est, écoutons un sermon sous une tente de voiles, sur la plage, les fidèles, nombreux, attentifs, formant un groupe pittoresque et édifiant.

De plus, le traducteur a soin de supprimer tout détail noté par M. Pennant naturaliste : aucune mention dans le *Recueil* des animaux ni des plantes que le voyageur rencontre sur son chemin. A la place, il substitue son propre intérêt d'antiquaire et d'étymologiste : là où Pennant parle du lac Long comme le Skipford des Norvégiens, le traducteur amplifie : « Norvégiens ou Normands ». Pennant fait mention de la langue erse : le traducteur approfondit en ajoutant entre parenthèses « l'ancienne langue bretonne ou celtique dont il sera souvent parlé par la suite ». Lorsque Pennant parle des « cairns » au sommet des montagnes, il nous gratifie encore d'une explication de sa façon : « Un étymologiste un peu hardi ne pourrait-il point soutenir que le mot français de charnier vient de ce mot celtique de carn ou « charn » ? Le traducteur semble, en somme, avoir été guidé d'abord par la nécessité d'abrégier pour ne pas accorder à la relation de Pennant trop d'importance dans le recueil, et ensuite par sa crainte de trop abuser de la patience du lecteur en traduisant des détails exotiques que celui-ci comprendrait difficilement. Il ne parle donc pas de la tourbe dont se servent les montagnards pour faire du feu, et omet des mots comme « wychelm » et « deoch-an-doris » qui demanderaient trop d'explications. Ces préoccupations d'antiquaire et de philologue, avec les soins donnés à l'arrangement du récit de Pennant semblent indiquer Mallet lui-même comme auteur de cette « traduction raisonnée ».

Peu de chose dans le voyage de Pennant qui concerne la littérature en Écosse, et le *Recueil* ne fait pas d'innovations sur ce point-là. En parlant de l'île d'Arran il observe que « les grottes ou cavernes de cette île méritent d'être visitées, surtout celle qui porte

encore le nom de Fingal, père d'Ossian qui venait souvent y chasser, comme l'assure la tradition ». S'ensuit une description des mœurs du temps de Fingal. Au milieu de la traduction de Pennant, le Nouveau Recueil intercale celle du récit de sir Joseph Banks sur son voyage à l'île de Staffa. Lui aussi parle de la grotte célèbre, « la grotte de Fiuhn, ce Fiuhn Mac-Coul que le traducteur d'Ossian appelle Fingal¹ ». « C'est ainsi » dit Banks, « que par un heureux hasard nous trouvâmes dans cette grotte à nous rappeler le souvenir de ce général dont l'existence est regardée comme douteuse dans presque toute l'Angleterre, ainsi que celle du poème en langue erse qui porte son nom ». Intérêt pour Fingal chasseur, pour Fingal général, pour les mœurs de cette époque lointaine ; pas une pensée, au contraire chez les deux voyageurs pour le poète Ossian et ses poésies.

Du voyage du docteur Johnson, au contraire, le *Nouveau Recueil* donne une traduction complète et littérale. De temps en temps seulement, une faute de compréhension vient suggérer l'idée que le traducteur n'est pas tout à fait à son aise. Dans le célèbre passage, par exemple, où Johnson se plaint qu'on n'ouvre pas assez souvent les fenêtres en Écosse, là où il dit que « même dans des maisons bien bâties et meublées avec élégance, un étranger peut être pardonné s'il se permet de désirer une atmosphère plus fraîche² », le traducteur nous fait savoir qu'« un étranger est obligé de s'excuser s'il demande qu'on rafraîchisse l'air des appartemens³ », interprétation bien autrement favorable et à la politesse et à l'hygiène écossaises.

Johnson, dans son *Voyage*, s'est occupé de la littérature écossaise et surtout des poèmes d'Ossian dans l'intention arrêtée de les dénigrer. La traduction du *Recueil* viendra éveiller des doutes sur l'authenticité de la poésie erse chez ceux d'entre ses lecteurs qui n'ont pas encore pris connaissance de la « querelle d'Ossian ». Johnson ne croyait même pas à l'existence de cette race primitive et poétique dont on se plaisait à imaginer les mœurs. « Si nous connaissons peu les anciens habitants de l'Écosse », disait-il « ne remplissons pas ce vide par les fictions d'Ossian ; ne peuplons pas de Patagons ces régions magellaniques où nous n'avons pas été ».⁴

1. *Nouveau Recueil*, Tome I, p. 128, Ed. in-4°.

2. JOHNSON. *Journey...*, p. 44 (Éd. 1775).

3. *Nouveau Recueil*, Tome I, p. 209 (Éd. in-4°).

4. *Ibid.*, p. 307 (Éd. in-4°).

Nous avons parlé assez longuement du *Recueil* suisse parce qu'il présente pour la première fois en langue française des récits de voyageurs contemporains en Écosse ; et il importe de savoir sous quelles enseignes ces œuvres sont présentées à un public plus étendu. La mutilation du *Tour* de Pennant est due probablement en partie aux mêmes raisons qui ont inspiré la critique de la *Gazette littéraire de Deux-Ponts*. Johnson est cité intégralement à cause de sa supériorité en tant que philosophe. Le voyage philosophique étant à la mode, il n'est pas étonnant que les premiers Français qui décrivent l'Écosse après la guerre prennent Pennant et encore plus volontiers Johnson comme modèle.

CHAPITRE III

LES VOYAGEURS FRANÇAIS EN ÉCOSSE 1770-1789

Faujas de Saint-Fond, Baert, le citoyen Chantreau.

Avant la publication du *Nouveau Recueil*, cependant, un voyageur français s'est aventuré sur le chemin de l'Écosse. Non pas qu'il y soit attiré uniquement par les beautés du pays : c'est un savant, un géologue, qui s'intéresse plutôt à la composition des montagnes et des rochers qu'à leur aspect pittoresque. Déjà bien connu à Londres comme en France, Faujas de Saint-Fond est bien accueilli par la Société Royale à son arrivée en Angleterre en 1784. Il passe quelque temps à faire connaissance avec les savants anglais, et à suivre les dernières expériences scientifiques, ensuite, il se rend en Écosse pour visiter les montagnes et les îles Hébrides. Les voyageurs français qui visitent l'Écosse plus tard se moquent de M. Faujas, semblent trouver son récit de voyage trop aride, trop peu intéressant du côté pittoresque. Si cependant ils avaient eu la patience de démêler la partie de l'ouvrage qui traite des sciences, ils auraient trouvé un voyageur, non pas romantique encore, mais sympathique et d'un commerce agréable, qui s'intéresse au pays qu'il traverse, et aux habitants de ce pays, et qui essaie de comprendre et les mœurs des montagnards et la culture des villes. La relation de son voyage porte en effet le titre : *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides, ayant pour objet les Sciences, l'Histoire naturelle et les Mœurs*. L'auteur a d'ailleurs d'autres titres que son savoir : c'est un homme cultivé, ancien président de Sénéchaussée, et qui, tout en faisant son Droit, a eu dans sa jeunesse « beaucoup de goût et de dispositions pour la poésie ». Il ne part pas pour examiner l'Écosse contemporaine sans savoir quelque chose sur son passé : il possède déjà une certaine connaissance des grandes époques de son histoire, il connaît aussi les poésies d'Ossian et la querelle qui s'est élevée au sujet de leur authenticité. Avant de partir, ou, en tout cas, avant d'écrire son

Voyage, il lit aussi les relations des voyageurs anglais qui l'ont précédé. Il comprend et parle l'anglais, il est assez âgé pour écrire avec autorité, et malgré son savoir, c'est un homme très sociable de son naturel, qui lie facilement connaissance avec des hommes de tous les états. Arthur Young, qui lui rendra visite à Montélimart lors de son voyage en France en 1789, se plaira beaucoup en la compagnie de Faujas de Saint-Fond, et admirera la vivacité et la gaieté de son caractère ¹. En Écosse, Faujas de Saint-Fond sait apprécier ses compagnons de voyage, un Anglais, un Italien, et un Américain, et il trouve moyen d'y ajouter deux Écossais, le maître d'école de Dalmally et un jeune montagnard, officier de l'armée anglaise, qu'il rencontre par hasard à Oban.

Faujas de Saint-Fond passe sept ou huit semaines en tout en Écosse. Il y arrive fort tard dans la saison, et pénètre directement dans les montagnes, en s'arrêtant peu de jours à Édimbourg et à Glasgow. Il visite Dumbarton, le lac Lomond, Tarbet, le lac Fyne, fait un court séjour à Inverary chez le duc d'Argyle, avant de passer par Dalmally et Oban pour gagner les Hébrides. Il fait une excursion à Niort et Staffa et revient enfin vers le milieu d'octobre par le Perthshire à Édimbourg, où il passe quelques jours à fréquenter les savants de cette ville pour lesquels il a des lettres d'introduction : Black, Cullen, Robertson, etc., et surtout Adam Smith, qui l'emmène un jour assister à un concours de cornemuse.

De retour en France, Faujas de Saint-Fond s'occupe de deux ouvrages purement scientifiques ² avant de rédiger son *Voyage*. Celui-ci se trouve sous presse pendant la seconde année de la Révolution, mais ne paraît que vers la fin de cette période troublée, en 1797 ³. Entre temps, le *Nouveau Recueil* a fait connaître les voyages de Pennant et de Johnson, et le voyage de Knox a également été traduit en 1790 ⁴ : les allusions fréquentes que fait

1. ARTHUR YOUNG. *Travels in France during the years 1787, 1788, 1789, 1790* (Bury St. Edmunds, 1792, 4°). Trad. française, Paris, 1794, 3 vol. in-8°, Tome II, p. 43.

2. *Essai sur l'histoire naturelle des roches de trapps*, Paris, 1788 in-8°, et *Essai sur le goudron de charbon de terre et sur la manière de l'employer pour caréner des vaisseaux*. Paris, 1790, in-8°.

3. FAUJAS DE SAINT-FOND. *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux Iles Hébrides, ayant pour objet les sciences, les arts, l'histoire naturelle et les mœurs*. Paris, 1797, 2 vol. in-8°.

4. JOHN KNOX. *Tour through the Highlands of Scotland*, London, 1787, in-8°.

M. Faujas de Saint-Fond à ces ouvrages montrent qu'il en a profité et contribuent à les faire connaître à ses compatriotes.

Les volumes de Faujas de Saint-Fond perdent beaucoup par leur manque d'unité, car il essaie d'y combiner ses études géologiques, qui sont purement objectives, avec la simple relation de son voyage et ses réflexions personnelles sur le caractère et les mœurs des habitants de l'Écosse. En laissant de côté la partie scientifique, cependant, l'on trouve un récit de voyage agréable à lire et rempli d'observations justes et certainement nouvelles pour ses contemporains. Il leur apprend en effet bien des détails inconnus jusqu'alors sur la vie écossaise. Il décrit les demeures qu'il a visitées, depuis le château des ducs d'Argyle jusqu'à la cabane du forgeron MacNab ; il décrit le costume des Écossais, leur vie quotidienne, leur table, et leur façon de préparer leur nourriture. Il a certainement vu faire des galettes d'avoine (oat-cakes), et il en donne la recette avec beaucoup de précision ¹. Il a vu aussi le costume des montagnards mais là il est moins heureux dans sa tentative de description.

Ce voyageur géologue devient de temps en temps un touriste amateur du pittoresque. Il approuve le style gothique du château moderne du duc d'Argyle, « parce que les bâtiments du dixième siècle figurent bien au milieu des bois et au pied des collines : ils rappellent des idées de chevalerie qui tiennent à la bravoure et aux aventures galantes de ces temps de loyauté. Ces ressouvenirs répandent une sorte de charme sur la scène ; ils l'embellissent et la rendent touchante ». Et comme pour s'excuser d'un tel écart d'imagination, le voyageur ajoute : « Nous aimons tous un peu les romans » ². Dans les paysages, Faujas de Saint-Fond est attiré plutôt vers la beauté pastorale du pays plat que vers les grandeurs sauvages des montagnes. C'est en vrai homme de lettres du XVIII^e siècle qu'il vient respirer au bord du lac Lomond « un air pur » et « saluer la nymphe qui préside à de si belles eaux ». « Ce lac, » dit-il, « est semé d'îles dont plusieurs ne sont que des rochers stériles mais d'autres offrent de petites cultures et des collines groupées d'une manière pittoresque » ³. Ce qu'il écrit sur Tarbet, enfin, est une véritable confession de son goût pour la nature pastorale et pour la vie simple : « Le superbe lac Lomond, le beau

1. FAUJAS DE SAINT-FOND. *Voyage...*, Tome II, p. 79.

2. *Ibid.*, Tome I, p. 285.

3. *Ibid.*, Tome I, p. 271.

soleil qui dorait ses eaux et les roches argentées qui bordaient ses rives, les mousses verdoyantes et fleuries, les bœufs noirs, les moutons blancs, les bergers sous les pins, le parfum du thé dans des porcelaines données par la bonté, reçues par la reconnaissance, ne sortiront plus de ma mémoire et me font désirer de ne pas mourir sans revoir Tarbet : je songerai souvent à Tarbet même au milieu de la belle Italie, de ses orangers, de ses myrtes, de ses lauriers et de ses jasmins ¹. » C'est déjà beaucoup pour un Méridional que d'admirer ce paysage du Nord, même doré par le soleil ; il n'aime pas ces hautes montagnes « arides et de l'aspect le plus sauvage ». Il parle du « deuil de la nature » dans les régions montagneuses, de la « solitude affreuse » ; et « désagréable » est l'épithète dont il qualifie le trajet entre Inverary et Dalmally.

En voyageur cultivé, Faujas de Saint-Fond s'intéresse à la musique et à la littérature du pays qu'il visite. Il ne peut pas s'habituer à la musique de la cornemuse ; à Oban déjà, il a été hanté par un joueur de cet instrument qui, croyant lui faire plaisir ou par reconnaissance pour des largesses faites par l'étranger, lui donne des sérénades jusqu'à onze heures du soir. A Édimbourg, Adam Smith l'emmène à un concours de cornemuse. Il assiste avec patience aux efforts de huit joueurs, « tintamarre insoutenable ». Il trouve les concurrents « d'une égale force, c'est-à-dire aussi mauvais les uns que les autres », et il avoue que l'air ainsi que l'instrument lui rappellent involontairement la danse de l'ours. Ce qui l'étonne surtout, c'est le contraste entre l'impression que fait sur lui cette musique et celle qu'éprouvent certainement les habitants du pays ; et il en sort convaincu qu'« il faut attribuer cette étrange composition non comme tenant essentiellement à la musique mais comme appartenant à l'histoire » ². Quant aux chants d'Ossian, leurs « tons plaintifs et mélancoliques » charment d'abord son oreille, mais les « récitatifs monotones » finissent par l'endormir.

M. Van Tieghem a démontré dans son *Ossian en France* l'importance du *Voyage* de Faujas de Saint-Fond, publié à un moment où les poèmes d'Ossian vont jouir d'une vogue extraordinaire en France ³. Ce n'est pas que ce voyageur fasse comme d'autres une enquête sur l'authenticité des poèmes, mais il s'intéresse en ama-

1. FAUJAS DE SAINT-FOND. *Voyage...*, Tome I, p. 274.

2. FAUJAS DE SAINT-FOND. *Voyage...*, Tome II, p. 283.

3. P. VAN TIEGHEM. *Ossian en France*, Paris, 1917, 2 vol. in-8°, Tome I, p. 414.

teur à toutes les manifestations d'intérêt pour Ossian, qu'il rencontre chez les montagnards ; il les note et il en fait part à ses lecteurs. A Dalmally, il trouve un maître d'école, Patrick Fraser, qui est passionné pour les poèmes d'Ossian et qui fait souvent des tournées chez les habitants des hautes montagnes à la recherche de quelque fragment nouveau de cette antique poésie. Le Français se fait conduire par Fraser chez le forgeron MacNab qui possède des manuscrits des poèmes. Il n'a malheureusement pas le plaisir de voir celui-ci ni de l'entendre chanter, mais il envoie ses lecteurs se renseigner dans les écrits de Ford Hill, qui a connu personnellement MacNab. En voguant vers les Îles Hébrides, le voyageur observe que les rameurs « semblaient faire le voyage avec plaisir, car ils aiment tout ce qui leur rappelle Ossian ¹ ». Il écoute leurs chansons, des chants d'Ossian, « car il n'y a personne dans ces îles depuis le vieillard jusqu'au jeune enfant qui ne sache par cœur de longues tirades ou des hymnes de cet antique et célèbre Barde ² ». Il remarque d'ailleurs que lorsque les habitants des îles veulent expliquer quelque phénomène géologique, tel que l'espèce de pilier rustique qui se trouve sur l'île de Niort, ils l'expliquent toujours en l'attribuant au Barde. « Tout ce qui paraît grand, extraordinaire, ou merveilleux est toujours regardé comme l'ouvrage d'Ossian ³ ». Et le voyageur lui-même se rappelle en voyant la chaîne de Morven que ce sont là les montagnes « si renommées par les chants d'Ossian ⁴ ». Il connaît aussi cette tradition « ancienne mais fabuleuse » qui regarde la grotte de Fingal comme l'antique palais du père d'Ossian. A Torloisk il avait fait la connaissance de Miss Macliane (sic), qui avait bien étudié la langue, la poésie et la musique des Hébridiens et qui l'assura que « lorsqu'on connaissait la langue, les usages et les mœurs du pays, on ne pouvait pas se persuader que des écrivains anglais à qui la langue celtique était étrangère se fussent obstinés à révoquer en doute l'existence des antiques poésies d'Ossian, incomplètes et souvent altérées à la vérité, parce que, transmises de race en race, elles n'ont pu que perdre en passant par tant de mains diverses » ; mais qu'il « n'en existait pas moins des morceaux intacts ainsi que les restes d'une musique adaptée

1. FAUJAS DE SAINT-FOND. *Voyage...*, Tome II, p. 34.

2. *Ibid.*, p. 36.

3. *Ibid.*, p. 12.

4. *Ibid.*, p. 9.

à ces chants¹ ». Les notes du *Voyage* renvoient aux écrits de John Smith, de Nicholl et de John Clarke, peu connus en France, et Faujas de Saint-Fond fait acquisition à Edimbourg d'une collection de musique gallique, ainsi que de beaucoup d'autres pièces imprimées ou manuscrites relatives à ce sujet.

Le baron Alexandre-Balthasar-François de Paule de Baert-Duholant, le second de ces voyageurs d'après la guerre américaine, pousse cette mode johnsonienne presque à l'excès. Il veut se faire peintre objectif : pas une fois il ne laisse entrevoir sa personnalité, bien que son récit s'étende sur plus d'une année de séjour. Il compose un *Tableau de la Grande-Bretagne*² qui est très définitivement un « tableau » et nullement un « itinéraire » ou un journal de voyage. Baert est né à Dunkerque en 1750, de parents assez riches pour lui permettre de satisfaire son goût pour les voyages. A la suite d'un séjour assez étendu en Russie, il se rend en Angleterre. Il rassemble les matériaux de son « tableau » en 1787 et 1788 mais ne s'accorde pas le repos nécessaire pour les arranger. Le début de la Révolution le trouve en Espagne. Il revient en France, et en 1791 est élu député du Pas-de-Calais à l'Assemblée législative. Adversaire acharné des opinions avancées, il les combat dans un journal modéré, l'*Indicateur*. En 1792, partisan du roi, il se voit obligé de passer en Amérique, où il s'occupe de la rédaction de son *Tableau de la Grande-Bretagne* qu'il publie à son retour en France en 1800.

Au moment de son voyage en Angleterre, Baert est donc un homme assez jeune pour lequel la vie sérieuse n'a pas encore commencé. Il apprend en voyageant à connaître des pays et des langues : il développe cet esprit ordonné et ce goût de la modération qui le gouverneront plus tard dans la rédaction de ses œuvres comme dans sa carrière politique. Il est en Écosse en 1787 : il dit dans la préface de son *Tableau* que la partie de l'ouvrage qui concerne ce pays fut rédigée sur les lieux à cette date. Est-il l'étudiant en médecine dont la lettre sur les savants d'Edimbourg paraît dans les *Mélanges de Littérature étrangère*³ publiés par

1. FAUJAS DE SAINT-FOND. *Voyage...*, Tome II, pp. 76-77.

2. *Tableau de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des Possessions anglaises dans les quatre parties du monde*, Paris, an VIII, 4 vol. in-8°. Préface signée Baert. (Description de l'Écosse, Tome I, pp. 134-218).

3. *Mélanges de littérature étrangère* (publiés par Millin, selon Barbier), Paris, 1785-86, 7 vol. in-12, Tome IV, pp. 204-220.

A. L. Millin ? Il est vrai que cette lettre est datée du 7 février 1786, mais il se peut très bien que Baert ait passé toute une année en Écosse et aussi qu'il ait étudié la médecine à Edimbourg, les études médicales étant à cette époque très en vogue dans cette ville. Le correspondant du jeune magistrat qui a confié cette lettre à l'éditeur des *Mélanges* expose ses projets pour l'année à venir, projets qui pourraient très facilement être ceux de Baert. « Je compte consacrer une petite partie de mes prochaines vacances », écrit-il, « à parcourir l'Écosse, et l'autre à l'étude et à la fréquentation de quelques-uns de nos savants... Quand j'aurai achevé ici ma carrière médicale, mon projet est de revenir par l'est à Londres et d'y passer un hiver pour achever de me perfectionner dans les différentes branches et d'approfondir cette nation ». L'auteur de la *Lettre* comme celui du *Tableau* semble avoir une connaissance assez intime des savants d'Edimbourg, qui n'étaient pourtant pas très facilement abordables. Avec Adam Smith surtout, Baert dut être assez lié, car il le cite très souvent, et c'est Adam Smith également que l'auteur de la *Lettre* connaît le mieux.

Quoi qu'il en soit, il faut se représenter Baert comme un homme de méthode, observateur exact, cherchant à peindre d'après nature ce pays qui l'intéresse par ses mœurs, par son organisation intérieure. Son *Tableau de la Grande-Bretagne* est une œuvre parfaitement impartiale, écrite sans autre but que celui de reproduire fidèlement l'aspect de la vie dans les trois royaumes. Il n'est pas de ces voyageurs expansifs qui essaient de tout faire voir d'après leur point de vue personnel : ayant lu ce qui avait été écrit avant 1786 sur l'Écosse, ayant comparé sur place les impressions de Pennant, de Johnson, de Banks, de Martin ¹, de Macaulay, de Dalrymple ² avec les siennes, il se met à décrire objectivement ce pays, le divisant d'emblée en « Highlands », « Hébrides », et « Lowlands » et subdivisant encore sa description sous les rubriques, situation, aspect physique, état de culture, habitations, mœurs, vie économique, caractère. On ne distingue que rarement un trait personnel ; l'auteur n'intervient guère que pour suggérer un peu timidement que le reproche de pauvreté et de fierté que leur font les Anglais « fait peut-être honneur aux Écossais » et pour exprimer sa reconnaissance envers les savants d'Edimbourg.

1. M. MARTIN. *Voyage to St. Kilda*, London, 1698, 1753, in-8°.

2. Sir David DALRYMPLE. *Annals of Scotland*. Edinburgh, 1776-1779, 2 vol. in-4°.

Très souvent Baert semble s'être inspiré de Johnson pour les traits qu'il convient de faire entrer dans son *Tableau*, mais il n'est aucunement esclave du philosophe anglais : comme Johnson il parle des tacksmen, des superstitions, de la seconde vue, des habitations des montagnards, mais ses descriptions sont indépendantes de celles de l'Anglais. On se rend compte que lui aussi est entré dans une de ces misérables demeures qu'il décrit, et qu'il ne décrit que ce qu'il a vu. On devine derrière ce tableau impersonnel une certaine compassion pour les misères du pays, une certaine admiration pour sa vie intellectuelle. Aucun enthousiasme. D'abord, ce n'est pas une nature à se laisser emporter par le charme d'un paysage, par un beau souvenir, et ensuite, il aurait beau s'enthousiasmer, de tels débordements n'intéresseraient personne.

La littérature écossaise n'occupe guère la pensée de Baert. Il cite en passant les vers de Shakespeare sur la sépulture de Duncan à Icolmkill :

« carried to Colmes-Kill,
The sacred store-house of his predecessor,
And guardian of his bones » ¹.

Il fait mention de l'*Ossian* de Macpherson, mais non pas pour évoquer sur les lieux les incidents de cette épopée. Il n'en parle qu'au sujet de la langue celtique et pour opposer à celle de Johnson son opinion sur l'authenticité des poésies publiées par Macpherson. Il fait mention aussi de la tragédie de *Douglas*, dont, dit-il, on fait cas, et qu'on représente assez souvent. Rien qui soit susceptible d'éveiller chez des lecteurs français le désir de faire un pèlerinage littéraire en Écosse.

On peut passer rapidement sur une trentaine de pages sur l'Écosse écrites sous la forme de lettres à un ami en France pendant un voyage de dix jours fait en 1788, par un « Français parlant la langue anglaise ² ». Ce récit est simple et naturel, mais le voyageur voit tout en touriste doublé d'un homme d'affaires. La vue du lac Lomond lui inspire un tel enthousiasme qu'il s'empresse de se laver les mains dans ses eaux et de faire une profonde révérence aux îles, aux promontoires, aux collines, aux montagnes. Il s'intéresse à la manufacture des toiles de coton de Dumbarton et aux fonderies de Carron. En bon touriste il parle des tableaux vus à

1. *Macbeth*, acte 2, sc. 4. BAERT. *Tableau de la Grande-Bretagne*, Tome I, p. 173.

2. *Tournée faite en 1788, dans la Grande-Bretagne, par un Français parlant la langue anglaise*. Paris, 1790, in-8°.

Glasgow, mais il ne dit mot de la littérature. Le seul intérêt que peut avoir ce volume pour notre étude, c'est que sa publication en 1790 montre un attrait croissant pour les tours prolongés dans le nord.

Le premier mai 1788, Pierre Nicolas Chantreau débarque à Douvres, ayant formé la résolution de « voir ces îles habitées par une nation dont on lui avait vanté la constitution et l'amour pour la liberté ». A Londres, il se lie d'amitié avec John Fox, le fils de son banquier, qui l'accompagne à Edimbourg où, dit-il, ses affaires et la curiosité l'appellent. Il publie en 1792 son *Voyage dans les trois Royaumes d'Angleterre d'Écosse et d'Irlande*¹ qui n'est pas un tableau impersonnel comme l'ouvrage de Baert, mais bien une relation de tous les incidents du voyage, rehaussée par des renseignements sur tous les objets dignes d'intérêt qu'il rencontre et sur les mœurs des différentes régions qu'il traverse.

Chantreau est plus âgé que Baert, ayant 47 ans au moment de son voyage en Écosse. Comme Baert il a l'habitude de voyager : il a passé vingt ans en Espagne et a parcouru les autres pays méridionaux de l'Europe. Comme Baert aussi, il a très évidemment l'intention de faire un livre sur son voyage : lui aussi se documente en lisant les œuvres des voyageurs anglais. Quelquefois il les suit de trop près dans son récit : la description de son entrée en Écosse n'est qu'une traduction libre du passage correspondant dans Knox², et ses observations sur les îles Hébrides ressemblent quelquefois dangereusement à celles de Pennant. Malgré cette dépendance en matière descriptive, le citoyen Chantreau, comme il est désigné sur la page de garde de ses trois volumes sur la Grande-Bretagne, conserve dans ses critiques une parfaite liberté de jugement. Il se moque discrètement de la tradition qui inspire au bon M. Bolton, négociant à Edimbourg, une admiration profonde pour les faux portraits des rois à Holyrood. Il dit ouvertement à St-Andrews que des deux collègues de son université il y en a un de trop, celui qui est obligé de n'enseigner que la théologie. A Glasgow, dit-il, il a visité « non pas des gens du bon ton, caste oisive qui, parce qu'elle vous reçoit bien, croit avoir le droit de vous ennuyer, mais des gens dont nous pouvions tirer les lumières que nous voulions nous procurer »³.

1. Le citoyen CHANTREAU. *Voyage dans les Trois Royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande fait en 1788-1789*. Paris, 1792, 3 vol. in-8°.

2. CHANTREAU. *Voyage...*, Tome II, p. 321-324. (Cf. Knox, pp. 4-7.)

3. *Ibid.*, Tome III, p. 52.

Chantreau et son ami anglais font un voyage assez étendu en Écosse. La relation du voyage ne contient pas d'indication sur la durée de leur séjour, mais nous savons qu'ils sont partis de Londres « dans la belle saison » et qu'ils ont fait un assez long séjour en Irlande avant de rentrer en Angleterre au printemps de 1789. Ils auraient donc passé quelques mois de l'été et de l'automne à parcourir l'Écosse. Ils visitent Edimbourg, Glasgow, St. Andrews, Aberdeen, où ils s'embarquent pour les Orcades et pour Shetland. Ils font ensuite le tour par le nord, pour visiter les Hébrides.

Dans la relation de son voyage, Chantreau passe en revue tout ce qu'il a observé des mœurs écossaises, habillement, festins, noces, funérailles, chant, musique, etc. Tout au contraire de Baert, il exprime assez souvent son opinion personnelle. En parlant des airs écossais empruntés par la musique militaire anglaise, il dit par exemple : « J'en ai entendu plusieurs exécutés sur le fifre et malgré le son aigu de cet instrument, mon oreille a été charmée et mon esprit exalté par cette mâle harmonie qui donne du ton et élève le courage des enfants de mars ¹ ».

Tous les voyageurs français dont nous venons de parler se sont essayés à la description du costume des montagnards, particulièrement intéressante à ce moment-là parce qu'on venait d'abroger en 1782 l'acte qui leur enlevait le droit de porter leur costume national. En vue de l'intérêt qui s'attachera à cet habillement à l'époque où les romans de Walter Scott domineront la littérature française, il ne sera peut-être pas déplacé de comparer ici les descriptions qu'en donnent les premiers Français qui visitent l'Écosse pendant notre période.

Essayons d'abord de voir le montagnard par les yeux de Faujas de Saint-Fond :

« Leur costume est très singulier », dit-il en parlant des montagnards écossais. « Il consiste en une veste militaire à revers et à paremens, d'une étoffe de laine à grands carreaux, rouges, verts, bleus et blancs ; ils donnent à cette veste le nom de « fillibeg » ; en un grand manteau de la même étoffe retroussé et noué sur l'épaule gauche, c'est le plaid ; en une espèce de jupe courte et plissée comme le bas de la cotte d'armes de l'habillement romain qui leur tient lieu de culottes, mais qui ne descend qu'à moitié de la cuisse ; la jambe est aussi en partie nue et chaussée d'un demi-bas en laine, rehaussé de couleurs vives et à bandes croisées qui imitent fort bien un brodequin antique ; leur tête est

1. CHANTREAU. *Voyage...*, Tome III, pp. 16-17..

couverte d'un bonnet bleu, avec une petite bordure autour, de couleur rouge bleue et verte ; une seule plume longue et flottante le décore. Ils ont toujours un poignard et souvent deux pistolets à la ceinture ; ce poignard porte le nom de durk ou dirk. Leurs souliers, qu'ils savent faire en général eux-mêmes d'une manière assez grossière mais solide, sont attachés avec des courroies ; brogues est le nom qu'ils donnent à cette chaussure » ¹.

Baert donne une description plus courte du costume du montagnard. Il s'étonne de voir sortir de misérables cabanes des gens « d'assez bonne mine, très polis, et proprement habillés ». Remarquant qu'on permet aux montagnards depuis quelques années de reprendre leur costume national, il le décrit ainsi :

« Il a quelque chose de l'ancien habillement romain. Des bas d'étoffes rayées en losanges et liés au-dessous du genou, un jupon court nommé « philiberg » (sic) ou kelt qui leur tient lieu de culottes, une ou deux petites vestes assez serrées et un manteau nommé brechan ou plaid, de cinq à six aulnes de long, qu'ils portent lié en écharpe quand il fait beau. Le plaid et le philiberg sont toujours de tartan, étoffe de laine, rayée de couleurs foncées et tranchantes : ils portaient autrefois un poignard nommé « dirck » et un couteau, dans des gaines attachées à leur ceinture, près d'une large poche de cuir qui leur servait de bourse » ².

La description donnée par Chantreau est plus diffuse :

« Ce qui m'a le plus frappé chez les Écossais », dit-il, « c'est le costume et surtout celui des montagnards. Ils portent sur la chemise une espèce de sarrau, d'une étoffe plus ou moins fine que dans le pays on appelle Tartan. Elle est bariolée ou croisée d'une manière très désagréable : ce sarrau a quelquefois dix aulnes de large, mais toujours plus de six ; on le retrouse sur les épaules comme les anciens Romains faisaient de leurs toges. Souvent les Écossais tournent cette étoffe autour de leur corps et l'attachent vers le milieu avec une ceinture de cuir de manière qu'ils sont enveloppés du haut en bas, et la partie inférieure du sarrau forme une espèce de jupe qui leur tient lieu de culottes. Dans la montagne on appelle cette sorte d'habillement Phelig, et dans le pays plat Kilt, deux mots que les érudits du pays m'ont soutenu être d'origine celtique ainsi que l'idiome entier des Écossais. Souvent les montagnards, et cela dans l'été, n'ont que ce qu'ils appellent le Philibeg, qui est une simple jupe de tartan qu'ils assujettissent avec leur ceinture. Leurs bas sont aussi de tartan et assujettis au-

1. F. DE SAINT-FOND. *Voyage...*, Tome I, pp. 306-307.

2. BAERT. *Tableau de la Grande-Bretagne*, Tome I, p. 143.

dessous du genou avec des jarretières à frange ou de simple tartan. Leurs souliers sont carrés et très découverts ; le bas peuple a pour chaussure un cuir simple qui n'a reçu d'autre préparation que d'avoir été séché ; il se couvre la tête d'un feutre grossier, mais qui est toujours de couleur bleue ; riches ou pauvres attachent ordinairement à leur ceinture leurs couteaux, un poignard qu'ils appellent « Dirck » et une paire de pistolets qui sont souvent d'un travail curieux ; les pauvres n'ont qu'un pistolet ; l'usage du coutelas ou sabre court, qui fait toujours une partie de l'armement du montagnard écossais paraît ne pas remonter plus haut que le règne de Jacques III qui appela en Écosse Ferrara, artiste espagnol, qui inventa cette arme. Les chefs des montagnards portent toujours sur le devant de leur ceinture une longue bourse de cuir garni en filigrane d'argent et cette bourse est un des principaux ornements de leur costume ¹ ».

On se demande en lisant l'une après l'autre ces trois descriptions quelle idée de l'aspect du montagnard a pu se présenter à l'esprit des lecteurs de Faujas de Saint-Fond, de Baert et de Chantreau, et surtout quelle image ils ont dû se faire de ce vêtement extraordinaire qu'on appelle « philibeg » et qui, selon un des voyageurs est « une veste militaire à revers et à paremens » et selon les autres « une simple jupe », et du plaid, qui semble être un grand manteau, ayant de cinq à dix aulnes de long (ou de large ?) et qu'on porte retroussé sur les épaules ou lié en écharpe. Car il faut se rappeler que la gravure et l'illustration des livres n'avaient pas encore fait de grands progrès et que peu de Français auraient eu l'occasion de voir un dessin qui montrât ce costume.

Chantreau a l'air de s'intéresser plus qu'il ne fait réellement à la littérature écossaise. A la fin de son ouvrage il ajoute une « Notice historique, chronologique et raisonnée des auteurs anglais qui se sont distingués dans les sciences et dans quelque genre de littérature que ce soit depuis le huitième siècle jusqu'à nos jours ». Il s'y trouve de brèves indications sur Thomson, Smollet, Hume et Kames parmi les Écossais modernes, mais qui trahissent à tout point l'ignorance de l'auteur. Prenons par exemple la note sur Smollett : « Né dans le Dumbartonshire en 1764 et mort à Londres en 1770 : il est connu par une histoire d'Angleterre que celle de Hume fera oublier, par des traductions qu'il faisait pour de l'argent, par des contes qui ne sont pas ceux de La Fontaine et par des voyages qui l'ont fait ridiculiser ² ».

1. CHANTREAU. *Voyage...*, Tome III, pp. 20-22.

2. *Ibid.*, Tome III, p. 331.

Ossian, cependant, est traité d'une façon un peu moins cavalière. A Glasgow, Chantreau entend parler de la société gaélique qui « a surtout suivi et présidé une incomparable édition des poésies d'Ossian, fils de Fingal, ainsi que des chansons celtiques des anciens Bardes si communs autrefois en Écosse » ; plus tard il parle de Fingal, « héros calcédonien » (sic) et de « ces poésies agrestes qu'on a trop vantées — à peine entendues par ceux qui mettent tout leur plaisir à les chanter ¹ ». Il attribue le mérite des chansons « erses » au mystère de leur transmission d'une génération à l'autre sans être mises par écrit. Il expose les deux côtés de la querelle d'Ossian, sans se prononcer ; il fait bien remarquer que c'est « au dire des Écossais » que « les plus anciennes de ces chansons remontent au temps de Fingal — que les écrivains de la Grande-Bretagne ont fait contemporain des Romains dans leur pays ² », et il n'omet pas de constater que « quelques Écossais et beaucoup d'Anglais prétendent, cependant, que les poésies qu'on attribue à Ossian ne sont pas de lui ³ ». Dans l'île de Mull, Chantreau fait connaissance avec une jeune femme, Mrs. Campbell d'Aros, qui lui parle d'Ossian. « Elle en rabattait beaucoup », dit-il, « de la célébrité et de l'antique existence qu'on donnait aux poèmes d'Ossian, et elle était juge compétent en cette partie, parce que tout le monde convenait qu'elle possédait parfaitement la langue erse. Elle était de l'avis de ceux qui attribuent les poésies qu'on met sur le compte d'Ossian aux différents Bardes, dont le nom n'a pas triomphé du temps comme celui du fils de Fingal ⁴ ». Tout cela, cependant, n'empêchera pas qu'en faisant le tour de l'île de Mull, le voyageur ne dise : « La côte que nous laissâmes au nord en tournant la baie porte le nom de Morvern, et est célèbre parce que c'est dans ce canton que l'immortel Fingal a pris naissance ⁵ ».

Il est vrai, comme le dit M. Van Tieghem, que les poésies d'Ossian n'inspirent à Chantreau aucune « sympathie de l'âme ⁶ ». Ce qui semble vraiment l'émouvoir, cependant, c'est la musique écossaise. Il s'attarde sur l'idée des Bardes qui sortaient du collège de joueurs de cornemuse dans l'île de Skye. Il comprend que « c'est

1. CHANTREAU. *Voyage...*, Tome III, p. 87.

2. *Ibid.*, Tome III, p. 87.

3. *Ibid.*, Tome III, p. 88.

4. *Ibid.*, Tome III, p. 102.

5. *Ibid.*, Tome III, p. 104.

6. P. VAN TIEGHEM. *Ossian en France*, Tome I, p. 413.

d'un montagnard écossais ou d'un Hébridien faire le plus grand éloge que de l'estimer un bon joueur de cornemuse, parce que cet instrument était autrefois en prédilection dans les montagnes et les îles de l'Écosse ; il était aux habitants de ces contrées ce que la lyre était aux anciens Grecs, il adoucissait leurs peines et charmait leurs ennuis. C'était avec la cornemuse que les Bardes qui étaient les musiciens des Écossais célébraient les exploits ou les vertus de leurs héros, aux funérailles de leurs compatriotes, elle rendait des sons lugubres, dans les noces, elle annonçait, elle exprimait le bonheur des jeunes époux ¹ ».

Ce sont surtout les qualités particulièrement nationales des chansons écossaises qui attirent Chantreau, patriote, épris de liberté. Bien plus que par les airs et les paroles, il est ému par la pensée que les chansons des Bardes sont libres, non défigurées par l'art, parlant au cœur et non pas à l'esprit. C'est à ces qualités, d'ailleurs, qu'il attribue l'insuccès sur la scène de Londres de ces airs « qui n'étaient faits que pour être répétés par les échos des bois ».

1. CHANTREAU. *Voyage...*, Tome III, pp. 85-86.

CHAPITRE IV

D'AUTRES RELATIONS FRANCO-ÉCOSSAISES DE CETTE PÉRIODE :

Louis Dutens, Benjamin Constant, la traduction en français
du « Voyage » de Knox

A côté des auteurs dont nous venons de parler et qui ont voyagé en Écosse dans l'intention de bien étudier le pays et de le faire connaître à leurs compatriotes, d'autres voyageurs parlant la langue française ont contribué dans une mesure moins grande et moins bien définie à faire comprendre en France l'aspect de cette région si peu connue et le caractère de ses habitants. Louis Dutens, (1730-1812), ce Français huguenot, diplomate, voyageur, homme de lettres, numismate qui adopta comme patrie l'Angleterre protestante, et, de pauvre gouverneur dans une famille de Londres devint chargé d'affaires du gouvernement britannique à Turin et l'ami de tous les grands hommes de son temps, fut un de ceux qui ont transmis ainsi un léger souvenir d'un bref séjour en Écosse. Dans les *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, il raconte seulement qu'il a fait dans l'été de 1771, une courte visite en Écosse avec la duchesse de Northumberland¹. Aucun détail dans les *Mémoires*, mais son *Itinéraire des routes les plus fréquentées de l'Europe*, publié à Paris en 1783, donne la description du chemin d'Edimbourg à Londres et celle de deux routes entre le château de Belmont, (résidence de Stewart Mackenzie, bienfaiteur de Dutens) et la ville d'Edimbourg. Dans une description un peu équivoque de cette ville, il assure le lecteur que « la situation en est extrêmement avantageuse, et très riante quand le temps ne s'y oppose pas, que le château d'Edimbourg se soutiendrait quelque temps contre une armée qui n'aurait pas beaucoup d'artillerie », et que « le palais, la douane, la vue du château, sont tout ce qu'il

1. L. DUTENS. *Mémoires d'un Voyageur qui se repose*. Paris, 1806, 3 vol. in-8°, Tome II, quatrième partie, p. 2.

y a de plus remarquable ¹ ». Le chemin d'Edimbourg à Belmont lui rappelle surtout des souvenirs de *Macbeth*. « A environ dix milles de là, (Belmont), est la montagne de Dunsinnan, fameuse pour avoir été la résidence de Macbeth qui y avait bâti une forteresse d'où il fut chassé par Malcolm, (petit-fils du roi Duncan qu'il avait assassiné), aidé de Mackduff (sic), comte de Fife. Mackduff poursuivit Macbeth et le tua près de Belmont à un endroit appelé (sic) Belly-Duff, où se voit le tombeau de Macbeth à deux cents pas du château ² ». En revenant de Belmont à Edimbourg par Dunkeld, Dutens rencontre encore un souvenir de Macbeth : « Dunkeld, lieu de résidence des ducs d'Athol, près duquel est le bois de Birnham (sic), fameux dans la tragédie de *Macbeth* ³. Ces souvenirs de Macbeth, quelques observations sur les progrès faits en agriculture pendant les dernières années, quelques expressions d'admiration pour des collines bien boisées, et pour des ruisseaux qui coulent tranquillement au fond de leurs vallons, voilà à quoi se réduit la description de Dutens. On sent qu'il ne goûte pas la nature sauvage : « Entre Elsdon et Otterbourne, c'est un pays de montagnes mais où l'on fait de grandes améliorations ». Description très superficielle enfin, et qui n'occupe que quelques pages de l'itinéraire ; mais Dutens était bien connu en France et en Angleterre et son livre jouissait d'une assez grande réputation : il se peut donc qu'au moins le souvenir des lieux où s'était déroulée la tragédie de Macbeth revînt l'année suivante à l'esprit des lecteurs de la traduction de cette tragédie par Ducis.

D'autres Français, qui n'ont pas laissé de témoignage écrit sur leur voyage ont visité l'Écosse à cette époque. Le duc de Broglie dans ses *Souvenirs* raconte que son ancien précepteur M. Guillobé « avait voyagé en Angleterre, en Écosse et en Irlande avec M. de Boulogne (un de ses élèves) et en compagnie d'un homme estimé de son temps, M. Baert, auteur d'un livre sur l'Angleterre qui conserve encore aujourd'hui une certaine réputation ⁴ ». L'impénétrable Baert, bien entendu, ne dit rien de ses compagnons de voyage. Le Marquis de Bouillé ⁵ visitant l'Angleterre en 1784,

1. L. DUTENS. *Itinéraire des routes les plus fréquentées, ou Journal de plusieurs voyages aux principales villes de l'Europe*. Paris, 1775, in-8°, p. 2.

2. *Ibid.*, p. 186.

3. *Ibid.*, p. 188.

4. DUC DE BROGLIE. *Souvenirs*, 1785-1870, Paris, 1886, 4 vol. in-8°, Tome I, p. 21.

5. MARQUIS DE BOUILLÉ. *Mémoires*, Paris, 1821, in-8°, p. 25 (note).

les négociants de Glasgow lui firent cadeau d'une paire de pistolets mais il ne dit pas s'ils lui furent offerts à Glasgow ou à Londres. L'on sait que Mirabeau rendit visite aux Elliot à Minto en 1784 ¹. Nous n'avons pu obtenir aucun renseignement sur les impressions reçues par ces voyageurs ; nous tenons cependant à les mentionner, ne fût-ce que comme indication d'un certain va-et-vient entre la France et l'Écosse qui ne pouvait manquer de faire mieux connaître ce dernier pays au-delà de la Manche.

En terminant l'énumération des voyages faits par des Français en Écosse entre 1770 et la Révolution, on ne peut pas passer sous silence le séjour de Benjamin Constant à Edimbourg (juillet 1783-avril 1785), et sa fugue en Angleterre en 1787. Il est vrai que Benjamin Constant n'est pas encore Français ; mais par réintégration il a exercé une très grande influence sur la pensée française, directement par son œuvre et indirectement par son commerce intellectuel avec les plus importants personnages de son temps. M. Rudler a démontré très nettement le plus grand des avantages que retira le jeune Suisse de ses années universitaires à Edimbourg : « Il apprit à Edimbourg pour la vie le sérieux du travail. Son habitude de la méditation, son besoin impérieux quoique intermittent de retraite et d'étude lui viennent en grande partie de son séjour en Écosse. Par là l'Écosse a très largement déterminé son avenir ² ». En outre, il a passé à Edimbourg, comme il le dit dans son *Cahier Rouge*, l'année la plus agréable de sa vie, tout en se créant des relations durables parmi les jeunes whigs de l'Université d'Edimbourg ³. Il a partagé les récréations aussi bien que les études de ses camarades, et il est vite devenu maître de la langue anglaise au point de pouvoir exercer son jeune talent d'orateur dans les discussions philosophiques et littéraires de la « Speculative Society ».

L'excursion en Écosse en 1787 n'était qu'une escapade de jeune homme ; mais elle sert à démontrer que Benjamin Constant avait gardé un bon souvenir de l'Écosse et de ses amis d'Edimbourg.

Dans l'œuvre de Constant, à part le « Cahier Rouge » et ses lettres, aucune allusion directe à son séjour en Écosse. L'influence d'Edimbourg se montre plutôt dans sa méthode de penser et de

1. *Life and Letters of Sir Gilbert Elliot*, édité par la Comtesse de Minto, London, 1874, 3 vol. in-8°, tome I, p. 89.

2. G. RUDLER. *La Jeunesse de Benjamin Constant*, Paris, 1909, in-8°, p. 164.

3. B. CONSTANT. *Le Cahier Rouge*, Paris, 1907, in-16, pp. 11-12.

Voyageurs français en Écosse.

travailler. Dans ses lettres, cependant, il parle de sa vie universitaire et de ses amis écossais, dont il s'est certainement entretenu avec M^{me} de Charrière, et très probablement aussi avec M^{me} de Staël. Il serait difficile d'attribuer aux différents amis de M^{me} de Staël leur part dans son admiration pour l'Écosse, admiration qui se manifeste à travers toute son œuvre depuis *Corinne* jusqu'aux *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, mais n'est-il pas permis de nommer Benjamin Constant parmi ceux qui ont éveillé et stimulé ce sentiment ? Pourquoi Madame de Staël a-t-elle donné l'Écosse comme patrie au héros de *Corinne*, qui n'est autre que Constant ? Si sir John Sinclair peut se flatter d'avoir stimulé l'intérêt de M^{lle} Necker pour les vieilles romances écossaises, et si c'est à sir John Campbell qu'elle fait part en 1804 de son projet d'envoyer à Edimbourg son fils Auguste et de l'y suivre au printemps suivant, c'est en parlant avec Mackintosh des années d'étudiant passées à Edimbourg, où il s'était lié avec Benjamin Constant, qu'elle se sent reprise par le désir de visiter l'Écosse. « Mackintosh se rappelle à vous », écrit-elle à Constant de Londres en 1813, « et vous avez des amis de collège en Écosse, à ce qu'il dit, qui ont gardé une haute idée de vous¹ ». Et un mois plus tard : « Vous passiez », dit Mackintosh, pour l'être du monde le plus extraordinaire à Edimbourg (sic) et en effet je pense que vous l'êtes dans tous les sens »... « Mon projet était d'aller en Écosse cet été² ». Un peu plus tard encore : « J'irai en Écosse et en Irlande cet été³ ! » et le 1^{er} avril 1814 : « Je resterai ici encore quatorze mois — j'irai en Écosse le 1^{er} de juin⁴ ». La paix est venue, et, avec elle, la fin de l'exil, et Madame de Staël n'a pas vu l'Écosse, mais est-ce qu'on peut refuser à Benjamin Constant une part dans l'idée qu'elle s'est faite de ce pays, de ses habitants et de sa capitale ?

La Révolution a empêché pendant plusieurs années la publication des ouvrages de Faujas de Saint-Fond, de Baert et de Chantreau sur la Grande-Bretagne. Celui de Faujas de Saint-Fond ne fut publié qu'en 1797, celui de Baert en 1800. Chantreau, étant resté bon citoyen de la République, publie le sien en 1792. Déjà

1. Madame la Baronne DE NOLDE. *Lettres de Madame de Staël à Benjamin Constant*, Paris, 1928, in-8°. Lettre du 12 décembre 1813.

2. *Ibid.* Lettre du 10 janvier 1814.

3. *Ibid.* Lettre du 18 janvier 1814.

4. *Ibid.* Lettre du 1^{er} avril 1814.

en 1790, cependant, avait paru en France la traduction du *Voyage dans les montagnes et dans les îles Hébrides* de John Knox, dont nous avons déjà eu occasion de parler. Knox, un Écossais établi à Londres, avait été frappé en visitant sa patrie à nouveau en 1764 de la misère des habitants des montagnes. Pendant les vingt ans qui suivent cette date, il avait fait de fréquents voyages en Écosse, toujours dans le but de rechercher des moyens d'améliorer la condition de ses compatriotes. Ces projets philanthropiques dominent naturellement dans son ouvrage, mais en même temps le volume a beaucoup de valeur comme description du pays et il faut le placer immédiatement après le *Nouveau Recueil* comme introduction à la connaissance de l'Écosse en France.

Knox ne donne pas d'appréciation des poésies erse ; la traduction de son voyage en 1790 est cependant assez importante pour l'histoire de l'ossianisme en France. On n'y trouve en effet rien sur le contenu des poèmes, mais après quelques pages de discussion sur la controverse qui s'est élevée en Angleterre autour de la question de leur authenticité, où il se range du côté des adversaires du docteur Johnson, Knox donne un long extrait des *Antiquités galliques* de John Smith, pasteur de Kilbrandon dans l'Argyleshire ¹. Smith réfute la supposition du docteur Johnson que les Calédoniens n'ont jamais eu de langue écrite ; il établit la façon dont les poèmes ont été conservés et transmis et il donne les causes de la perte d'une grande partie des chants des Bardes, « car l'édifice », dit-il, « n'est pas entier ; mais nous en avons de beaux restes ² ». Les *Antiquités galliques*, n'ayant pas été entièrement traduites, les lecteurs français apprennent à connaître les théories de Smith par la traduction du *Voyage* de Knox. Ils y apprennent aussi, et M. Van Tieghem le signale comme un fait important, que le docteur Smith a connu Mac Vuirich, le dernier des Bardes. La légende se perpétue : on apprend qu'il y avait encore hier des Bardes en Écosse.

1. John SMITH. *Gallic Antiquities*. Edinburgh, 1780, in-4°.

2. Cité par Knox. *Tour...*, p. xxxvi.

CHAPITRE V

VUE D'ENSEMBLE SUR LES VOYAGES EN ÉCOSSE DE 1770 à 1789

A la seule exception de Faujas de Saint-Fond, qui a des préoccupations scientifiques, les voyageurs de cette première période se sont occupés en Écosse des mêmes sujets : premièrement des habitants et des mœurs du pays, ensuite de son aspect, en accordant un reste d'intérêt à la littérature, à l'histoire et aux beaux-arts. Pour tout le dix-huitième siècle l'étude de l'homme est de première importance : pendant les dernières décades, l'étude de l'homme du monde ayant été ressassée, la curiosité publique, entraînée par Rousseau dans un étrange enthousiasme pour les peuples non encore dégradés par la civilisation, se dirige vers l'homme primitif, et de parti pris, les voyageurs vont en Écosse pour l'y étudier. S'ils se rendent compte des progrès faits dans ce pays depuis un quart de siècle, ils tiennent, d'un autre côté, à démontrer que le peuple écossais est celui qui tient le plus à ses anciennes traditions. C'est pourquoi l'observation approfondie des mœurs se trouve au premier plan dans les récits de voyage de Baert et de Chantreau et occupe une place importante même dans celui de Faujas de Saint-Fond. Ils décrivent aussi le pays habité par l'Écossais, mais ce n'est qu'une peinture froide, sans éclat ni couleur, où les montagnes sont reléguées bien au fond pour y être regardées de loin d'un œil craintif. Ils parlent de la musique et de la danse des Écossais comme ils parlent de leurs habitations et de leur nourriture, dans le seul but de faire connaître le caractère primitif de ce peuple. Les quelques pages où il est question de littérature se réduisent à un éloge des savants d'Édimbourg et à une contribution à la querelle d'Ossian.

Les Voyages de Faujas de Saint-Fond, de Baert et de Chantreau, faits dans les dernières années qui précédèrent immédiatement la Révolution, et racontés au public seulement au bout de quelque

temps, n'ont exercé aucune influence sur cette première période qui nous occupe. Le retard apporté à la publication des trois Voyages les empêche, d'ailleurs, d'avoir le retentissement qu'ils méritent. Certes, les journaux leur font bon accueil, et on les estime pendant longtemps, surtout l'ouvrage de Baert, comme des études sincères et bien documentées sur la Grande-Bretagne, mais le public français, qui en 1785 s'est montré parfaitement satisfait du *Nouveau Recueil*, et qui aurait acclamé alors ces voyageurs français comme de dignes successeurs de Pennant et du docteur Johnson, commence à exiger des voyageurs des qualités qui manquent à Favjas de Saint-Fond, à Chantreau et particulièrement à Baert. On s'est rendu compte que les mœurs d'une nation changent toujours, qu'on ne peut pas accepter comme vérité absolue ce qu'en disent les voyageurs d'antan. « Les mœurs varient sans cesse », écrit Chomel de Sainte-Ange en 1789, « chez les Anglais comme parmi les Français l'histoire des mœurs du dernier siècle n'instruirait pas plus du suivant qu'un vieux almanach ne mettrait au fait du courant. De là tant de choses absurdes qu'on dit et qu'on écrit tous les jours sur la foi de quelques voyages copiés la plupart les uns des autres, souvent même de faux mémoires, de romans historiques ou d'autres ouvrages semblables ; enfin sur le témoignage de gens que leur occupation, leur état, leur fortune ou l'objet de leurs courses ont mis dans le cas de voir les pays sans connaître les habitants ¹ ». En 1800, quoique récemment publiés, les Voyages dont nous parlons sont déjà un peu surannés, d'autant plus qu'ils appartiennent, proprement parlant, à la période qui précède 1789, date qui établit une barrière entre le présent et le passé. Ces ouvrages seront donc estimés pendant un certain temps en tant que descriptions fidèles de l'Écosse au moment où les voyages furent faits, mais ils ne répondront à aucun besoin immédiat du public français.

L'attitude envers les voyages s'est d'ailleurs légèrement modifiée. Malgré la guerre et l'interruption de la libre communication entre les deux pays, la France suit toujours de loin la mode anglaise. Entraînée par l'œuvre de Gilpin ² et aidée par les progrès faits dans l'art de la gravure, l'Angleterre a abandonné le voyage phi-

1: CHOMEL DE SAINT-ANGE. *Répertoire Anglais, ou Recueil d'histoires et d'anecdotes anglaises*. Paris, 1789, 2 vol. in-12, Tome 1, p. 5.

2. W. GILPIN. *Observations chiefly relative to picturesque beauty*, London, 1787, 2 vol. in-8°.

losophique johnsonien et s'est enthousiasmée pour le voyage pittoresque. « Ce genre », écrit Ferri de Saint Constant en 1804, « dont de Saint-Nom a donné le modèle dans son *Voyage de Malte et de Sicile*, n'est pas proprement un genre nouveau ; il ne diffère de ce qu'on appelait autrefois « Théâtre », « Délices » d'un pays, qu'en ce qu'il offre une plus grande quantité de vues et de paysages, et que les détails personnels aux voyageurs se mêlent aux descriptions. Cette forme, en quelque sorte dramatique peut quelquefois avoir de l'intérêt, mais souvent elle ne fait que montrer l'amour-propre du voyageur et grossir un ouvrage sans ajouter ni à l'agrément ni à l'instruction ¹ ».

Déjà en 1782 on s'est servi de la gravure pour compléter une description verbale de l'Écosse. La *Collection de 150 vues en Écosse et dans le pays de Galles* dessinées par Paul Sandby, R. A. est publiée à l'intention d'un public français et anglais, les descriptions écrites étant rédigées dans les deux langues ². On y trouve vingt-sept vues de l'Écosse : chaumières, ruines, montagnes, torrents, paysans en kilt ; toute l'Écosse pittoresque y figure. En 1748 paraît une *Histoire d'Angleterre représentée par figures accompagnées d'un précis historique*, deux volumes dans lesquels se trouvent dix gravures dont le sujet est pris dans l'histoire écossaise depuis l'an 84 où les Calédoniens vaincus par Agricola brûlent leurs cabanes et massacrent leurs enfants, jusqu'à l'histoire des deux Prétendants. En 1789, Guédon de Berchère traduit l'ouvrage de Gilpin sous le titre : *Voyages en différentes parties de l'Angleterre et particulièrement dans les montagnes et sur les lacs du Cumberland et du Westmoreland, contenant des observations relatives à des beautés pittoresques*. Gilpin enseigne la valeur des effets pittoresques de la brume et du brouillard, de la ligne des montagnes et des ruines gothiques, du clair et de l'ombre et des accidents de lumière dans un paysage montagneux. Leçons dont profiteront amplement ceux qui visiteront plus tard l'Écosse. Le voyage pittoresque ne se substitue pas tout de suite au voyage philosophique, mais il est intéressant de remarquer que l'idée en est venue en France avant la Révolution.

1. J. FERRI DE SAINT-CONSTANT. *Londres et les Anglais*, Paris, 1804, 2 vol. in-8°, Tome II, pp. 337-338.

2. *A Collection of 150 views in England, Wales, Scotland Ireland*, Drawn by Paul Sandby R. A. London, 1782.

« On naît voyageur, on devient touriste. Mille incidents divers vous poussent loin de la patrie : souvent c'est la patrie elle-même, lorsque son horizon se rembrunit et que l'émeute y souffle violemment les révolutions. Il ne manque pas alors de philosophes qui deviennent touristes. »

ROGER DE BEAUVOIR.

Le Touriste (1844).

DEUXIÈME PARTIE

1789 - 1815

CHAPITRE PREMIER

LA CONNAISSANCE DE L'ÉCOSSE EN FRANCE VERS 1789

Indépendamment des premiers voyageurs français, car nous avons vu qu'ils ne pouvaient pas avoir d'influence sur leur époque — la connaissance de l'Écosse s'est accrue en France entre 1770 et 1789 ; et pour bien se représenter le point de vue des voyageurs qui visitent ce pays pendant et après la Révolution, il faut se rendre compte des progrès accomplis. Pendant les années où Ducis ¹ et Letourneur ² traduisent Shakespeare, et où Letourneur ³ fait connaître en France les poésies d'Ossian, les journaux et les périodiques littéraires font une grande part à la littérature anglaise, et l'on remarque de tous côtés un souci de la précision et de la vérité qui manquait aux critiques et aux comptes-rendus antérieurs à ce temps.

Dans les comptes-rendus des relations de Voyages, c'est toujours l'étude de mœurs qui intéresse le plus. Dès 1774, la *Gazette et Avant-coureur de littérature, des sciences et des arts* traduit du *Tour* de Pennant des observations sur les mœurs des habitants de l'Écosse ⁴. De même, nous avons vu la *Gazette littéraire de Deux-Ponts* déplorer en 1775 le manque de philosophie chez Pennant

1. DUCIS. Traduction de Shakespeare, 1769-92.

2. LETOURNEUR. Traduction de Shakespeare, 1776-82.

3. LETOURNEUR. Traduction de l'*Ossian* de Macpherson, 1776, 1777.

4. *Gazette et Avant-coureur de littérature, des sciences et des arts*, 23 août 1774.

et se plaire à réfléchir avec Johnson « sur les variétés des productions de la nature et sur les divers états de l'homme à travers la civilisation ¹ ». L'*Esprit des Journaux* contient en 1780 des notices sur les *Antiquités et descriptions du Nord de l'Écosse sous forme de lettres adressées à Thomas Pennant* par Charles Cordiner ², sur les « Antiquités Galliques » de John Smith ³, des *Observations sur le Voyage du docteur Samuel Johnson* par le révérend M. Donald Mc Nicol ⁴. Dans le *Journal de Littérature, des Sciences et des Arts* pour 1782 se trouve une notice de la traduction de l'*Histoire de St. Kilda* par le R. P. (sic) Kenneth Macaulay ⁵, tandis que le *Journal Général de France*, se loue de ce que le *Nouveau Recueil* donne des renseignements sur divers pays « dont on n'avait jusqu'à présent que des notions très imparfaites ⁶. »

C'est en effet l'étude approfondie de tout ce qu'il a pu lire sur la vie et sur les mœurs écossaises qui permet à Chomel de Saint-Ange, qui n'a jamais visité l'Écosse, de publier (en 1789) dans son *Répertoire anglais* ⁷ bien avant la publication des récits des voyageurs français, ce passage très curieux sur les montagnards d'Écosse :

« Les Écossais d'aujourd'hui forment encore deux peuples différents dont les mœurs sont bien opposées. Les uns sont encore en quelque façon sauvages, on les appelle montagnards ou hildangers, parce qu'ils habitent les hautes montagnes. Les autres qui habitent dans la plaine ou pour parler plus juste, dans les provinces moins montueuses, n'ont rien que de poli et de civil dans les manières.

A l'égard des premiers dont il est ici question, ils mènent une vie extrêmement dure, aussi méprisent-ils les autres comme des gens qui se sont laissé corrompre par la mollesse et par le luxe. Leurs habillements sont une veste qui leur serre le corps et les couvre jusqu'aux genoux, avec des manches courtes qui ne couvrent le bras que jusqu'au coude. Ils portent aux pieds des galoches de peau crue qui leur couvrent la jambe jusqu'au-dessus de la cheville ; tout le reste jusqu'au genou est découvert.

Ces peuples sont extrêmement forts et robustes, et si endurcis à toutes sortes de fatigues qu'il n'y a point d'hommes en Europe qui pussent vivre comme eux, à l'exception des Gallois en Angleterre et

1. *Gazette littéraire de Deux-Ponts*, 1775, p. 532 (cité p. 18).

2. *Esprit des Journaux* octobre 1780.

3. *Ibid.*, septembre 1780.

4. *Ibid.*, août 1780.

5. *Journal de Littérature, des Sciences et des Arts*, 1782, Tome IV, pp. 81-95.

6. *Journal Général de France*, 4 août 1785.

7. Chomel DE SAINT-ANGE. *Répertoire Anglais*, Paris, 1789, 2 vol. in-12.

des montagnards irlandais. Ils sont aussi fort sobres et gardent encore la tempérance de leurs pères, excepté à l'égard du vin et de l'eau de vie ; ils se nourrissent de la pêche, de la chasse, du lait et de la chair de leurs troupeaux.

Leur nourriture ordinaire est de la chair cuite à demi dans un cuir rempli d'eau chaude, et si, étant à la chasse, la faim les surprend, ils ne se donnent pas la peine de cuire la viande, ils mangent la bête toute crue, après en avoir épuré le sang. Ils gardent du petit lait pendant plusieurs années, et c'est un de leurs meilleurs régals. Lorsqu'ils veulent faire débauche, ils font une espèce de pain d'orge et d'avoine, qui n'est pas désagréable ; ils en goûtent un peu le matin, et contents de ce léger repas, ils s'occupent tout le jour à la chasse ou à quelque autre ouvrage sans rien manger jusqu'au soir. Quand ils sont à la maison, ils se couchent par terre, se contentant d'un peu de fougère qu'ils étendent sous eux, et si la nuit les surprend à la campagne, ils s'y couchent tranquillement, même au milieu de l'hiver, sans autre couverture que leur habit ordinaire. Il arrive souvent que le matin à leur réveil, ils se trouvent tout couverts de neige, sans que cela les incommode ni les empêche de dormir.

Ils sont partagés en plusieurs tribus, dont chacune a son chef ou son capitaine. Ils se disent chrétiens, mais il ne paraît qu'ils aient aucune religion bien marquée. Autrefois ils faisaient beaucoup de mal aux autres Écossais, les harcelant perpétuellement par leur valeur et par leurs brigandages ¹ ».

Mélange extraordinaire du vrai et du légendaire ; et pourtant cette description contient des détails qui resteront pendant longtemps dans l'idée qu'on se fait en France du montagnard d'Écosse : la distinction très marquée entre le montagnard et l'habitant des plaines, une idée surannée de la nourriture et de la façon de vivre des montagnards, de leur culture et de leur religion.

L'histoire anglaise continue à occuper une place importante dans l'intérêt des journaux littéraires français. L'« Histoire » de Barrow est traduite en 1771-3 ², en 1786 Turpin publie son *Histoire des Révolutions d'Angleterre* ³, qui renferme une longue et minutieuse description de la révolte de 1715 et de la condamnation de Derwentwater. Là-dessus le *Journal Général de France* publie un extrait du « Journal » de Boswell intitulé « *Détails authentiques des malheurs et de la fuite du Prince Charles-Édouard (Stuart) dans les Hébrides*, en laissant tomber un soupçon d'inexactitude sur

1. Chomel de SAINT-ANGE. *Répertoire Anglais*, Tome I, pp. 52-54.

2. J. BARROW. *A new and Impartial History of England*, London, 10 vol. trad. Paris, 1771-1773, 10 vol. in-12.

3. TURPIN. *Histoire des Révolutions d'Angleterre*, Paris, 1786, in-12.

Turpin et en déclarant que « le montagnard écossais tel qu'il le représente est un fantôme de son imagination¹ ». Une autre histoire de la Grande-Bretagne est publiée en français pendant cette période ; c'est celle de Henry, traduite par Boulard².

Dans le prospectus de la *Collection des meilleurs auteurs anglais, en anglais* proposée par l'éditeur Pissot en mai 1787³ se trouvent les titres suivants d'ouvrages écrits par des auteurs écossais : Hume : *History of England, Essays* ; Ferguson : *History of the Roman Republic, Essay on the History of Civil Society* ; Robertson : *History of Scotland, History of Charles V, History of America* ; Adam Smith : *The Wealth of Nations, Theory of Moral Sentiments* ; Thomson : *The Seasons* ; Mackenzie : *The Man of Feeling* ; Blair : *Lectures on Rhetoric and Belles-Lettres*. Liste qui montre l'intérêt sur lequel on comptait non seulement pour l'histoire, mais aussi pour la philosophie et pour les Belles-Lettres écossaises. Frossard, d'ailleurs, savant anglophile et membre de la société philosophique et littéraire de Manchester traduit en 1784 les sermons de Blair⁴.

L'événement littéraire le plus important pour la connaissance de l'Écosse en France à cette époque est la publication en 1777 de la traduction par Letourneur de l'*Ossian* de Macpherson. C'est cette traduction complète qui déclenche la longue suite de critiques, d'articles sur l'authenticité des poèmes, de recherches sur les mœurs des anciens Calédoniens, d'imitations en prose et en vers. C'est le commencement en France d'un intérêt qui survivra à la Révolution et à l'Empire, et cet intérêt qui va en augmentant sera une force puissante qui poussera chaque voyageur à se renseigner sur les lieux mêmes au sujet des antiques légendes, et à peupler de souvenirs les montagnes et les lacs — et même les nuages — de l'Écosse.

Il est étonnant jusqu'à quel point les chansons et les mélodies écossaises ont pu pénétrer en France même avant la Révolution. L'abbé Morellet, voyageant en Angleterre en 1772, rencontre près de Plymouth des jeunes filles qu'il prie de lui chanter des chansons écossaises, que, dit-il, il aime beaucoup ; et elles lui chantent *The Lass o' Patie's Mill*⁵. Plus tard il traduit en français une

1. *Journal Général de France*, 1786, Tome III, p. 409.

2. R. HENRY. *History of Great Britain*, Edinburgh, 1771, 5 vol. in-8°. Traduction française, Paris, 1778-1779, 2 vol. in-4°.

3. *Journal des Savants*, mai 1787.

4. H. BLAIR. *Sermons*, Edinburgh, 1777, 5 vol. in-8°.

5. L'abbé MORELLET. *Mémoires sur le XVIII^e siècle et sur la Révolution*. Paris, 1821, 2 vol. in-8°. Tome I, p. 215.

autre chanson écossaise qui avait beaucoup plu à son ami, Benjamin Franklin. Florian fait du *Vieux Robin Gray* de Lady Anne Barnard une jolie traduction aussi touchante que l'original, qui commence ainsi :

« Quand les moutons sont dans la bergerie,
Que le sommeil aux humains est si doux,
Je pleure, hélas ! les chagrins de ma vie,
Et près de moi dort mon bon vieux époux ¹ ».

Fontanes, visitant l'Angleterre en 1785, se crée plusieurs relations écossaises et se fait chanter des airs traditionnels par l'une des vieilles filles chez lesquelles il loge à Londres : « Elle sait plusieurs airs écossais qui m'enchantent par leur simplicité », écrit-il à son ami Joubert, « il est très vrai, plusieurs airs d'Ossian ont encore gardé leurs premiers airs ; elle m'a répété son apostrophe à la lune ; la musique ne ressemble à rien de ce que j'ai entendu ; je ne doute pas qu'on ne la trouvât très monotone à Paris ; je la trouve, moi, pleine de charme, c'est un son lent et doux, qui semble venir du rivage éloigné de la mer et se prolonger parmi les tombeaux, qui s'anime un moment pour peindre des danses ni trop graves ni trop vives et qui revient expirer peu à peu au point d'où il est parti. Le moment des chansons écossaises est un de ceux où je vous désire le plus pour vous faire partager mon plaisir ² ». Et plus tard : « Consolerez-vous, j'aurai sûrement des airs notés d'Ossian, ou m'en a promis. ³ » Les airs écossais semblent avoir pénétré même dans les salons parisiens, car le pompeux sir John Sinclair, allant rendre visite aux Necker en 1786, trouve Mademoiselle Necker au piano, occupée à jouer *Lochaber no more* ⁴. Plus tard il envoie à la jeune fille d'autres chansons écossaises et celle-ci lui écrit : « Je chanterai ces airs avec un intérêt nouveau. La patrie de Monsieur Sinclair me sera moins étrangère. ⁵ » Corinne, un jour, prendra sa harpe et se mettra à chanter, devant un tableau qui représente un paysage d'Ossian, « les romances écossaises dont les simples notes semblent accompagner le bruit du vent qui gémit dans les vallées » ⁶.

1. FLORIAN. *Fables*, Paris, 1825, in-16, p. 280.

2. PAUL DE RAYNAL. *Les Correspondants de J. Joubert, 1785-1822*, Paris, 1883, in-8°, p. 26. Lettre de Fontanes à Joubert du 10 novembre 1785.

3. *Ibid.*, page 31, Lettre de Fontanes à Joubert du 29 novembre 1785.

4. SIR JOHN SINCLAIR. *Correspondence*, London, 1831, 2 vol. in-8°, Tome I, p. 153.

5. *Ibid.*, Tome I, p. 154.

6. MADAME DE STAËL. *Corinne*, Paris, 1807, 2 vol. in-8°, Tome I, p. 339.

On témoignait aussi en France, bien que ce ne fût pas par les voyageurs, quelque chose de cet intérêt porté aux vieilles ballades qui datait en Angleterre de la publication de la *Collection Of Poems* de James Watson, 1706-1711, et des recueils d'Allan Ramsay, mouvement auquel l'évêque Percy avait surtout donné une impulsion nouvelle en publiant en 1765 ses *Reliques of ancient Poetry*. Déjà au milieu du siècle, l'abbé Yart avait parlé des ballades anglaises et écossaises dans son *Idée de la Poésie anglaise*¹. Il ne leur accorde pas une origine populaire : jaloux de la gloire littéraire de la France, il soutient qu'elles proviennent de l'ancienne ballade française comme en on trouve des exemples chez Marot et chez Rousseau. Les ballades anglaises, dit-il, tiennent un juste milieu entre l'ode et la chanson : il les divise en trois classes sous les rubriques satire, galanterie, tendresse. Comme exemple d'une ballade satirique, il cite la *Ballade sur la prise de Namur* de Prior, comme ballade galante, la *Chronique* de Cowley. La seule vraie ballade dont il fait mention est la « ballade tendre » de *William and Margaret* tirée du « Plaindealer » de 1724.

Vingt ans plus tard, cependant, après la publication des *Reliques* de Percy, l'appréciation française sur les ballades anglaises a changé. La *Gazette littéraire de Deux-Ponts* reconnaît la valeur de *l'Hermite de Warkworth*, ballade publiée à Londres en 1771 : ce sont les détails qui font le mérite de ce poème : « Ils sont simples, présentés d'une manière touchante, et avec cette naïveté que l'on voit quelquefois dans nos vieilles romances et dont l'esprit a pris la place dans la plupart des poèmes de nos jours »². Millot, publiant en 1774 les recherches de La Curne de Sainte Palaye sur les troubadours, est le premier à bien apprécier en France la qualité toute populaire des ballades. « Quand on voit », écrit-il dans son discours préliminaire, « les barbares, les sauvages même, chanter leurs dieux ou leurs amours ou leurs exploits, on se persuade aisément que la poésie est presque aussi naturelle à l'homme que le langage, le chant et les passion. » Et plus loin : « Dès que l'âme est vivement affectée par un objet, le talent poétique se déploie avec d'autant plus de vigueur qu'on a peu d'idées capables de le distraire et qu'il devance la culture des autres talents. » « Une simplicité agreste », dit-il, « jointe à des images vives et quelquefois sublimes,

1. L'abbé YART. *Idée de la Poésie anglaise*. Paris, 1749-1757, in-12. Sur les ballades, voir tome V, pp. 70-77.

2. *Gazette universelle de littérature* (de Deux-Ponts), 1771, pp. 661-662.

caractérise la plupart de ces productions informes. Les forêts de l'Amérique, les montagnes incultes de l'Écosse, les déserts glacés de l'Islande ont vu naître des fruits de génie qui nous étonnent encore aujourd'hui. » Il explique très bien la langue simple et pourtant imagée dans laquelle les ballades sont écrites : « Plus un peuple est simple et grossier, moins il a d'idées, moins, par conséquence, sa sphère poétique a d'étendue. Sa langue est également pauvre et informe ; son intelligence ne va guère plus loin que le sens. Les poètes alors pourront peindre d'un style très figuré les objets réels de la passion, les chimères mêmes que l'imagination enfante et qui semblent exister par elles. Leurs mots seront presque autant d'images, précisément parce que leur langue ne fournit point de mots aux poésies abstraites ¹ ».

En 1777, la *Gazette littéraire de Deux-Ponts* donne une appréciation des *Old Ballads* publiées par Evans, qui indique très nettement que le bon goût reconnaît les mérites de cette poésie populaire sans art ni règles :

« Depuis quelques années, l'Angleterre n'a produit aucunes poésies qui méritent l'attention des étrangers ; et plutôt que d'être contraint de lire les misérables productions que la manie de versifier y enfante chaque jour, on aime mieux faire revivre les anciennes pièces comme des modèles de cette précieuse simplicité, qu'on n'affecte de dédaigner que parce qu'on ne peut y atteindre. Les poésies qu'on a rassemblées dans ces deux volumes et dont la plupart étaient entièrement ignorées, sont très dignes des soins qu'a pris l'éditeur de les ressusciter ; et nous ne pouvons qu'applaudir au zèle dont il paraît animé pour la cause du bon goût ² ».

En 1778-1779, le *Journal de Paris* publie plusieurs romances, dont une, — la traduction d'une pseudo-ballade anglaise de Mallet, — peut prétendre au moins à réunir en elle seule la plupart des caractéristiques de l'ancienne ballade ³. Un père, « sauvage et avare », refuse à son fils une jeune fille sans apanage. Edwin languit et meurt. Le père, affolé, lui amène Emma à son lit de mort, mais trop tard. En rentrant chez elle, Emma est suivie le long du cimetière par une ombre qui lui dit : « Adieu ». Une cloche sonne un trépas. Emma rentre et tombe morte dans les bras de

1. *Histoire littéraire des Troubadours*, Paris, 1774, 3 vol. in-12 (Par La Curne de Sainte-Palaye, publiée par Millot), pp. xvii-xix.

2. *Gazette littéraire de Deux-Ponts*, 1777, p. 743.

3. *Journal de Paris*, 23 novembre 1778 (p. 1309).

sa mère. Le style de ce poème le trahit. Les derniers vers sont dans la tradition des anciennes ballades, mais trop philosophiques :

« Ces amants reposent ensemble,
Morts l'un pour l'autre au même jour ;
Et la tombe à jamais rassemble
Ceux que devait unir l'Amour ».

Et jamais dans la simplicité dramatique de la vraie ballade on ne trouverait une élaboration des sentiments des personnages comme dans ces vers, rendus encore plus ridicules par une sorte de simplicité voulue dans le langage :

« A l'autorité paternelle,
Que rien ne saurait désarmer,
Edwin ne put être rebelle ;
Mais il ne put cesser d'aimer.
Le pauvre amant passe et repasse,
Non chez Emma mais tout autour,
Surprend un coup d'œil, voit la place
Qu'elle arrosait des pleurs d'amour ».

Une autre romance publiée dans le *Journal de Paris* sous le titre de *Roz et Betzi*¹ est tirée d'un roman anglais: « Emma Corbet, or the Miseries of Civil War ».

De la Place, dans le tome V de ses *Pièces intéressantes et peu connues*, publiées à Bruxelles en 1785, pose la question pour la France :

« Pourquoi avons-nous si peu, ou pour mieux dire presque pas de ces anciennes romances historiques, tragiques ou intéressantes à quelques égards que ce soit, tandis que les Espagnols, les Anglais, les Allemands, etc. en ont des recueils ? En attendant que cette question, faite pour inviter quelque plume plus exercée que celle de l'Éditeur, soit décidée, il fera des vœux pour que les littérateurs et les amateurs des anciennes romances, répandues, ne dût-ce être que parmi le peuple de nos différentes provinces, les communiquent au public, ainsi qu'il en donne l'exemple en insérant celle qui suit dans un recueil dont le but est de rassembler les parties ou négligées ou presque oubliées servant à l'histoire ou aux Belles-Lettres de la Nation² ».

1. *Journal de Paris*, le 25 octobre 1779.

2. *Pièces intéressantes et peu connues, pour servir à l'histoire et à la littérature*. Par M. D. L. P. (Monsieur de la Place), Bruxelles, 1781-89, 8 vol. in-12. Tome V (1785), p. 236.

Peu de chose, en somme, que ces quelques traductions, que cette appréciation quelquefois un peu douteuse des ballades anglaises et écossaises ; assez, cependant, pour montrer qu'avant la Révolution on avait appris à connaître en France cette poésie populaire, et qu'on avait songé à rechercher des ballades françaises.

Deux éléments nouveaux se sont glissés pendant cette première période dans l'intérêt des Français pour l'Écosse. Le voyage pittoresque se prépare ; et à côté de la curiosité purement intellectuelle pour la culture et les mœurs écossaises apparaît un commencement d'intérêt pour l'esprit d'indépendance de ce pays, pour ses chansons, pour ce qui parle non seulement à la raison mais aussi au cœur.

*
* *

Telle était la situation en 1789. On eût pu s'attendre à ce que la connaissance de l'Écosse en France se développât lentement mais sûrement, à ce que des voyageurs français suivissent les Anglais à la recherche du pittoresque des montagnes ; leur nombre se serait accru vers 1810 en raison de la nouvelle popularité du pays de Walter Scott. Il en fut pourtant bien autrement. Les hasards de la Révolution amenèrent en Écosse maint Français qui, dans des conditions normales, n'aurait jamais quitté sa patrie. Ce sont les réactions de ces voyageurs qui rendent particulièrement intéressante la période que nous allons considérer.

CHAPITRE II

LE COMTE D'ARTOIS ET SA COUR A HOLYROOD

Le 6 janvier 1796, le Comte d'Artois arriva à Leith, à bord du « Jason »¹. Un appartement lui avait été préparé à Holyrood, au 1^{er} étage de l'aile principale : il s'y installa avec le comte François d'Escars et le chevalier de Puységur. La plus grande partie du palais étant inhabitable, la petite cour dut s'établir dans un groupe de maisons qui entouraient la place même d'Holyrood. Là, entre autres, se trouvaient M^{me} de Polastron et son fils, hôtes du Duc et de la Duchesse de Guiche, le comte de Coigny, le marquis de Rivière, le baron de Roll, la famille des Polignac, les uns dans les confins sacrés du palais, ou dans le Canongate, les autres un peu plus loin, mais toujours dans le voisinage, à Abbey Hill, par exemple, où l'on trouve M^{me} de Lage de Volude, M^{me} de Poulpry, et plus tard, les Vaudreuil. Peu à peu le petit cercle de la cour se compléta : le Duc d'Angoulême arriva à Édimbourg quinze jours après son père ; en 1797 c'était la jeune comtesse de Gontaut-Biron qui vint rejoindre M^{me} de Montault, sa mère, accompagnée de son mari et de ses deux filles². Peu de temps après, le duc de Berri vint partager l'exil de son père. Enfin, on voyait réunis le soir dans le salon de M^{me} de Polastron la plupart de ceux qui avaient fait partie de la coterie Polignac à Paris.

A part la centaine d'exilés qui formaient la cour d'Holyrood, il y avait aussi à Édimbourg une foule obscure de réfugiés qui s'y étaient installés parce que c'était la résidence officielle de Monsieur. La dévotion tiède du prince supportait mal une promenade de deux kilomètres pour aller entendre la messe, le dimanche, dans la chapelle de Blackfriars'Wynd, et lorsqu'il fit part à la comtesse de Vaudreuil de son désir d'avoir un « abbé pieux et simple » qui

1. Pour l'histoire du séjour à Holyrood du Comte d'Artois, voir A. F. STEUART. *The Exiled Bourbons in Scotland*. London, 1908, in-8°.

2. Voir Madame DE GONTAUT. *Mémoires*, Paris, 1891, in-8°, p. 69.

dirait la messe à Holyrood même, celle-ci trouva sans difficulté « chez les vieilles demoiselles de Boyne » le jeune prêtre inconnu qui deviendra le cardinal Latil¹.

L'on sait aussi que quelques-uns des réfugiés entreprirent des études à l'Université d'Édimbourg. Le *Scots Magazine* annonce au mois de septembre 1797, que deux Français, Pierre Darancette et Jean Brehier, ont obtenu leur diplôme de Médecine et ces deux noms se trouvent en effet dans la *List of the Graduates in Medicine in the University of Edinburgh, 1705-1806*, et avec eux d'autres noms français pour les années suivantes. Quelques-uns des exilés ont donc connu à fond la langue anglaise. On trouve, d'ailleurs, dans le *Scots Magazine* au mois de février 1797, un poème en trois stances, écrit (en anglais) par un Français habitant Édimbourg, qui a dû fuir sa patrie en 1792.

Édimbourg se réjouissait de l'arrivée du Comte d'Artois, ce prince qui était plus près de la ligne royale des Stuarts que la maison régnante. On aimait à penser qu'une famille royale habitait de nouveau le séjour des rois d'Écosse. Le Comte d'Artois, cependant, ne put guère, au début, regarder Holyrood que comme un sanctuaire² devant les portes duquel ses créanciers devaient s'arrêter, et d'où il ne pouvait sortir qu'une fois par semaine. Le dimanche, il se promenait à pied ou en voiture dans les rues d'Édimbourg, ou rendait visite aux grandes familles des environs qui faisaient bon accueil à la cour exilée, aux Buccleuch, surtout, à lord Moira, aux Gordon. La vie renfermée de la semaine portait toutes les pensées de la petite cour à s'appesantir sur son triste état. Comment d'ailleurs un prince déshérité pouvait-il habiter ce vieux palais hanté par le souvenir lointain mais vivant du triste sort de Marie, Reine de France et d'Écosse, par celui plus récent de la souveraineté éphémère de Charles-Édouard, sans être doublement affligé des chagrins de l'exil ? Sa petite cour respectait le recueillement du prince : malgré la prévenance des Écossais qui invitaient les exilés à des fêtes, à des bals et à des concerts, la jeune comtesse de Vaudreuil, bien que très gaie, sentait elle-même qu'il valait mieux vivre dans la retraite, « ainsi », dit son

1. Selon Madame DE GONTAUT. *Mémoires*, p. 71 (voir aussi J. Lucas DUBRETON. *Le Comte d'Artois, Charles X. Le Prince, l'Émigré, le Roi*, Paris, 1927, p. 84). Le Cardinal dit cependant dans ses *Notes autobiographiques*, publiées à Aix en 1920, qu'il entra au service du Comte d'Artois en 1794.

2. Le palais d'Holyrood conserva jusqu'en 1881 le privilège de mettre à l'abri de toutes procédures.

mari, « que notre auguste prince nous en donne l'exemple »¹. Aussi c'est très rarement, dans les premières années, que ces derniers survivants de la cour frivole de Versailles et de Bagatelle revêtent leurs habits de fête. De temps en temps Monsieur invitait à son lever l'aristocratie d'Édimbourg, et les chefs de famille, les magistrats, les officiers de la garnison s'empressaient autour de lui. Le trop loquace sir John Sinclair, qui se vantait d'avoir prédit la Révolution française dans la deuxième édition de son *Histoire des revenus publics*, essayait sans succès de l'intéresser à l'état de l'agriculture en Écosse : « J'étais persuadé », dit-il, « que cela produirait un effet avantageux sur l'esprit du peuple français »². Son Altesse, cependant, ne semblait pas enclin à s'occuper de l'agronomie. Les manœuvres des « Edinburgh Volunteers » commandés par Lord Adam Gordon l'intéressaient bien plus, et il y assistait souvent, accompagné du duc d'Angoulême. C'est ainsi que le portraitiste Kay les représente, le comte d'Artois en compagnie de Lord Adam Gordon, et le duc avec Aytoun d'Inchdairnie.

Le 30 juin 1796, il assiste à l'élection des pairs d'Écosse, et le soir, quelques gentilshommes de la cour se rendent à la fête donnée par les nouveaux pairs à « Fortune's New Tontine Tavern ». Le 29 août 1798, Vaudreuil offre à Monsieur une petite fête comme on en a si souvent célébré à Versailles, où l'on joue une petite comédie, et un proverbe composé par Vaudreuil, lui-même. Mais les yeux de la petite cour étaient tournés vers la patrie, les principaux événements de ces premières années d'exil en Écosse étaient tantôt l'arrivée de quelque nouveau membre de la coterie de Versailles, tel que le Duc de Berri, les Vaudreuil, les Gontaut-Biron, tantôt l'arrivée des agents de Monsieur, Hyde de Neuville et le comte de Coigny, apportant les plus récentes nouvelles de France et le résultat des intrigues politiques. Pour cette cour en deuil, un très grand événement fut la visite, au commencement de septembre 1796, de l'abbé Edgeworth, qui vint passer une semaine à Édimbourg afin de communiquer à Monsieur les dernières volontés de Madame Élisabeth³. Avec lui vint le peintre Danloux, chargé

1. *Correspondance intime du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois pendant l'émigration*, Paris, 1889, 2 vol. in-8°. Tome II, p. 247.

2. *The Correspondence of the Rt. Hon. Sir John Sinclair, Bart.* London, 1831, 2 vol. in-8°. Tome I, p. 41.

3. L'Abbé EDGEWORTH. *Mémoires*. Traduction française par Madame de Bon. Paris, 1818, in-8°.

de faire le portrait du Comte d'Artois et de celui de son fils Angoulême, ainsi que ceux de M^{me} de Polastron et de son jeune fils, et de plusieurs nobles français et écossais, parmi lesquels la famille de Buccleuch à Dalkeith ¹.

Quelquefois ce sont des querelles intestines qui troublent la sérénité de la petite cour. Le comte de Damas, et plus tard le duc de Sérent, las de l'inaction d'Holyrood et blessés par des reproches non mérités, s'en vont ailleurs. Quelquefois, c'est la nostalgie de la patrie qui s'empare même des plus fidèles amis de Monsieur : le printemps tarde à venir dans ce pays septentrional et peu favorisé par la nature, et Vaudreuil écrit tristement : « Il n'est donc plus de printemps ? »

Peu d'intérêt pour la culture écossaise chez cette société qui sent peser sur elle la tristesse de l'exil et la disgrâce de la pauvreté. Ce n'est qu'en 1799, lorsque Monsieur est enfin libéré des poursuites de ses créanciers, qu'il s'y produit un peu de mouvement, un commerce un peu plus libre avec les familles nobles de l'Écosse. Au mois d'août 1799, Monsieur adresse des remerciements publics à la municipalité d'Édimbourg et s'installe à Londres dans un hôtel de Baker St., mais une partie de sa suite reste à Édimbourg, et lui-même y revient très souvent jusqu'en 1803. Il passe à Holyrood, en effet, la plupart du temps entre 1799 et 1801 ; en 1802 on le retrouve à Holyrood, à Gordon Castle, à Blair Castle, à Bothwell Castle.² ; en 1803, il quitte de nouveau l'Écosse mais il y revient encore une fois, en 1810, et ses domestiques restent à Holyrood jusqu'en 1814. Pendant ces dernières années de son séjour, Monsieur semble si bien s'entendre avec la noblesse écossaise, que Napoléon, devenu Premier Consul, s'inquiète un peu du commerce qu'on lui signale entre les grandes familles et cette petite cour en exil.

Les princes royaux parcoururent encore plus souvent que Monsieur le pays d'Écosse. Le duc d'Angoulême, timide, peu sociable, ne semble pas s'être beaucoup lié avec la noblesse écossaise ; il quitte Édimbourg, d'ailleurs, en 1799, pour épouser sa cousine à Mittau. Le duc de Berri, au contraire, profite de son exil pour

1. Voir sur la visite de Danloux en Écosse, le Barón Roger DE PORTALIS. *H. P. Danloux et son Journal pendant l'Émigration*, Paris, 1910.

2. Pour les détails de la partie de chasse à Bothwell Castle, octobre 1802, voir dans les *Gleanings from an Old Portfolio* publiés par Mrs. Godfrey Clark (Edinburgh, 1895, 3 vol. in-4°, une lettre de Lady Louisa Stuart à sa sœur. Tome III, p. 86.

faire quelques voyages en Angleterre et en Écosse. Chateaubriand le représente comme découvrant à Glasgow la littérature des Bardes et répétant sous les voûtes d'Holyrood la « ballade où Marie Stuart faisait ses adieux au plaisant pays de France »¹. Il fréquente aussi pendant quelques années la société écossaise ; dans l'automne de 1802 il chasse à courre dans le Perthshire et rend visite à Bothwell Castle ; en janvier de l'année suivante, il assiste à un bal de charité à Édimbourg où l'on danse aux sons de la musique du célèbre violonneux, Neil Gow.

En 1801, les princes d'Orléans visitent l'Écosse ; en 1800, un descendant des Stuarts, Édouard de FitzJames, petit-fils du maréchal de Berwick, l'avait parcouru et y avait trouvé des restes d'enthousiasme pour la cause de ses ancêtres. Un autre prince, Jules de Polignac, visita l'Écosse ; mais sur tous ces voyages il ne nous reste que de très légères indications.

Des amitiés se forment en même temps, ou se renouent, entre des membres de la cour à Holyrood, et les grandes familles écossaises. Le duc de Montpensier, le duc de Maillé, les Polignac, les Gontaut-Biron se lient avec les familles de Gordon, d'Atholl, de Buccleuch. Quelquefois ce sont des amies qui se sont connues en France et qui se retrouvent en Écosse, comme M^{me} de Gontaut-Biron, Lady Hampden, Lady Wedderburn et Lady Hope. Pendant l'hiver 1801-1802, les Elliot de Minto trouvent à Holyrood des Français avec lesquels ils s'étaient liés à Vienne², notamment le chevalier de Puységur.

On a relativement peu de détails sur l'exil du comte d'Artois et de sa suite en Écosse. Cependant, d'après les lettres de Vaudreuil³, les mémoires de M^{me} de Lage de Volude⁴, et ceux de M^{me} de Gontaut-Biron⁵, — ce sont là des documents qui touchent de plus près à la vie d'Holyrood, — on peut concevoir combien cette existence était peu stable et l'on serait bien étonné de constater que la coterie d'Édimbourg ait contribué directement à transmettre

1. CHATEAUBRIAND. *Mémoires, lettres et pièces authentiques touchant la vie et la mort de S. A. R. Ch.-F. d'Artois, fils de France, duc de Berry*, Paris, 1820, in-8° pp. 104, 117.

2. *Life and letters of Sir Gilbert Elliot*. Édité par la comtesse de Minto, Londres, 1874, 3 vol. in-8°, Tome III, p. 231.

3. *Correspondance intime du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois pendant l'émigration*. Paris, 1889, 2 vol. in-8°.

4. M^{me} de LAGE DE VOLUDE. *Souvenirs d'Émigration*, Évreux, 1869, in-8°.

5. Voir p. 69 note 2.

l'influence de la littérature écossaise en France. Aucun des princes ne s'intéressait réellement à la littérature ; Monsieur, peu porté vers les choses intellectuelles, était absorbé par l'intérêt des intrigues royalistes qu'il menait en France, ses courtisans étaient ou des agents et des intrigants politiques ou des hommes comme il en fallait pour la cour de Marie-Antoinette, d'esprit frivole, assez spirituels pour bien tourner des compliments, juste assez lettrés pour fournir les petits proverbes et comédies éphémères qui faisaient les délices des fêtes de Versailles.

On s'appliquait peut-être à apprendre l'anglais. L'on sait que les ducs d'Angoulême et de Berri prirent des leçons chez M. Manners, libraire dans la ville, à qui ils laissèrent en partant leur portrait, que Pichot vit dans sa boutique en 1825 ¹. Miller, l'associé de Manners, connaissait aussi les membres de la famille royale, et probablement d'autres personnes de la cour, certainement le jeune abbé Latil, qu'il reverra en 1830, lorsque, devenu Cardinal, il suivra son maître royal dans un second exil. Le duc d'Angoulême, cependant, paraît s'être tenu trop à l'écart de la vie écossaise pour apprendre à connaître la littérature du pays de son exil ; le duc de Berri, mieux doué, d'esprit plus vif, était porté plutôt vers les beaux-arts que vers les lettres : la Chanson des Bardes a pu lui plaire sans trouver d'écho dans son cœur.

Parmi les femmes, également, aucune ne se distingue par ses goûts littéraires. Louise de Polastron, la favorite du comte d'Artois, n'est pas sans culture : elle se plaît à la lecture des ouvrages de la *Bibliothèque des Dames* ², mais rien n'indique chez elle un intérêt pour la littérature anglaise. M^{me} de Gontaut-Biron est en ce moment-là tout entière aux soins de sa famille et aux petits plaisirs de l'exil ; il en est de même pour M^{me} de Lage de Volude.

Impossible, en fin de compte, de constater chez aucun des exilés d'Holyrood ou les connaissances nécessaires à l'étude d'une littérature étrangère ou le désir de se familiariser avec la culture écossaise. Tous sont trop absorbés par leurs propres malheurs et par l'attente d'un jour meilleur pour être à l'avant-garde d'un mouvement intellectuel. Si Louis XVIII, plus lettré que son frère, était venu à Holyrood à sa place, il aurait peut-être tiré profit de son

1. A. PICHOT. *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse*, Paris, 1825, 3 vol. in-8°, Tome III, p. 207.

2. Sur M^{me} de Polastron, voir le vicomte DE REiset. *Les Reines de l'Émigration*, tome I, Paris, 1907, in-8°.

séjour dans le pays d'Ossian, car l'on sait que la faveur dont le Barde avait joui pendant l'Empire, survécut à la Restauration. Tout ce qu'on peut se permettre d'avancer, concernant la possibilité d'une influence littéraire subie par les émigrés de la petite cour d'Holyrood, c'est qu'en apprenant involontairement à connaître la vie écossaise, à Édimbourg et par leurs relations amicales avec les grandes familles d'Écosse et leurs visites aux châteaux des hautes terres, ils se sont insensiblement préparés à la compréhension des œuvres de Scott. Il est presque certain qu'ils ont entendu répéter les vieilles légendes attachées à quelques-uns des châteaux qu'ils visitaient. Il est plus que certain, à une époque où on les chantait encore souvent au salon le soir, qu'ils ont écouté les ballades et chansons du pays. Il est donc possible que tout en étant peu lettrée, cette société qui ne pouvait manquer de trouver plus tard, dans les œuvres de Scott, les plus heureux souvenirs d'un exil adouci par le temps et par le bonheur retrouvé, ait contribué alors dans une assez grande mesure au succès de la littérature écossaise en France.

CHAPITRE III

D'AUTRES ÉMIGRÉS EN ÉCOSSE :

Le Chevalier de La Tournaye, Louis Simond.

Le Comte d'Artois et sa suite n'étaient pas les seuls Français en Écosse pendant la période de l'émigration. D'autres émigrés y venaient dans le but de se distraire pendant l'exil ou pour fuir l'atmosphère étouffante qui régnait dans les cercles français à Londres, à Richmond, et dans les autres centres où les réfugiés s'étaient groupés. La jeune comtesse de Boigne, née d'Osmond, accompagne son vieux mari en Écosse en 1803, prend part à toutes les fêtes de la saison et s'amuse de l'admiration dont elle est l'objet parmi les Écossais, qui lui trouvent une ressemblance avec le portrait de Marie Stuart à Holyrood¹. Mais ce ne sont là que des hôtes passagers, papillons attirés par les faibles lueurs de la cour d'Holyrood, et qui n'y viennent qu'à la recherche du plaisir.

Un voyageur plus sérieux fut le duc de Lévis, qui fit son premier voyage en Écosse au cours de ses huit années de séjour et de promenades dans la Grande Bretagne². Il ne donne pourtant pas de détails sur cette première visite en Écosse dans son livre : *L'Angleterre au commencement du XIX^e siècle*, publié en 1814.

Mademoiselle de Lally, fille du célèbre Lally-Tolendal, était gouvernante à Bothwell Castle pendant l'émigration. Walter Scott parle d'elle dans une lettre à Lady Louisa Stuart en 1808³, et Miss Berry la mentionne aussi dans cette année⁴. Miss Berry, d'ailleurs, la trouvera à Édimbourg quand elle visitera cette ville en 1814.

1. *Récits d'une Tante. Mémoires de la Comtesse de Boigne, née d'Osmond*. Paris, 1921.

2. Voir M. DE LÉVIS. *L'Angleterre au commencement du XIX^e siècle*. Paris, 1814. Préface, page ii.

3. Voir *Gleanings from an Old Portfolio*. Éd. par Mrs. Godfrey Clark. Edinburgh, 1895, 3 vol. in-4°. Tome III, p. 199.

4. Miss BERRY. *Journal*. Tome II, p. 371. Rencontre avec M^{lle} de Lally à Édimbourg. *Journal*, Tome III, p. 40.

Combien d'autres Français et Françaises se sont trouvés dans différentes parties de l'Écosse obligés de travailler pour subvenir à leurs besoins pendant l'exil !

Plus importantes pour la connaissance de la vie écossaise en France sont les diverses Promenades du chevalier de la Tocnaye, membre de l'ancienne famille nantaise des Bougrenet. Né en 1767, il n'a que 25 ans quand il arrive en Angleterre après le licenciement de l'armée des princes. C'est un jeune homme d'esprit très indépendant, et éminemment raisonnable. Il ne se laisse pas bernier comme la foule des émigrés à Londres par de fausses espérances ; tout de suite, il semble comprendre qu'il faut attendre.... « que la raison éclaire enfin les Français », et après quatre mois passés à Londres pour satisfaire sa curiosité concernant la métropole, il décide de profiter de son exil « pour tâcher d'acquérir une idée juste des habitants de cette île fameuse ». Il ne sait pas l'anglais, mais, prévoyant en tout, il se munit d'un passeport qui lui permet d'aller « par toute la Grande-Bretagne excepté his Majesty's dock-yard », et il met par écrit les noms anglais des choses dont il pourrait avoir besoin dans les auberges, tout en apprenant par cœur la petite formule « Give me ». Rien de plus amusant que de suivre, comme l'a fait M. Baldensperger dans un article de la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse*¹, et après lui M. Lenôtre dans son histoire de *L'inventeur du voyage à pied*², les pérégrinations de ce jeune voyageur. Il a vite fait d'apprendre l'anglais : plus tard il apprendra même des phrases de la langue celtique pour faire plaisir aux montagnards d'Écosse, et en Irlande il parlera si bien le dialecte des lowlands qu'il passera chez les paysans pour un « rusé Écossais ». Partout il essaie de se conformer à l'usage du pays qu'il traverse : il s'habitue si bien dans les montagnes à manger du pain d'avoine qu'il est « loin de le trouver mauvais » ; il s'accommode même du dimanche écossais lorsque le « *Fy, for shame !* » de sa propriétaire à Glasgow lui apprend que « le dimanche en Écosse on ne peut ni chanter, ni siffler, ni danser, mais on peut boire, bailler et dormir ».

C'est en 1793 que la Tocnaye arrive dans la vallée du Forth, au temps des fraises. Il ne paraît pas s'être beaucoup renseigné sur

1. F. BALDENSBERGER. *Le Touriste de l'Émigration française ; le chevalier de la Tocnaye et ses promenades dans l'Europe du Nord*. (Bibliothèque Universelle et Revue Suisse, mai 1914, Tome LXXIV, pp. 225-257).

2. G. LENÔTRE. *L'inventeur du voyage à pied*. (Lectures pour Tous, août 1920).

l'Écosse avant d'y venir. Il a entendu désigner les Écossais à Londres sous le nom de « half-starved Scotch rats » il a même pu s'apercevoir que ceux-ci « se tiraient toujours très bien d'affaire à la longue » ; mais il ne connaît rien du pays ; son étonnement naïf sur tout ce qu'il voit témoigne d'une ignorance complète de ce qui a été écrit sur l'Écosse. Plus tard, il est vrai, pendant ses longues courses, ou dans l'asile qu'il trouve dans le château de Lord Dreg-horn, il lit au moins le Voyage du docteur Johnson et des ouvrages historiques sur l'Écosse ; mais ses premières impressions restent intactes, et ce sont leur fraîcheur et leur naïveté qui font le plus grand mérite de la *Promenade d'un Français dans la Grande-Bretagne*¹.

La Tocnaye commence par la visite des terres basses, Édimbourg, le lac Leven, Stirling, le Ben Lomond, Glasgow. Ce n'est que vers la fin du mois d'août, après avoir passé quinze jours à chasser les coqs de bruyère sur les landes de Crieff, en guise d'entraînement, qu'il part pour faire une longue randonnée dans l'est et le nord. Passant par Perth, il visite Dundee d'où il fait un tour dans le Fifeshire ; ensuite, reprenant le chemin du nord, il passe par Montrose, par Laurencekirk, — où il inscrit son nom sur la liste des étrangers à la Bibliothèque de Lord Gardenstown, — par Dunnottar, Stonehaven, Aberdeen, Banff, Elgin, Nairn, et arrive enfin, après avoir traversé le champ de Culloden, à Inverness. De là, il aurait voulu pousser jusqu'à John O' Groat's House, mais la saison était déjà trop avancée ; il se met donc en route pour Fort William en passant par les chutes de Foyers et au pied du Ben Nevis. De Fort William, il reprend le chemin des Lowlands en compagnie d'un médecin militaire : chemin difficile mais qui le conduit enfin à Dreghorn Castle, où il se repose pendant plus d'un an tout en rédigeant sous l'œil de son protecteur la relation de ses aventures, publiée à Édimbourg en 1795.

Assuré presque aussitôt du succès de son ouvrage, l'auteur, se sentant à la fin un peu isolé en Écosse, part de Berwick dans un bateau de pêche pour aller voir ses compatriotes à Londres. Mais il ne se plaît pas plus à Londres dans l'automne de 1795 qu'au printemps de 1793 : le voilà donc bientôt en route pour l'Irlande. Or,

1. *Promenade autour de la Grande-Bretagne, précédée de quelques détails sur la campagne du duc de Brunswick*, Edinburgh, 1795. (Le titre mieux connu en France : *Promenade d'un Français dans la Grande-Bretagne* fut donné à la 2^e édition publiée à Brunswick en 1801).

l'Irlande est à cette époque en pleine révolution : le voyageur se réfugie de nouveau en Écosse où déjà une fois il a trouvé la paix. Il arrive à Édimbourg, mais seulement pour apprendre que le comte d'Artois et sa suite viennent de s'y installer. Décidément, il ne peut pas rester là, car il risque d'être mêlé à quelque intrigue de Monsieur, d'être employé à quelque vaine entreprise, il craint surtout de perdre sa liberté d'action, de se trouver immobilisé à Édimbourg dans un milieu plus ennuyeux encore que celui de Londres dont il vient de s'échapper. Il regagne donc l'Irlande, où il voyage pendant quelques mois et où il publie en 1797 sa « Promenade d'un Français dans l'Irlande »¹. Plus tard cette même année, il revient encore à Édimbourg, où il a promis à ses souscripteurs un volume sur les *Causes de la Révolution en France et les efforts de la Noblesse pour en arrêter le Progrès*², ouvrage qu'il publie dans l'intention de le faire suivre d'une nouvelle édition de la *Promenade autour de la Grande-Bretagne* et de la *Promenade d'un Français dans l'Irlande*. De cette édition, pourtant, il n'est plus question, et bientôt, La Tocnaye prend congé pour la dernière fois de ses amis écossais et fait voile de Leith pour les pays scandinaves.

On s'intéresse volontiers au récit de ce jeune voyageur, mais ce sont sa personnalité, son ingéniosité, son intrépidité qui charment ; écrivain inexpérimenté, il arrange et exprime assez mal ses idées. Sa jeunesse et son enthousiasme, et surtout ses longs loisirs lui permettent de pousser plus loin que les voyageurs qui l'avaient précédé. Puisqu'il est en promenade, et que son itinéraire est très élastique, il a le temps de se perdre dans les nuages au sommet du Ben Lomond, d'assister à des bals à Montrose. Les hautes montagnes ne lui inspirent pas de terreur ; il les gravit gaiement et jouit de points de vue inconnus de ses prédécesseurs. « Le fait est », dit-il, en parlant du pays autout de Crieff, « que les grands lacs et les hautes montagnes d'Écosse offrent des points de vue qui ne peuvent être égalés que par ceux de la Suisse »³. Chez lui, la vivacité égaie l'étude des mœurs écossaises : à la fin d'une description à la manière de Johnson sur les habitations enfumées des montagnards, il ajoute qu'il s'étonne « que les bestiaux puissent s'accoutumer à être jambonnés tout vivans ». En voyant danser à Montrose des

1. *Promenade d'un Français dans l'Irlande*, Dublin, 1797, in-8°.

2. *Les Causes de la Révolution en France et les Efforts de la Noblesse pour en arrêter le Progrès*, Edinburgh, 1797, in-8°.

3. LA TOCNAÏE. *Promenade dans la Grande-Bretagne* (Édition 1801), p. 165.

« reels » et des « strathspeys », il trouve que « c'est quelque chose d'original de voir l'espèce de fureur qui saisit toute l'assemblée... Jeunes et vieux, grand'mères et petites-filles, ministres et médecins, chacun se lève et saute » ¹. Son esprit actif le mène à comparer les danses et les fêtes écossaises avec celles de la Basse-Bretagne ; quand il aura appris quelques mots de gaélique, il comparera cette langue avec les autres langues celtiques, le cornouaillais, le gallois et le breton ². La religion écossaise intéresse beaucoup le jeune voyageur ; il en fait une étude assez détaillée dans sa *Promenade* ³, et, naïvement, il va voir un fermier catholique « afin de connaître si leurs manières avaient quelque chose de différent des autres ».

L'état économique de l'Écosse, aussi bien que ses mœurs, attire l'attention de la Tocnaye. Il décrit les nouvelles machines employées par les agriculteurs, s'étonne qu'on laisse les bestiaux dehors pendant l'hiver et assiste avec intérêt à un concours de labourage. Il visite les forges de Carron, et se fait présenter à M. Dale de Lanark, qui lui montre ses moulins de coton et son école pour les enfants des ouvriers.

Pendant son séjour dans la Grande-Bretagne, notre voyageur a appris à lire aussi bien qu'à parler anglais. En quittant l'Écosse, il emporte avec lui une certaine connaissance de la littérature et de l'histoire écossaises. La *Promenade* autour de la Grande-Bretagne renferme beaucoup d'allusions historiques. La Tocnaye connaît les poésies d'Ossian, mais, ayant l'esprit porté plutôt vers les faits que vers l'imagination, il reste insensible à leur charme. Il a lu le jugement du docteur Johnson sur Ossian, et voudrait rabattre un peu de sa sévérité. Outre cela, il ne fait que poser le problème historique de la nationalité du Barde : « Qui est cet Ossian, ce Fingal ? — Ce ne sont pas des noms celtiques » ⁴. Il entend chanter pendant ses courses des chansons écossaises, mais ne s'y intéresse pas particulièrement, bien qu'il fasse mention des chansons sur la bataille de Sheriffmuir et sur les « Bonnie Lasses o' Kirkcaldy ».

Comme œuvre de vulgarisation, les volumes de La Tocnaye auraient pu par leur enthousiasme même, remporter un certain succès, si elles avaient atteint le public français. Publiée en 1795, à Édimbourg, la *Promenade dans la Brande-Bretagne* fut peut-être lue

1. LA TOCNAYE. *Promenade...* (Édition 1801), pp. 144.

2. *Ibid.*, p. 227.

3. *Ibid.*, p. 239-250.

4. Sur La Tocnaye et Ossian, voir Van Tieghem, *op. cit.* p. 411.

par quelques-uns des émigrés d'Holyrood ; la seconde édition publiée à Brunswick ¹ à un moment où tant d'émigrés retournaient en France, eut probablement encore moins de retentissement. Aucune édition postérieure ne parut en français, quoique l'ouvrage ait été traduit plusieurs fois ². Le jeune chevalier de la Tocnaye, d'ailleurs, rentré dans ses terres près de Nantes, dépose pour toujours son bâton de voyageur, et renonce à la carrière des lettres, sauf pour quelques couplets qu'il publie dans le Journal de Nantes en 1814 pour célébrer le retour de Louis XVIII.

C'est en 1809, seize ans après la Tocnaye, que l'émigré Louis Simond arrive en Angleterre, muni de toutes les qualités les plus utiles au voyageur. Il n'est pas novice en matière de voyages, car il revient d'Amérique, où il a visité pendant les vingt années de son exil plusieurs des états septentrionaux. Il connaît d'ailleurs parfaitement la langue anglaise, dans laquelle il s'exprime avec autant de facilité qu'en français. Autre avantage, il est marié à une anglaise de bonne famille, nièce du célèbre Wilkes, à laquelle il doit ses entrées dans la société anglaise. Il a passé quarante ans ; il possède cette expérience de la vie qui garantit contre des enthousiasmes exagérés. C'est d'ailleurs un homme versé non seulement dans la langue mais aussi dans la littérature de l'Angleterre. Il arrive, en effet, avec l'enthousiasme d'un Américain qui viendrait visiter la source de sa littérature.

Simond débarque à Portsmouth au mois de décembre 1809, accompagné de sa femme et de sa nièce, Charlotte Wilkes, qui deviendra plus tard la femme de Francis Jeffrey, l'éditeur de la Revue d'Édimbourg. Après six mois passés à Londres, où le Français s'applique à l'étude des mœurs et des institutions sociales, les trois voyageurs partent pour faire une grande tournée dans l'ouest de l'Angleterre, dans le pays de Galles et dans l'Écosse. Ils arrivent à Édimbourg le 10 août 1810, n'y passent d'abord que neuf jours avant de repartir pour Lanark et Glasgow, d'où ils repartent presque tout de suite pour faire une tournée dans les montagnes avant la mauvaise saison. Ils visitent le lac Long, Gareloch, le lac Lomond ; ils renoncent à l'espoir de gravir le Ben Lomond cou-

1. Voir note 1, p. 70.

2. Traductions allemandes de la *Promenade d'un Français dans la Grande-Bretagne*, Riga, 1797 ; Leipzig, 1801 (La *Promenade en Irlande* qui contient la description de la fugue en Écosse en 1797 fut traduite en allemand, Erfurt, 1801).

Une traduction anglaise de la *Promenade d'un Français en Irlande* parut à Dublin en 1797.

ronné de nuages, et continuent par Glen Croe et Cairndor jusqu'à Inverary. Enfin, en passant par le lac Awe et Killin à Dunkeld, Crieff et les Trosachs, ils cotoient les lacs Katrine et Achray, et après trois semaines de voyage dans les Highlands, ils s'arrêtent encore quatre jours à Édimbourg avant de repartir par Melrose et Hawick pour faire un séjour de quelques semaines dans la région des lacs anglais où Simond fait la connaissance de Southey et de Coleridge.

En quittant Édimbourg, cependant, Simond s'est promis d'y retourner passer une partie de l'hiver ; et en effet, un peu plus tard, nous retrouvons les trois voyageurs installés dans un appartement meublé de la capitale écossaise, et entretenant des relations amicales avec la société lettrée de la ville. C'est peut-être Southey qui les recommande à Jeffrey ; en tout cas c'est vers la fin de l'année que celui-ci se lie avec les Simond et qu'il voit pour la première fois Mademoiselle Wilkes qu'il ira épouser à New York trois ans plus tard. Pendant les trois mois qu'ils restent à Édimbourg, Simond s'associe à la vie intellectuelle de la ville, assiste à des cours des professeurs Gregory, Coventry, Leslie, et à ceux de Dugald Stewart qu'il a déjà rencontré pendant sa première visite. Il s'intéresse aussi à la *Revue d'Édimbourg*¹, dont il avait vu le premier numéro avec plaisir et surprise en Amérique ; il remarque que l'ancienne jalousie entre l'Écosse et l'Angleterre dont d'autres voyageurs ont fait tant de cas, s'est éteinte, et si complètement que *L'Homme du Monde*² pièce qui ridiculise les mœurs écossaises, est bien reçue au théâtre d'Édimbourg. Toutes ses impressions sont notées dans un carnet pour l'amusement des amis qu'il a laissés à New-York. Plus tard, l'idée lui viendra à l'esprit de les publier ; enfin le *Journal* paraît à Édimbourg en 1815³, et lui-même le traduit en français pour le publier à Paris après la Restauration en 1816⁴, et encore dans une seconde édition, corrigée et augmentée, en 1817.

En ce qui concerne l'étude des mœurs, le *Journal* de Simond ne diffère pas beaucoup des relations de ses prédécesseurs. Comme

1. *L'Edinburgh Review* dont le premier numéro parut au mois d'octobre 1802.

2. *The Man of the World*. H. Mackenzie, 1773.

3. *Journal of a Tour and Residence in Great Britain during the years, 1810, 1811, by a French traveller*, Edinburgh, 1815, 2 vol. in-8°.

4. *Voyage d'un Français en Angleterre pendant les années 1810, 1811*. Paris, 1816, 1817, 2 vols. in-8°.

eux, il s'intéresse aux particularités des mœurs écossaises, attire l'attention de ses lecteurs sur les cabanes des montagnards, sur le whisky et les gâteaux de farine d'avoine, sur les femmes qui vont pieds nus dans les rues, leurs souliers à la main ; il essaie, comme tous les voyageurs, de décrire le costume montagnard et la vie d'Édimbourg. Tout cela d'une façon assez spirituelle et très acceptable pour une société qui a besoin de voir confirmer par chaque voyageur l'idée qu'elle a déjà de l'Écosse.

Ce qu'il y a vraiment de nouveau dans le *Voyage* de Simond, c'est l'élément de pittoresque qui s'est glissé dans ses descriptions. Ce n'est pas que Simond soit de son naturel plus sensible que les voyageurs qui l'ont précédé ; mais en 1810 l'Écosse a déjà été métamorphosée par la baguette du sorcier, et tout le monde vient voir ses beautés avec les yeux de Walter Scott.

Simond, dans son pèlerinage enthousiaste aux lieux chantés par le poète écossais, ne fait donc que suivre le dernier caprice du touriste anglais. Il n'est pas, en effet, très sensible aux charmes de la nature : en revenant des bords du lac Katrine, il dit que ce lieu est « célèbre par ses beautés pittoresques, et par le poème de Walter Scott plus pittoresque encore ». Tout ce qu'il admire, a déjà été admiré par Scott. Ses connaissances de l'Écosse pittoresque, cependant, seront nouvelles pour la France, comme le sera aussi son appréciation de la littérature écossaise.

Partout, parmi les impressions de voyage de Simond, se glissent des appréciations artistiques et des souvenirs littéraires. Les premières ont attiré à l'auteur le reproche d'avoir opposé son goût personnel et un peu particulier au bon goût établi et reconnu : ses souvenirs littéraires, quoique nés de l'enthousiasme, sont exempts de ce reproche. Voici enfin un voyageur qui est à même de comprendre la littérature de l'Écosse et qui en a déjà une connaissance assez étendue avant de visiter le pays. « L'Écosse, dit-il, « s'honore de deux illustres poètes vivants (Scott et Campbell) et en a perdu il y a peu d'années un troisième dont le génie maltraité de la fortune et trop tôt enlevé au monde n'a laissé qu'un petit nombre d'ouvrages, et la plupart, malheureusement, dans sa langue nationale, qui avec tout le mérite qu'on lui attribue, n'est qu'un patois de province ». De ce dernier poète, « Burus », selon l'édition de 1816, il cite même des vers... « Burus (sic) adressait à un insecte que le soc de sa charrue

1. R. BURNS. *To a mouse*.

avait arraché de la terre ces paroles d'un sens si profond et si triste :

« Still thou art blest compared to me »... ¹

Faute de mémoire ou faute de compréhension, la souris de Burns était devenue un « insecte », mais l'édition de l'année suivante corrige cette erreur, et Simond reste un des premiers à faire connaître en France le nom du poète national de l'Écosse.

Un article de la Revue d'Édimbourg ¹ sur le « *Gertrude de Wyoming* » de Campbell donne lieu chez Simond à des réflexions sur l'idée qu'on se fait de la poésie en Angleterre, et l'on voit qu'il a bien compris les différences essentielles entre le génie littéraire de l'Angleterre et celui de la France. La Revue d'Édimbourg l'intéresse, d'ailleurs, par son essence même. Il comprend très bien son importance pour la critique littéraire. Il sait distinguer entre elle et les périodiques du XVIII^e siècle, les *Spectator*, les *Lounger*, les *Mirror*, etc. « Les historiettes parties morales et parties frivoles » dit-il, « généralement superficielles et bornées à un petit nombre de sujets, qui occupaient le Spectateur et son école, n'offriraient plus à présent assez d'intérêt à la grande masse des lecteurs des deux sexes. On s'occupe d'arts et de sciences, on n'est étranger à aucune branche de la littérature, on désire savoir tout ce qui se publie et se découvre et se dit » ². La *Revue d'Édimbourg* supplée à ces besoins, et Simond va jusqu'à affirmer franchement que « les écrivains du journal d'Édimbourg ont au surplus le mérite d'avoir fondé une école qui sera le modèle des critiques du dix-neuvième siècle ».

Mais c'est à Scott surtout que s'attache l'enthousiasme de Simond, c'est-à-dire à l'auteur du *Lai du dernier Ménestrel*, de *Marmion*, de la *Dame du Lac*, car au moment de son voyage, il n'était pas encore question des romans. Dix ans avant que Scott ne soit bien connu en France, voici un Français qui fait un pèlerinage aux scènes chantées par le poète écossais. Dès son arrivée sur la terre écossaise, il est obsédé par le voisinage de Scott. Le 10 août, le jour de son arrivée à Édimbourg, il écrit : « Nous avons passé aujourd'hui plusieurs des rivières célébrées par le chantre moderne de l'Écosse, Walter Scott, la Twede (sic), l'Ettrick, et l'Yarrow. M. Scott demeure dans ces environs ». En voyant à Édimbourg les

1. *Edinburgh Review*, Tome 27, art. 1.

2. SIMOND. Tome II, p. 28.

sentinelles postées sur la terrasse du château, il songe aux phrases « athwart the sky », « of giant size », employées par Scott dans la description de Norham Castle dans « Marmion », « image, dit-il, que j'avais admirée dans le magnifique poème de M. Scott ». A Killin il octroie une pensée au tombeau de Fingal, « qui est, à ce que l'on dit, dans ces environs », mais il ne se dérange pas pour le visiter. Près du lac Katrine, au contraire, il passe huit heures à admirer la scène du récent ouvrage de Scott, *The Lady of the Lake*, « the most picturesque poem that ever was written » selon l'édition anglaise du *Voyage*. Il se plaît à reconstituer les événements du poème, à reconnaître

« the aged oak,
That slanted from the islet rocks ¹ »

et la gorge étroite qui fut la scène de l'embuscade de Roderick Dhu. Il est peut-être le premier Français à suivre les injonctions de l'auteur du *Lay of the last Minstrel* en allant visiter Melrose au clair de lune : « Dix heures sonnaient », dit-il, « car il y a encore une horloge ; comme nous rentrions, et les chouettes alarmées faisaient entendre au milieu des ruines leurs profonds soupirs et des gémissements prolongés. La ciselure légère et hardie (tracery) des grandes fenêtres gothiques se dessinait admirablement à travers le clair de lune qui répandait ses richesses ordinaires d'ombre et de lumière sur les belles masses d'architecture debout autour de nous » ².

Simond, d'ailleurs, ne se borne pas à visiter les lieux célèbrés par Scott : il tient à faire la connaissance du poète lui-même, et il est le premier Français à narrer une interview avec Walter Scott en Écosse. Il est vrai que Scott aura déjà fait un voyage à Paris avant la publication de ce récit, mais il y passera presque inaperçu, au point même qu'on le confondra avec un autre Scott, qui lui est bien apparenté mais qui n'atteindra jamais la gloire. Simond pourra donc revendiquer l'honneur d'avoir été le premier à présenter au public français la physionomie de l'auteur de *Waverley*.

« M. Scott a trente cinq ou quarante ans : il est d'une stature grande et forte, mais estropié dans sa jeunesse, il boite extrêmement ; sa physionomie ne répond pas d'abord au portrait que l'on se fait toujours involontairement d'un homme célèbre, surtout de la célébrité poétique. Ce poète a le nez épaté, un grand espace entre

1. Walter Scott. *The Lady of the Lake* (Publié 1810), chant, I, strophe XVII.

2. SIMOND. *Voyage...*, Tome I, p. 459.

le nez et la bouche, peu de menton, une grande surface de joue blême sans barbe, les cheveux foncés et les sourcils blonds, et le tout ensemble lourd et commun : quand il parle pourtant, ce qu'il ne fait pas souvent, cette grosse physionomie s'éclaire et ses yeux brillent,

« With all a poet's extasy ¹... »

Le *Voyage d'un Français en Angleterre* parut en France à un moment favorable. La guerre avait coupé les relations entre les deux pays : quand elle prit fin, des deux côtés on avait le plus grand désir de les renouer sans plus perdre de temps. Des voyageurs anglais arrivaient par flots à Paris : la noblesse française, qui venait de regagner ses terres après un long exil, était moins portée vers les voyages, mais on lisait avidement tout ce qui se publiait sur l'Angleterre. Le *Voyage* de Simond lui attira donc des louanges de tous côtés, en France aussi bien qu'en Angleterre et en Amérique.

Certes, Simond rapporte en France bien des idées nouvelles sur la littérature écossaise. Il n'est pas cependant tout à fait un précurseur du romantisme français : ami de Stendhal, c'est un romantique à la mode anglaise de 1810. Vingt ans de séjour en Amérique et des connaissances étendues de la littérature anglaise l'ont préparé à comprendre le romantisme tel qu'il le trouve à son arrivée en Angleterre, et c'est en romantique anglais qu'il s'enthousiasme pour les poèmes de Walter Scott. Il est ému par la vue du lac Katrine, par sa visite à Melrose en pleine lune, mais il ne se plaît pas sous les brumes et les nuages ossianiques, car la vogue d'Ossian est un peu tombée en Angleterre en 1810, toute l'admiration étant acquise à Scott. Simond a probablement entendu parler en Amérique des poèmes erses, les a lus peut-être, mais il semble ignorer leur fortune en France, et le voisinage des lieux chantés par le Barde ne l'émeut ni ne l'intéresse. Dans son admiration pour la *Revue d'Édimbourg*, il n'y a rien de romantique, et il adopte nettement le point de vue des classiques en méprisant comme « patois provincial » la langue de Burns.

Southey, dans un article du *Quarterly Review* (July, 1816), tout en critiquant sévèrement les dessins qui ornent le livre « paltry prints containing some of the very worst representations of noted places that we have ever seen », loue le voyageur de ce qu'il

1. SIMOND. *Voyage...*, Tome I, p. 511.

ne manifeste aucune partialité, aucun sentiment hostile, et peu de préjugés d'aucune espèce. Dix ans plus tard, Jeffrey pourra en dire dans un article de la *Revue d'Édimbourg* sur le Voyage en Suisse du même auteur : « M. Simond est déjà bien connu dans ce pays comme l'auteur d'une des meilleures descriptions de la Grande Bretagne qui aient jamais été offertes au monde ou par un indigène ou par un étranger, » tandis que Macaulay, au mois de septembre 1831, encore dans la *Revue d'Édimbourg*, fait allusion à « ce voyageur ingénieux et amusant, M. Simond ».

CHAPITRE IV

LES PRISONNIERS FRANÇAIS EN ÉCOSSE PENDANT LES GUERRES NAPOLÉONIENNES

Pendant les guerres de la Révolution et pendant la longue durée des guerres napoléoniennes, il y avait en Écosse plusieurs dépôts où l'on envoyait des prisonniers français. Dès 1795 il en arriva au château d'Édimbourg ; d'autres furent envoyés à Perth et à Fort Georges. En 1804 le château de Greenlaw, près de Penicuik, fut aménagé en dépôt de prisonniers de guerre. Ce ne fut cependant qu'à partir de 1811, lorsque les péripéties de la lutte amenaient en Angleterre un véritable flot de prisonniers, que le nombre assigné à l'Écosse prit enfin de l'importance. Pour des raisons politiques, on ne pouvait les envoyer en Irlande ; on construisit donc à la hâte d'énormes dépôts à Perth, et à Valleyfield près de Greenlaw. Là les prisonniers vécurent entassés comme aux dépôts anglais de Norman Cross et Dartmouth. Si la mortalité fut un peu moins élevée qu'en Angleterre, c'est sans doute que le climat plus froid diminuait la propagation des germes de maladie. Les conditions de la vie n'y étaient pas sensiblement meilleures. Au dépôt de Valleyfield trois cent neuf Français moururent entre 1811 et 1814. Les malheureux envoyés dans ces énormes prisons ne pouvaient guère connaître ni apprécier la vie écossaise : inutile ici de s'attarder sur leurs infortunes si ce n'est pour noter que le souvenir de leurs souffrances inspira en 1830 deux poèmes, l'un à Lamartine, l'autre à Sainte-Beuve, au moment où M. Cowan de Valleyfield érigea un monument à la mémoire de ceux qui étaient morts dans ce dépôt ².

1. Sur les prisonniers français en Écosse, voir F. ABELL. *Prisoners of War in Great Britain 1756-1815, A Record of their Lives, Their Romance and Their Sufferings*. Oxford, 1914, in-8°.

2. Le 22 août 1830, Lamartine adressa à M. Cowan une lettre contenant deux poèmes, l'un de lui-même, l'autre de Sainte-Beuve, sur le monument qu'on venait d'ériger. Ces poèmes sont cités dans l'ouvrage de T. CONSTABLE. *Archibald Constable and his Literary Correspondents*, Edinburgh, 1873, 3 vol. in-8°. Appendice tome III, Notice sur Alexander Cowan of Valleyfield.

Le général Simon, le plus important des prisonniers de guerre qu'on envoya en Écosse, fut enfermé dans la solitude du château de Dumbarton, cette redoutable forteresse où l'on songea plus tard à envoyer Napoléon détrôné ; il ne pouvait donc, pas plus que les simples soldats se faire une idée du pays de sa captivité.

Les officiers français, au contraire, de l'armée de mer aussi bien que de l'armée de terre ne furent pas gardés sous clef. On les envoyait sur parole dans les villes de l'intérieur ; en Écosse ce fut à quelques exceptions près dans les villes de la région frontrière : Biggar, Dumfries, Hawick, Jedburgh, Kelso, Lanark, Lauder, Lockerbie, Melrose, Peebles, Sanquhar, Selkirk. Et dans ce séjour forcé en Écosse d'hommes cultivés et intelligents nous avons un élément assez important pour l'histoire des relations franco-écossaises sous le premier Empire.

Les officiers envoyés sur parole dans les villes écossaises n'ont pas mené une vie trop malheureuse. On constate l'absence presque totale de ces fâcheux événements qui se sont produits assez fréquemment dans les mêmes circonstances en Angleterre. En Écosse les prisonniers semblent avoir été partout en bons termes avec les agents nommés dans chaque ville pour les surveiller. Des lettres écrites par ces Français après leur retour dans leur patrie témoignent de cette bonne volonté des deux côtés qui avait allégé les malheurs de l'exil. Le souvenir de l'ancienne alliance entre la France et l'Écosse rendait peut-être plus facile le commerce entre les gens du pays et leurs hôtes involontaires. Mieux qu'en Angleterre les prisonniers semblent avoir trouvé en Écosse la réalisation de l'idéal de Liberté, Égalité et Fraternité pour lequel on combattait depuis si longtemps dans leur patrie. L'un d'entre eux, M. de Lezeverne, dans un poème intitulé : *Les Plaisirs d'un Prisonnier en Écosse*¹, admire l'esprit démocratique dans ce pays où le paysan, libre et éclairé, partage avec son « laird » les soins du gouvernement.

Il est intéressant aussi à cet égard de lire cette conversation un peu naïve, rapportée dans l'*Histoire de Hawick* de R. Wilson², entre un officier prisonnier et un négociant de cette ville. Le citoyen plaignait le Français exposé aux rigueurs inaccoutumées de l'hiver écossais. « C'est un temps du diable », répondit celui-ci, « mais votre pays, c'est le paradis malgré cela ! Vous avez le froid, la neige, la glace et les vêtements sobres ; mais vous avez la grande consti-

1. M. DE LEZEVERNE. *Les plaisirs d'un Prisonnier en Écosse*. Paris, 1818, in-8°.

2. R. WILSON. *History of Hawick*, Hawick, 1825.

tution et les mœurs et l'égalité pour lesquelles nous nous battons depuis si longtemps : je vois dans vos rues le prêtre et le cordonnier, le banquier et le boulanger, le marchand et le mercier se rencontrer tous en bons compagnons, dans le bonheur. C'est là l'égalité pour laquelle les Français combattent et qu'ils n'atteignent jamais, non pas cette maudite chose que les journaux anglais nous accusent de chercher. O ! l'Écosse, c'est le beau pays, et les Écossais sont de braves gens, des gens sages ». « L'Angleterre, après tout », répliqua l'Écossais, « est certainement l'un des meilleurs pays sous le soleil ». « L'Angleterre, c'est le diable », s'écria le Français, « les Anglais m'ont dit à Wincanton que les Écossais, c'est une nation de sauvages nus. Ce n'était pas vrai, les sauvages, ce sont les Anglais, les Écossais sont un peuple civilisé ». « Est-ce possible ? » demanda son interlocuteur ? « Possible et vrai, » répondit le prisonnier, « l'Anglais de bonne famille est riche et bon, l'Anglais du peuple, c'est une brute ». En Écosse, — (le capitaine n'avait vu que Hawick) — l'homme du peuple est sage et bon comme le magistrat et le commissaire. O ! c'est un beau pays que l'Écosse ! »

Relégués pendant trois ou quatre ans ou plus dans des petites villes écossaises, les Français semblent avoir pris le parti de faire face au malheur et de mettre à profit leur exil. Leur situation fut en somme moins triste que celle des émigrés. Ils n'étaient pas comme ceux-ci éloignés d'une patrie devenue ennemie, ils pouvaient espérer un retour certain en France, la guerre terminée. Ils n'avaient qu'à prendre leurs maux en patience, à attendre que le moment de la délivrance fût venu ; ce qu'ils firent sans trop de peine. Ils n'étaient pas, non plus, comme tant d'émigrés, complètement dénués de ressources. Le gouvernement anglais accordait à ceux qui avaient le grade de capitaine ou un grade au-dessus, dix shillings et six pence par semaine, aux grades en dessous, huit shillings et neuf pence. En 1813 ces sommes furent portées à quatorze shillings et onze shillings et six pence respectivement. Beaucoup d'entre les officiers recevaient, d'ailleurs, de France des secours de leurs familles ; les moins fortunés donnaient des leçons de français, de dessin, de musique, ou vendaient des tableaux, ou des objets d'art qu'ils faisaient avec des os. Ils n'étaient pas non plus dans l'isolement ; ils avaient des compagnons d'exil de leur âge et ayant la même éducation et les mêmes intérêts.

Rien de plus intéressant que de recueillir des souvenirs du séjour des prisonniers français dans les villes de la région frontière. Quel

événement pour une petite ville somnolente comme Selkirk ou Melrose que l'arrivée d'une centaine de jeunes gens cultivés, bien habillés, apportant dans ce milieu si provincial leur politesse française, leurs accents étrangers ! La population de ces villes était, pour la plupart, bien disposée à accueillir les prisonniers. Il est vrai qu'à Selkirk les officiers n'avaient presque pas de relations avec la haute société de la ville : à Hawick, au contraire, ils étaient bien reçus par toutes les classes de la société, à Cupar, on les invitait à tous les bals et à toutes les réjouissances publiques, et Kelso fut pendant le temps de leur séjour « plus gaie qu'elle n'avait été depuis Flodden » ¹.

Pour tous les détails de la vie quotidienne, ce fut un étonnement mutuel. La façon française d'apprêter les mets, par exemple, — et de manger des grenouilles, — n'était pas moins étrangère aux Écossais que le « haggis » et le « toddy » aux Français. Une curiosité réciproque s'éveilla rapidement : les Français apprirent l'anglais, les Écossais prirent des leçons de français. C'est à cette époque que le chevalier François Espinasse, plus tard professeur très estimé à Édimbourg, faisait à Jedburgh ses débuts dans l'enseignement. A Lanark, le jeune Levasseur donnait des leçons aux enfants du philanthrope Robert Owen, et dans cette ville comme aussi à Peebles, l'étude de la langue française fit des progrès inouïs pendant le séjour des Français ².

L'entrain naturel des officiers les poussa à tromper leur désœuvrement par des distractions connues en France mais ignorées dans les petites villes provinciales d'Écosse. Celle que préférèrent les Français étant le théâtre, c'est vers lui que se tourne d'abord la pensée des prisonniers. Ne pouvant comme les émigrés, à Londres et même à Édimbourg, jouir des représentations du théâtre anglais, ils résolurent vite de se créer des théâtres à eux et d'offrir à leurs camarades et à leurs hôtes écossais des spectacles français. Ceux qui avaient quelque fortune faisaient venir les matériaux nécessaires. On trouvait, parfois dans une grange, parfois dans quelque salle inemployée, un local convenable. Tous y mettaient la main. On bâclait des costumes, on distribuait des rôles, on répétait, — et enfin on réunissait citoyens et compatriotes pour leur présenter des tragédies de

1. J. MACBETH FORBES. *The French Prisoners of War in the Border Towns 1803-1814*. (*Transactions of the Hawick Archaeological Society*, 1912, pp. 17-32).

2. Sur le séjour des prisonniers français à Lanark, voir H. DAVIDSON. *Lanark*, Edinburgh, 1910, in-8°, pp. 201-210.

Corneille, des comédies de Molière et d'autres pièces du théâtre français ; quand on pouvait rassembler assez de talents musicaux on y ajoutait des vaudevilles. Il y avait ainsi à Cupar, à Kelso, à Selkirk, à Peebles et Dumfries un théâtre français fort apprécié des habitants, à ce qu'il paraît, quoiqu'il fallût quelquefois un interprète dans le genre du discret William Hunter de Peebles, qui avait l'obligeance de chuchoter à ses concitoyens la signification des passages difficiles.

Au théâtre s'ajoutaient d'autres récréations. En été c'était la promenade, les bains de rivière, la pêche ; personne n'en soufflait mot si les Français dépassaient dans l'ardeur de ce sport les limites prescrites pour leurs promenades. En hiver, on se réunissait dans une salle commune pour lire ou pour jouer au billard. On dit que c'est par les officiers français que ce jeu s'est introduit pour la première fois dans les villes provinciales.

Non seulement les Français apportèrent quelque chose de l'art aussi bien que de l'élégance française dans mainte ville méridionale de l'Écosse, mais ils s'intéressèrent aussi à ce pays nouveau, et selon l'un d'entre eux au moins, « trop peu connu, trop négligé par ceux qui font profession de cultiver les beaux-arts ». ¹ Ceux qui ne savaient pas l'anglais se mirent à l'apprendre ; et dans l'intention de compléter leur éducation, et aussi probablement parce qu'il était difficile d'avoir des livres français, ils dévorèrent tout le contenu des vieilles bibliothèques de province. Quelquefois un savant comme le docteur Lawson de Selkirk ouvrait à quelques-uns d'entre eux la richesse de ses collections, mais le plus souvent ils devaient se contenter des vieilles bibliothèques d'abonnement qui existaient dans la plupart des villes. De Lezeverne racontera plus tard ses lectures de cette période — Gessner, Ramsay, Burns, Ossian, des livres de science, d'histoire et de voyages ².

La bibliothèque municipale de Selkirk possède un document très précieux pour ce qui est des lectures des prisonniers français dans cette ville. C'est le registre quotidien de l'ancienne « Subscription Library » où sont inscrits pour la période d'avril 1811 à mars 1814, les noms des Français avec les titres des livres empruntés. En jetant un coup d'œil sur les 132 pages manuscrites — les officiers inscrivaient eux-mêmes noms et titres, l'orthographe des

1. LEZEVERNE. *Les Plaisirs d'un Prisonnier en Écosse*, Préface, p. 1.

2. *Ibid.*, p. 4.

noms français présentant des difficultés insurmontables au bibliothécaire — on trouve une certaine gradation dans ces lectures en langue anglaise. Ce sont d'abord des traductions du français que demandent les officiers ; les comédies de Molière, les tragédies de Corneille, les contes de Marmontel, *Corinne*, qu'ils n'ont peut-être pas encore eu l'occasion de lire depuis sa publication en 1807. Peu savants en anglais pour commencer, ils trouvent probablement plus faciles des traductions d'ouvrages connus. Ensuite ce sont des romans anglais les « best-sellers » du jour, où l'intérêt de l'intrigue emporte le lecteur à travers les difficultés de la langue. Plus tard, ils s'intéressent à l'histoire, aux voyages, car la bibliothèque de Selkirk paraît avoir été assez bien assortie en récits de voyages dans les cinq parties du monde. Les ouvrages d'histoire universelle, d'histoire de France, d'histoire d'Angleterre, furent aussi fort demandés ; de plus, les Français montrent un intérêt particulier pour l'histoire d'Écosse. L'histoire de Robertson, celle de Hume, un volume qui s'appelle « the State of Scotland », se trouvent assez souvent inscrits sur cette liste. Les officiers semblent tenir à faire la connaissance de ce pays dans lequel ils se trouvent pour ainsi dire immobilisés ; ils explorent avec Chantreau, avec Johnson avec Humphrey Clinker ; ils lisent les *Letters from the Mountains* de Mrs. Grant de Laggan, et même les *Superstitions of the Highlands* du même auteur. Parmi les romans qu'ils ont à leur disposition se trouvent *the Cottagers of Glenburnie* ; *Douglas, or the Highlander*. A côté de Shakespeare et de Congreve, ils lisent les pièces contemporaines de Joanna Baillie. En philosophie, ils demandent le *Moral Science* de Beattie, les *Sketches* de Lord Kames, un volume intitulé *Scots Philosophy*, et la *Wealth of Nations* d'Adam Smith. En poésie, c'est l'Ossian de Macpherson qu'ils lisent, et, avec l'aide, peut-être, de leurs amis écossais, les poèmes de Burns, et le *Border Minstrelsy* de Scott. Deux ou trois seulement lisent *La Dame du Lac* publiée en 1810. Nous avons rédigé d'après ce registre la liste des livres empruntés par le jeune Tavernier, auquel Walter Scott s'intéressait tout particulièrement et qu'il invitait souvent avec quelques-uns de ses camarades à dîner à Abbotsford. Parmi les soixante-deux volumes qui figurent sur cette liste, sélection qui témoigne d'une diversité d'intérêts remarquable, il lit, à côté d'une foule de romans, d'ouvrages biographiques et historiques et de relations de voyages, les œuvres de Shakespeare, de Goldsmith, de Gray, de Fielding, de Pope, de Congreve, et de Milton. Il lit moins de livres écossais

que quelques-uns de ses camarades, — l'*Histoire* de Hume y figure toutefois, les poèmes de Burns, (qui sait s'il n'en a pas causé avec Walter Scott ?) — *Humphrey Clinker* — et Scott lui a peut-être prêté d'autres livres sur l'Écosse.

Ajoutons à ces lectures connues la probabilité de pareilles lectures dans les autres villes habitées par des officiers sur parole. Le poète Lezeverne quoiqu'il n'ait presque sûrement pas franchi les limites prescrites des environs de Lanark connaît assez bien l'Écosse pour laisser sa pensée errer au loin, vers le château de Loch Leven, ancien séjour de l'infortunée reine Marie, vers la caverne d'Ossian au nord-ouest, qu'il croit apercevoir dans le vague lointain, vers Gretna Green, enfin

« Des amans malheureux la grotte enchanteresse. »

La curiosité des prisonniers ne se bornait pas à la lecture. Plusieurs d'entre eux avaient un joli talent d'artiste, dont témoignent plusieurs tableaux appartenant à des citoyens de Jedburgh et de Hawick. Louis-Joseph Feredey, Pierre-Louis Thirat, Jean-Marie Bazin, ne sont peut-être pas des noms connus dans les annales de la peinture, mais ces jeunes Français ont fait un apprentissage artistique en reproduisant sur leurs toiles les doux contours du Borderland et les traits de la physionomie écossaise. La musique écossaise a dû intéresser les Français plus ou moins musiciens qui prenaient part aux concerts que donnaient quelquefois les prisonniers ou qui faisaient partie des orchestres de théâtre. Invités à des bals et assistant très probablement à des concerts écossais, les officiers avaient l'occasion de se familiariser avec les airs et le rythme fantastique des « réels » et des « strathspeys » aussi bien qu'avec les chansons tendres, joyeuses ou mélancoliques tant aimées à cette époque par le peuple de l'Écosse aussi bien que par la haute société des villes. Parmi les enseignes de marine, on comptait aussi des amateurs des sciences naturelles. A Jedburgh, James Veitch, astronome et mathématicien, ami de Scott, se lia avec les officiers, qui allaient le visiter très souvent dans son atelier d'Inchbonny. Lezeverne aussi nous parle d'études scientifiques entreprises pendant son exil.

En considérant l'activité intellectuelle de ces années de captivité, l'on ne peut s'empêcher de croire à un commencement d'intérêt sincère pour l'Écosse et les Écossais qui ne sera pas sans

porter des fruits plus tard. Ceux que le sort de la guerre amena en Écosse se retrouveront en pays de connaissance en lisant les romans de l'auteur de *Waverley*. Ils comprendront jusqu'aux plus menus détails de la vie écossaise. Ils reconnaîtront même ce dialecte que Scott met dans la bouche de ses paysans et de ses villageois. Ne gardant pas, si l'on en croit des témoignages qui nous sont parvenus, un trop mauvais souvenir de leur séjour en Écosse, ne seront-ils pas parmi les premiers à acclamer les œuvres de Scott en France ? Et même en parlant du temps de leur exil, ne seront-ils pas susceptibles d'accroître l'intérêt pour ce pays romantique et intéressant qui vient d'être révélé par les romans écossais ? Si Scott plaît aux anciens émigrés par son enthousiasme légitimiste, par ses descriptions de la vie des cours et des châteaux, c'est par un autre côté de son œuvre, par sa représentation de la vie des villages et des chaumières, qu'il s'attachera les anciens prisonniers de guerre qui connaissent l'Écosse. Que l'on pense que ces officiers étaient au nombre de quinze cents ou deux mille, que beaucoup d'entre eux passèrent trois années en Écosse et que ceux de Melrose et de Selkirk au moins avaient vu, de leurs yeux vu, le shérif de Selkirk, Walter Scott.

Il est peut-être trop facile, cependant, de surestimer cette influence. Rien de plus indéfinissable. Il nous reste si peu de témoignages sur la vie de ces hommes, après leur captivité en Écosse. Ils rentrent en France, se dispersent, et nous les perdons de vue. Les uns reprennent leur vie d'avant-guerre, les autres, ne pouvant pas se soumettre au nouveau régime, quittent la patrie de nouveau pour chercher fortune en pays étranger. Quelques-uns retournent même s'établir en Écosse, tel le chevalier d'Espinasse, déjà mentionné, et M. Brard, qui passa le reste de sa vie à Lanark, où lui aussi enseigna le français pendant bien des années. D'autres adaptèrent leur nom à la langue de leur pays d'adoption : Auguste Grégoire, de retour à Sarquhar, prit le nom d'Angus Mac Gregor, Étienne Foulkes, dans la même ville devint Etney Fox. Sur ceux qui allèrent dans d'autres pays ou qui restèrent en France, nous avons très peu de renseignements, presque rien. Quelques lettres écrites par les officiers après leur départ de l'Écosse ont été gardées par des habitants des villes de la frontière, mais elles ne contiennent rien de très intéressant pour notre sujet. En fait de mémoires écrits par les prisonniers eux-mêmes, nous n'avons pu trouver que deux relations du séjour en Écosse : les mémoires d'un officier sur

parole à Selkirk, Doisy de Villargennes ¹, et le poème de Lezeverne déjà cité.

Adalbert J. Doisy de Villargennes, fils d'un officier de l'armée française, né en 1792, débuta à 15 ans comme aspirant de marine sur le vaisseau pavillon, Vasco de Gama ; fut ensuite transféré au 26^e régiment de ligne avec lequel il servit en Allemagne et en Espagne. Fait prisonnier à Fuentes d'Onores le 3 mai, 1811, il fut envoyé sur parole d'abord à Odiham, dans le Hampshire, et ensuite à Selkirk. Rentré en France en 1814, il donna tout de suite sa démission ne pouvant se soumettre au nouveau régime monarchique. Plus tard on le retrouve aux États-Unis, à Cincinnati, comme vice-consul d'Italie. Ses mémoires, écrits quand il avait quatre-vingt-quatre ans, furent publiés à Cincinnati en 1884, en anglais, sous le titre *Reminiscences of Army Life under Napoleon Bonaparte*. C'est de lui que nous tenons le récit le plus complet de la vie des Français à Selkirk. Il fait quelques fautes d'orthographe et de mémoire dans les noms géographiques et dans les noms de personnes : « Penay » pour Penicuick, « Laroun » pour Lawson ; et il confond Abbotsford avec Melrose Abbey, mais à part ces détails il se rappelle très bien les événements de son séjour en Écosse. Plus intéressants que ses souvenirs du théâtre français à Selkirk, du café, des concerts du samedi, de la loge des Francs-maçons — car dans toutes les villes les loges firent bon accueil à leurs frères étrangers — sont les détails qu'il donne sur les visites qu'il a faites en compagnie de son ami Tarnier à Walter Scott, seigneur d'Abbotsford. Scott envoyait souvent sa voiture, à la tombée du jour, attendre Tarnier et deux ou trois de ses camarades à la « limite des prisonniers » un poteau situé à un mille de Selkirk. Doisy ne vit donc jamais l'extérieur du château de Scott ; il n'en connaissait que le salon et la salle à manger. Le principal sujet de conversation pendant ces visites, dit-il, était, non pas l'Écosse, mais la France, Napoléon et son armée. On comprend avec quel plaisir les jeunes Français parlaient au shérif de l'empereur : aussi quelle déception pour eux en 1827 lorsqu'ils liront dans sa *Vie de Napoléon* toutes les anecdotes qu'ils lui avaient racontées, dénaturées dans le but de dénigrer leur

1. A. J. DOISY DE VILLARGENNES. *Reminiscences of Army Life under Napoleon Bonaparte*. Cincinnati, 1884, in-8°. Ouvrage traduit en français et publié par M. G. Bertin sous le titre : *Souvenirs militaires de Doisy de Villargennes*, extrait du Carnet historique et littéraire, Paris, 1900, in-8°.

Voyageurs français en Écosse.

héros ! Le seul témoignage que nous ayons pu recueillir de l'influence directe de Scott est donc un blâme.

Comme La Tocnaye, Denis Élie Lefrotter de Lezeverne appartient à une ancienne famille bretonne. Sa jeunesse s'écoule tranquillement sur les bords de la « limpide Délorne » ; ensuite viennent la Révolution et les guerres, et en 1811, après avoir passé quelque temps sur les pontons, il se trouve prisonnier sur parole à Lanark. Il raconte son séjour dans cette ville dans le poème déjà cité : « Les Plaisirs d'un Prisonnier en Écosse », publié en 1818, mais écrit très probablement pendant l'exil. La guerre terminée, il rentre en France ; la fortune de sa famille semble cependant avoir diminué, et au mois d'octobre 1815, Lezeverne, se présentant comme « victime de la Révolution et d'une longue captivité », demande un poste à Paris, à la Trésorerie ou dans les bureaux du ministère de la police générale. Cette demande est appuyée par l'officier supérieur de la compagnie écossaise des gardes du corps, et par plusieurs députés des départements du Finistère et du Morbihan qui affirment que « par son instruction et par son dévouement au Roi », Lezeverne mérite la place souhaitée ¹.

À l'encontre de La Tocnaye, qui est surtout un homme d'action, voici un Breton qui sait exprimer poétiquement ses émotions de Français exilé en Écosse. Il est jeune, il voit s'enfuir sa jeunesse dans ce triste pays où le printemps tarde à venir. La jeunesse même cependant, le pousse à jouir de ce qu'il trouve autour de lui, et il reporte ses yeux des souvenirs de sa riante patrie sur des beautés plus sévères et sur le caractère de ce peuple chez lequel il a trouvé « des âmes honnêtes et sensibles, qui savaient rendre au malheur les égards qui lui sont dus ». Il transforme les bois des alentours en « temple du bonheur », y retrouvant « la paix, ses livres et son cœur ». La poésie vient ajouter un charme nouveau aux charmes de la vie :

« Heureux qui sait d'écrits peuplant la solitude
S'enrichir des trésors d'une paisible étude ² ».

C'est une nature de poète, « aimant moins agir que penser, moins briller que jouir ». Gessner, Ramsay, Burns lui tiennent compagnie

1. Archives Nationales, Paris F⁷ 4365 d². Trois lettres adressées en 1815 à S. Excellence le Ministre de la Police Générale et demandant pour Lezeverne un poste dans les bureaux du ministère.

2. LEZEVERNE, *op. cit.*, p. 3.

dans sa solitude. Dans des vers d'un XVIII^e siècle délicieux, il exprime le plaisir qu'il a goûté en lisant ces poètes rustiques et intimes :

« ... D'Homère, de Milton, du Tasse et de Virgile,
Vous n'eûtes ni l'éclat ni les accords pompeux ;
Mais vous eûtes leur cœur et vous fûtes heureux.
Sur les monts, près des eaux, les nymphes bocagères,
Vous doivent leurs plaisirs et leurs danses légères,
Sur leurs lèvres de rose on voit errer vos noms,
Et mon cœur les apprend de l'écho des vallons ¹ ».

C'est peut-être la lecture de Burns, rehaussée par des souvenirs ossianiques, qui a inspiré sa description un peu extraordinaire du paysan écossais qui

« ... le front impérieux,
Le corps à demi-nu, la foudre dans les yeux,
De richesses, de gloire et de dangers avide,
Sous un soleil brûlant défriche un sol aride
Ou gravissant des monts l'un sur l'autre entassé,
Erre à pas de géant sur leurs sommets glacés,
Où se promène armé d'une lourde massue,
Où la gazette en main, conduisant la charrue,
Laboureur, citoyen, politique à la fois,
Sème, lit, pense, écrit, fait et refait les lois ² ».

Comme complément à cet être moitié Burns, moitié guerrier ossianique, le poète, inspiré peut-être comme Nodier dans son *Trilby* par la vue d'une accorte batelière, peut-être aussi par la lecture de *La Dame du Lac*, ajoute la « reine des eaux, sa compagne fidèle », qui « sur les eaux fait glisser sa nacelle ». La peinture d'amants rustiques qui suit commence sur le ton idyllique du *Samedi soir d'un métayer* de Burns. Ce sont d'abord des jeunes gens qui se retrouvent autour du paisible foyer, ou « sur le banc du noyer » à la porte de la chaumière. (Disons que le noyer est un arbre qu'on ne trouve que rarement en Écosse). Tout d'un coup le poème prend un essor subit vers les régions ossianiques : le même couple se trouve transporté « sur le roc battu de vagues gémissantes », où

1. LEZEVERNE. *Op. cit.*, p. 4.

2. *Ibid.*, p. 6.

« Tous deux ils ont porté leurs harpes frémissantes,
 Et les airs sont remplis de sons harmonieux.
 Tous les deux attendris, du Barde aimé des cieus
 Ils redisent les chants, et leur voix fugitive
 Les fait redire encore aux échos de la rive ¹ ».

Toutes les scènes, enfin, que dépeint Lezeverne sont colorées par ses lectures du Barde et de Burns. L'orage le force à chercher un abri dans une chaumière : il décrit la vie paisible des habitants, touchante dans sa simplicité, puis en parlant des passe-temps de la fille de la maison :

« La nature renaît sous ses pinceaux habiles
 Où la harpe aux doux sons cède à ses doigts mobiles
 Ou l'élégant métier occupe ses loisirs
 Ou la lecture enfin couronnant ses plaisirs,
 Tout à coup transportée aux siècles héroïques
 Son âme se nourrit des chants ossianiques ² ».

En promenade, le poète imagine dans le lointain la caverne d'Ossian et pense aux superstitions populaires qui associent le nom du Barde avec des phénomènes de la nature, qui le font paraître « porté sur un nuage », lui prêtent le pouvoir de calmer l'orage en « mêlant aux vents ses sons mélodieux », entendent dans la tempête ses plaintes douloureuses. Une décade avant Nodier, Lezeverne a subi l'influence de cette « mythologie des nuages » qui sera le « leit-motiv » de la *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse*.

A part les intérêts littéraires Lezeverne s'intéresse à la géométrie, à la physique, aux relations de voyages, à l'histoire. Parmi les souvenirs dont le sol écossais est peuplé, il ne néglige pas ceux de Wallace et de la reine Marie.

En vrai poète, Lezeverne est sincèrement ému par les beautés de la nature. Contre un fond de nuages, de « monts l'un sur l'autre entassés », de landes, de rocs sévères, il dépeint le paysage autour de Lanark, le dégel de la Clyde, au mois d'avril, la venue du printemps qui transforme en champ fertile cette région glacée.

« La nature en ces lieux, merveilleuse et féconde,
 Élève, agrandit l'âme, et l'âme la seconde ³ ».

1. LEZEVERNE, *op. cit.*, p. 7.

2. *Ibid.*, p. 22.

3. *Ibid.*, p. 6.

C'est en somme le premier romantique français en Écosse. Et il faut reconnaître que très souvent dans ses peintures des hommes et des choses, il décrit en vrai romantique, non pas ce qu'il voit, mais ce qu'il voudrait voir, une Écosse idéalisée à l'aide de Burns et d'Ossian.

Le mince volume publié par Lezeverne en 1818 avait le double but de « chercher à fixer l'attention des voyageurs sur une contrée trop peu connue » et de montrer aux Écossais qu'un Français ancien prisonnier de guerre n'était pas insensible aux charmes de leur pays et aux mérites de leur caractère. Impossible d'estimer dans quelle mesure le premier de ces buts, qui est celui qui intéresse notre étude, a été atteint. On trouve dans les journaux une simple annonce du poème, mais aucune notice détaillée : on peut croire, toutefois, que la date favorable de sa publication qui coïncide avec le commencement de la vogue de Walter Scott en France, lui a valu un certain succès comme contribution aux connaissances sur l'Écosse.

CHAPITRE V

LES ESPIONS POLITIQUES. LES IDÉES LIBÉRALES EN ÉCOSSE

Il y aurait un volume intéressant à écrire sur une troisième classe de voyageurs en Écosse pendant la période révolutionnaire. Outre les émigrés et les prisonniers de guerre, il y avait par toute la Grande-Bretagne des espions politiques, envoyés d'abord par le Directoire pour recueillir des renseignements sur l'attitude du peuple écossais envers la Révolution, et plus tard par Napoléon, Premier Consul, pour le tenir au courant de l'état du pays ennemi et des mouvements des émigrés.

Le bon accueil fait aux principes de la Révolution Française par les libéraux et les artisans écossais avait fait naître en France l'espérance que l'Écosse accepterait comme par le passé de s'allier avec elle contre l'Angleterre¹. Le ton favorable des journaux, l'enthousiasme des « Whig Clubs », et surtout de celui de Dundee, qui vota une adresse à l'Assemblée Nationale en 1790, la formation des sociétés des Amis du Peuple, l'insurrection d'Édimbourg en 1792, la démonstration de Dundee dans la même année, enfin le fait que des hommes très connus des deux côtés de la Manche, comme Erskine, Fletcher, Robertson et Dugald Stewart — (ce dernier s'était lié avec Suard et avec d'autres publicistes pendant son séjour à Paris en 1788-1789) — favorisaient la Révolution, et que des Écossais, James Mackintosh et Thomas Christie, ami de Condorcet, avaient écrit les réponses les plus célèbres au discours anti-révolutionnaire de Burke, tout cela était cause que l'on crut en France, jusqu'en 1798, que l'Écosse se prêterait à une invasion française.

Des Jacobins français et écossais faisaient de leur mieux pour mettre à exécution des projets d'invasion. Dès 1792, l'Écossais Oswald, s'adressant aux Jacobins de Paris, dit quelle sympathie il y avait en Écosse pour la Révolution, et montre que les événe-

1. Sur l'Écosse et la Révolution Française, voir H. W. MEIKLE. *Scotland and the French Revolution*. Glasgow, 1912, in-8°.

ments du 10 août y avaient été mal représentés par la presse anglaise. Plus tard, Thomas Muir, autre Jacobin écossais qui a réussi à s'échapper, présente au ministre des Affaires Étrangères à Paris ses Mémoires sur l'état de l'Écosse, où il parle de la meilleure façon de mener à bien une révolution écossaise, et où il affirme que ses compatriotes méritent la liberté qui en résulterait pour eux. Un autre réfugié écossais en France dit que les Écossais sont tous démocrates, parce qu'ils lisent de bons auteurs et que les œuvres de Rousseau et de Montesquieu sont entre toutes les mains.

Le résultat de tous ces efforts de la part des Jacobins était que le gouvernement français croyait réellement pendant quelques années à la possibilité d'affaiblir la puissance de l'Angleterre en créant une république écossaise. A plusieurs reprises, on trouve dans la correspondance officielle de ce temps des indications de cette opinion. Vers 1793, par exemple, dans un aperçu sur la situation intérieure de l'Angleterre et sur ses intentions à l'égard de la France, on trouve le passage suivant :

« Déjà l'Écosse paraît imbue de nos principes. Voyez à Dundee M. Dundas brûlé en effigie ; voyez-y l'arbre de la liberté planté par le peuple. Voilà vraiment qui désigne une révolution prochaine ¹ ».

Et encore, dans un mémoire historique et politique touchant la conduite du ministère de la Grande Bretagne à l'égard de la France :

« L'Écosse offre encore un moyen de nuire au gouvernement britannique. Le peuple y est plus instruit qu'en Angleterre, il estime les Français, il aime leur Révolution ² ».

Kersaint, dans son discours à la Convention nationale, le 1^{er} janvier, 1793, affirme que l'Écosse « ne se dissimule pas qu'elle n'est dans le fait qu'une colonie dépendante du gouvernement anglais » ³, en ajoutant que les Écossais connaissent cependant leurs droits et leurs forces ; ce discours est publié dans le *Moniteur*, qui acclamera en 1797 l'arrivée de Thomas Muir en France. C'est encore le *Moniteur* qui fera connaître, l'année suivante, la fameuse lettre adressée au peuple de la Grande Bretagne par Watson, un autre

1. Archives du ministère des affaires étrangères. Mémoires et Documents, Angleterre, 53, f. 144. Passage cité par H. W. Meikle, *op. cit.* p. 162, note.

2. Archives du ministère des affaires étrangères. Correspondance politique, an II. Passage cité par H. W. Meikle, *op. cit.* p. 175, note.

3. *Le Moniteur*, janvier 1793, p. 12.

Écossais échappé à la justice anglaise. Celui-ci s'inspire des malheurs de l'Irlande, de la gloire d'Ossian, et peut-être aussi des poésies patriotiques de Burns en appelant ses compatriotes à se réunir contre la tyrannie de l'Angleterre :

« Songez à l'Irlande qui saigne devant vous ; songez à ce pays où s'exerce la barbarie la plus sauvage, où l'homme massacre l'homme avec impunité ; et soyez rassurés qu'on forge pour vous de pareilles chaînes, à moins que vous ne vous réunissiez, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, pour déployer cet héroïsme qui caractérise vos ancêtres.

Quoi ! les descendants de l'immortel Ossian, dont les chants électrisent l'âme ; les neveux de ces hommes qui ont résisté à tous les efforts de la valeur romaine, resteront-ils titulaires de la faction de Saint-James, également destituée de vertu et de courage et qui n'a d'autre ressource que la corruption et l'intrigue ? L'or et les fourberies de la cour réussiront-ils à enchaîner un peuple que le fer n'a pas entamé ? Wallace a-t-il donc combattu inutilement ? Buchanan et Fletcher ont-ils écrit en vain ?

Malheureuse Écosse, qui es en même temps l'objet du mépris et de l'admiration des peuples voisins, combien de fois arrosai-je de mes larmes les pages de ton histoire ! On trouve à peine ton nom sur la carte de l'Europe ; et tes enfants sans patrie, sans domicile sont dispersés sur toutes les régions du globe. Malheureuse Écosse, pays plus cher à mon cœur que ma propre existence, tu vas reprendre ton importance primitive et t'asseoir libre au milieu des nations. Tes villages abandonnés, tes montagnes couvertes de bruyères et tes lacs nombreux vont retentir de chants de joie. Oui ! les Écossais seront libres. Leur sang est enflammé d'un noble ressentiment au récit des injures qu'ils ont essuyées, et ils ont juré avec cette unanimité digne de la cause qu'ils soutiennent, de recouvrer la liberté de leur pays ou de s'envelir sous ses ruines fumantes. Dans cette grande journée, vous trouverez aux premiers rangs vos amis exilés, orgueilleux de sacrifier leur vie, pourvu qu'ils puissent servir la cause de l'humanité. Le champ de bataille sera pour eux ou un champ de victoire ou un champ de mort ¹ ».

Les poètes eux-mêmes n'étaient pas étrangers à l'idée d'une république écossaise. Dorat-Cubières, dans sa *Prophétie Républicaine*, en 1794, voit Édimbourg recouvrer sa dignité de capitale

« Édimbourg ressaisit les droits sacrés de l'homme,
Édimbourg s'est levée : à sa puissante voix
Albion va bientôt voir reflourir les lois
Et, les Français vainqueurs secondant son audace,
Elle va des tyrans exterminer la race ».

1. *Le Moniteur*, le 4 frimaire, an VII.

Même après la condamnation par Napoléon du projet d'invasion, qui fut abandonné en 1798, des Français continuent à nourrir l'idée d'une république calédonienne. Dans la seconde édition de sa *Philippique adressée à sa Grâce Milord Duc de Norfolk, Grand-Maréchal de la Couronne, premier pair d'Angleterre, à Londres*, Théophile Mandar, s'inspirant d'Ossian, devient presque lyrique au sujet des malheurs de l'Écosse :

« Mais qui pourra peindre l'état de misère dans lequel, après l'Irlande, nous avons vu tomber la malheureuse Écosse ? Depuis 1688, époque de sa réunion à l'Angleterre, vos ministres ont tour à tour châtié les grands, les propriétaires et tout le peuple de ce pays déjà si peu favorisé des dons de la nature !

Depuis la réunion, quels avantages ont résulté pour les Calédoniens de leur zèle inviolable et de leur attachement à la cause de l'Angleterre ?

O Calédonie ! ô Fingal ! héros chantés par Ossian, vos épées seraient-elles tombées entre les mains des femmes, de ce sexe timide ! Pictes invincibles sous les drapeaux, jusques à quand permettrez-vous que le joug de l'opresseur pèse sur vos fronts superbes ? Ils étaient ombragés des lauriers de la victoire ! Chantre de Fingal ! poète-guerrier, intrépide Ossian, et vous aussi, héros des temps anciens et dont la renommée publie les noms glorieux, descendez du haut des cieux ; venez inspirer à vos descendants, avec votre antique courage, votre amour pour la liberté, votre horreur pour le crime, votre fureur inflexible et altière contre la tyrannie »¹.

Et en 1802, Fiévée, homme pondéré, affirme dans ses *Lettres sur l'Angleterre et Réflexions sur la Philosophie du XVIII^e siècle* que l'Angleterre « reste jalouse même de ce qui fait partie de sa puissance » et que « malgré les réunions, elle n'aime pas les Écossais, déteste et méprise les Irlandais »².

En Écosse, la situation était pourtant moins grave qu'on serait tenté de le croire en ne considérant que l'opinion française. Il y avait, en effet, un parti libéral ou whig qui s'associait en principe aux idées de la Révolution Française, mais Lord Cockburn, dans ses *Mémoires*, nous assure qu'il y avait en Écosse à cette époque très peu de vrais jacobins, c'est à dire de personnes qui auraient voulu introduire en ce pays un gouvernement républicain. Les con-

1. TH. MANDAR. *Philippique adressée à sa Grâce Milord Duc de Norfolk à Londres*. Sophopolis, 1799, in-8°.

2. J. FIÉVÉE. *Lettres sur l'Angleterre et Réflexions sur la philosophie du XVIII^e siècle*, Paris, 1802, in-8°.

servateurs ou tories formaient les trois quarts de la population, et ils avaient entre les mains presque toutes les richesses et tous les hauts offices du pays. On sait que les whigs étaient mal vus dans la société écossaise, que, dans l'Université, Reid dut renoncer à ses principes libéraux, tandis que les conservateurs regardaient les cours de Dugald Stewart comme un danger pour la jeunesse. Au barreau, Henry Erskine perdit pour des raisons politiques sa position de doyen de la Faculté des Avocats, et des jeunes gens d'avenir tels que Jeffrey, Brougham et Horner eurent de la peine à se faire connaître. Le peintre Nasmyth ne put continuer à faire les portraits de ses clients conservateurs, et devint paysagiste ; et l'on alla jusqu'à accuser la femme d'Archibald Fletcher de guillotiner des poulets dans son jardin « pour s'exercer en attendant un gibier plus important ». Quant au peuple, malgré quelques réunions populaires et quelques insurrections dans les villes industrielles, il n'existait pas encore comme force politique.

Trompé par les chimères des Écossais qui s'étaient réfugiés en France à la suite de ces mouvements populaires, le Directoire avait besoin de se renseigner aussi complètement que possible sur l'état général de l'Écosse, et il chercha pour ses agents secrets un emploi officiel qui leur permit de poursuivre leurs enquêtes sans interruption. Le service consulaire n'était pas encore établi entre la France et la Grande-Bretagne, mais à partir de 1786, des agents du gouvernement furent envoyés dans les principales villes et surtout dans les ports britanniques pour s'occuper des intérêts du commerce français. C'était un emploi favorable à l'espionnage, et le ministre des Affaires Étrangères à Paris essaya d'en profiter. Au mois de janvier, 1793, le citoyen Pétry arriva à Glasgow pour exercer les fonctions d'agent de la marine et du commerce¹. Le « Home Office » ayant cependant recommandé au Lord Advocate de l'Écosse de bien surveiller les mouvements du Français, celui-ci fut reçu partout avec méfiance, et au bout d'un mois le maire de Glasgow le sommait de quitter le pays. On le soupçonnait d'avoir fait des observations sur la navigation de l'estuaire de la Clyde, mais le rapport qu'il fit au ministère français témoigne plutôt d'un intérêt porté à l'état général du pays. Il dit qu'une surveillance étroite l'avait empêché de poursuivre à fond son enquête ; il divise

1. Voir sur le citoyen Pétry l'article de H. W. MEIKLE. *A French Spy in Glasgow in 1793* dans le *Glasgow Herald* du 24 août 1912.

toutefois l'Écosse en deux parties, est et ouest, et affirme que l'ouest, la partie commerçante, admire avec ferveur la Révolution en France. Il croit fermement que les sociétés populaires sont prêtes à se révolter à la moindre provocation.

Un second agent secret, le citoyen Mengaud, ne paraît pas avoir même pu quitter Londres, tant fut grande la vigilance du gouvernement britannique¹. On l'avait chargé d'examiner jusqu'à quel point le mécontentement qui régnait en Écosse pouvait influencer les actions du peuple, et, dans le cas où celui-ci serait prêt à se révolter, dans quelle mesure il voudrait se fier à la France et profiter des efforts qu'elle ferait pour lui. Il devait chercher à se mettre en relation avec des hommes d'esprit révolutionnaire et s'informer des ressources qu'ils avaient à leur disposition et du nombre de leurs partisans dans toutes les classes de la société. Il devait encore s'offrir comme intermédiaire entre eux et les Irlandais, se renseigner sur les ports et les baies où les révolutionnaires écossais se proposeraient de mettre leurs projets à exécution, et finalement, essayer de leur persuader d'envoyer des délégués à Paris via Hambourg.

La méfiance éveillée en Écosse par la crainte d'une invasion s'étendait même quelquefois à d'obscurs émigrés qui gagnaient tranquillement leur vie dans les différentes parties du pays. Une lettre du Lord Advocate en 1803 demande des renseignements sur l'abbé César, professeur de Français à Perth, parle d'un autre abbé, et d'un certain Caperon ou Chaperon qui a été arrêté à Greenock, et annonce l'intention d'être dix fois plus sévère à l'avenir pour la surveillance des étrangers². Mais le cas le plus curieux est justement celui qui a attiré l'attention du Lord Advocate sur le danger d'entretenir en Écosse tant de Français non surveillés.

Au commencement du mois d'août, 1803, le précepteur de l'Académie de Dundee reçoit la visite d'Antoine Jeudy Dugour, Parisien, âgé de 37 ans, qui se présente comme candidat pour le poste de professeur de français à l'Académie, en ce moment vacant, donnant comme répondants Dugald Stewart et Lord Buchan. Au lieu d'obtenir cette situation, le Français se trouve arrêté, l'examen de ses papiers ayant éveillé des soupçons chez le maire de la ville. Le

1. H. W. MEIKLE. *Scotland and the French Revolution*, p. 168.

2. Correspondance du « Home Office » (Scotland) dans le Public Record Office à Londres. C 18, Lettre du Lord Advocate à Lord Pelham, 13 août 1803.

Lord Advocate, averti de cette arrestation, est convaincu que Dugour est un agent secret de la République Française, mais il revient un peu de ce jugement en prenant connaissance de la déclaration détaillée du Français¹. Celui-ci affirmait qu'il était ex-professeur de l'École Centrale de Paris, qu'il avait quitté l'enseignement pour se faire libraire, qu'il avait fait de mauvaises affaires, et qu'il avait dû quitter la France pour se soustraire aux mains de ses créanciers. Espérant toutefois retourner un jour dans sa patrie, il avait voulu s'assurer sa rentrée en France en proposant au ministre des Affaires Étrangères d'entreprendre un ouvrage sur les lois du commerce dans la Grande-Bretagne. Le ministre lui ayant écrit une première fois pour avoir des détails sur cette entreprise, n'avait plus donné de ses nouvelles : en attendant, Dugour poursuivait ses recherches. Il n'avait jamais parlé contre la Grande-Bretagne, sa femme était Anglaise, ses enfants nés en Angleterre. Il avait quitté Londres de peur d'être arrêté par le nouvel ambassadeur, qui était lié avec un de ses créanciers, ou d'être livré à la France avec les émigrés qu'on se proposait en ce moment d'y renvoyer, et il aurait voulu s'établir à Dundee, où la vie n'était pas chère et où il n'y avait point de Français, ce qui lui permettrait d'enseigner sa langue maternelle. Il déclara, de plus, qu'il avait été un des premiers à défendre le roi de France et qu'il avait publié un ouvrage intitulé : « Mémoire justificatif pour Louis XVI », qui avait paru en cinq cahiers dans l'espace de six semaines, qui avait été traduit en allemand, en hollandais et en italien, et qui lui avait valu onze mois de proscription. Il se dit aussi auteur de plusieurs autres ouvrages. Peut-être le Lord Advocate a-t-il pu vérifier une partie de cette déclaration ; toujours est-il qu'au lieu de rester en prison à Dundee ou à Édimbourg, Dugour fut relégué au bout d'un mois à Kelso, où il devait rester sous surveillance jusqu'à nouvel ordre.

La suite de l'histoire de Dugour se trouve dans une série de lettres à l'adresse de M. Robert Anderson d'Édimbourg conservées dans les archives de la Scottish National Library². D'après cette correspondance, il paraît que Dugour avait déjà passé quelques mois en Écosse avant d'être arrêté à Dundee, et qu'il s'était créé des relations avec des personnes cultivées d'Édimbourg, de Glas-

1. Correspondance du « Home Office » (Scotland). Lettre secrète du Lord Advocate à C. York, 27 août 1803.

2. Scottish National Library, Edimbourg. Lettres manuscrites, Tome IV, pp. 190-235 ; tome V, p. 45 ; tome VII, p. 235 et pages suivantes.

gow, d'Aberdeen et de St. Andrews. Une lettre d'un ami de M. Anderson à Glasgow le remercie, au mois de mai, 1803, de lui avoir présenté M. Dugour, dont les hautes qualités intellectuelles l'ont enchanté. Après l'arrestation de Dugour, ce même correspondant écrit qu'il croit le Français incapable d'agir en espion, et d'autres lettres de lui jusqu'en 1805 font mention amicale de Dugour et demandent de ses nouvelles. Un autre correspondant de Glasgow remercie M. Anderson de lui avoir fait connaître « notre ami modeste et vraiment éclairé, l'Ex-professeur de la ci-devant École Centrale de Paris ».

Plus intéressantes sont les lettres écrites par Dugour lui-même. Le lendemain de son arrestation, il écrit à M. Anderson pour lui annoncer ce malheur ; au mois d'octobre, il lui écrit de Kelso, cette fois en assez bon anglais, racontant les démarches qu'il avait faites pour trouver des leçons de français dans cette ville, et disant qu'il s'y ennuie parce qu'il n'a pu emporter de Dundee ni ses livres ni ses papiers. Au mois de décembre, il demande qu'on lui fasse venir ses livres. En janvier, 1804, il mande à son ami qu'il espère obtenir, grâce à l'influence de Lord Buchan, une chaire d'histoire à l'Université de Vilna, en Lithuanie, et, en parlant de ses préparatifs de départ, il dit qu'il a écrit pour subvenir aux frais du voyage une esquisse de l'histoire littéraire de l'Écosse, avec un supplément sur les auteurs contemporains pour lequel il s'est servi de renseignements donnés par M. Anderson. La dernière lettre de cette collection, écrite de Guildford, dans le Surrey, au mois de mars, 1804, annonce son intention de quitter prochainement l'Angleterre, de faire publier son ouvrage sur le continent et de partir ensuite pour la Lithuanie.

La suite de cette histoire se trouve dans les grandes biographies françaises. Tout ce que Dugour avait déclaré à Dundee y est vérifié ; on apprend, en plus, qu'il finit par avoir une chaire, non pas à Vilna, mais en Russie, et fut bientôt, sous le nom de Gouroff, transféré à St. Pétersbourg, où il devint enfin Recteur de l'Université. Aucune mention, malheureusement, dans la liste de ses ouvrages, de son histoire de la littérature écossaise, mais il est presque certain que Dugour ne rentra pas en France avant de se rendre en Russie, et il est très possible que ce volume ait été publié dans l'un ou l'autre des centres de la librairie de la Belgique ou de l'Allemagne. Comme il ne perdit pas non plus, malgré son nom russisé, ses relations avec la France, où il fit publier plusieurs de

ses ouvrages après 1815, nous avons cru devoir signaler ce que l'on sait sur ce voyageur intellectuel en Écosse qu'on ne peut appeler ni émigré ni prisonnier de guerre ni espion, mais qui avait étudié l'Écosse, qui y avait vécu pendant plusieurs mois et qui joua un rôle obscur dans la formation de la légende de l'Écosse.

L'esquisse de la littérature écossaise contemporaine qu'annonce la lettre de Dugour aurait été d'autant plus intéressante qu'elle se serait certainement ressentie du libéralisme écossais, car c'est un milieu libéral qui accueillit en Écosse le protégé de Dugald Stewart. Simond également, sept ans plus tard, fréquentera à Édimbourg la société des libéraux, connaîtra Dugald Stewart, Jeffrey, les Fletcher. Entre 1803 et 1810, pourtant, le libéralisme aura fait des progrès en Écosse. Les jeunes whigs auront trouvé dans la Revue d'Édimbourg, dont la position s'affermirait d'année en année, un moyen de répandre des idées libérales. En 1806, les whigs goûteront pendant quelques mois les joies du pouvoir, simple accident politique, selon Cockburn, car leurs principes sont encore loin d'être solidement établis. Le souvenir de la Révolution, d'ailleurs, si fort depuis plus de quinze ans, commençait à s'affaiblir : « The country », dit Cockburn, « was getting further removed every hour from the horror or the bugbear of the French Revolution, the prescriptive dominion of the old faction was interrupted. A generation not soured and darkened by the horrors which seemed to justify the intolerant prejudices of its predecessors was arising¹ ». En 1811, le libéralisme est établi en Écosse, bien qu'on ne puisse compter encore sur les petits bourgeois ni sur les ouvriers.

Simond, arrivé à Édimbourg en 1810, s'étonne que l'Écosse, si récemment unie à l'Angleterre, et ayant tant d'occasions de se rappeler son ancienne indépendance, « soit maintenant plus attachée au gouvernement anglais, plus tranquille et plus loyale qu'aucune partie de l'Angleterre² ». Son étonnement augmente dans les Highlands lorsqu'il voit cette partie du pays qu'il savait particulièrement attachée à la cause des Stuarts si soumise et si loyale. Son opinion sur la société libérale d'Édimbourg coïncide parfaitement avec celle de Cockburn. « Il y a des whigs modérés ; on assure même que le plus grand nombre des gens de loi et des gens de lettres sont de ce parti ; mais on rencontre très peu de réfor-

1. HENRY COCKBURN. *Memorials of his Time*, Edinburgh, 1874, in-8°, p. 197.

2. SIMOND. *Voyage...*, Tome I, pp. 398-399.

mateurs absolus parmi la bonne compagnie d'Édimbourg ; et le peuple y est tout loyal ; un artisan jacobin y est un phénomène rare, et c'est presque toujours un mauvais sujet ¹ ». Rentré du dîner qu'on donnait annuellement à Édimbourg pour célébrer la fête de Fox, il écrit encore :

« Il y a quinze ans que le choc révolutionnaire donné en France se faisait sentir à Édimbourg très violemment, c'est à dire que certaines questions de métaphysique politique divisaient les habitants en parties irréconciliables. Ce feu s'est éteint, il en reste à peine une étincelle, et les controversistes les plus zélés de ce temps-là se rencontrent à présent dans les mêmes sociétés sans se souvenir des mortelles haines qu'ils se portaient autrefois. On m'a assuré qu'en 1794 il ne se trouva que treize personnes qui osassent célébrer la fête de Fox au dîner annuel dont j'ai rendu compte ² ».

Madame de Staël, qui connaissait fort bien l'Écosse de loin et qui comptait des amis parmi les libéraux écossais, répète dans ses *Considérations sur les principaux événements de la Révolution Française* l'idée de Simond. « Le commerce y exerce moins d'influence », dit-elle, en comparant l'Écosse avec l'Angleterre « et l'esprit de liberté s'y montre, à quelques exceptions près, avec moins de vigueur ». En effet, le jacobinisme prêté à l'Écosse par une partie de l'opinion française pendant la Révolution n'entre pas dans la légende du pays qui se formait en France. Pour Simond et pour Madame de Staël il ne compte guère. Les voyageurs de la Restauration aiment naturellement mieux s'attarder sur l'accueil fait par les Écossais aux exilés d'Holyrood que sur leur enthousiasme républicain, et si, en leur qualité de romantiques, ils saluent l'Écosse comme la terre de la liberté, c'est de ses anciennes gloires historiques qu'ils s'inspirent.

1. SIMOND. *Voyage...*, Tome I, p. 507.

2. *Ibid.*, Tome II, p. 46.

CHAPITRE VI

VUE D'ENSEMBLE SUR LES VOYAGES EN ÉCOSSE 1789-1815

Les voyageurs de l'Émigration forment une classe tout à fait à part dans les annales des voyages. Ce sont des voyageurs involontaires qui ne visitent les pays étrangers que parce que la patrie leur est fermée. Les uns pénètrent en Écosse à la suite d'un prince exilé, les autres sont relégués dans les villes des frontières comme prisonniers de guerre, ou envoyés par le gouvernement français. La Tognaye, Simond, et quelques autres émigrés voyageurs y vont, il est vrai, plus librement, Dugour aussi, qui n'est ni émigré, ni prisonnier de guerre, ni espion ; mais c'est toujours dans l'intention d'occuper une partie de leurs loisirs forcés avant la rentrée éventuelle en France.

L'attitude de ces voyageurs envers les pays visités sera donc nécessairement différente de celle des voyageurs philosophiques de notre première période : préoccupés de leurs propres malheurs, émigrés et prisonniers seront incapables de faire des descriptions objectives ; les choses vues feront partie de leurs expériences personnelles et ne seront représentées que dans le cadre des souffrances et des rares plaisirs de l'exil. Il en est ainsi des mémoires des émigrés, des lettres de Dugour, et surtout du poème de Lezeverne. La Tognaye, nature heureuse qui sait tirer profit de tout, ne regarde pas le revers de la médaille et insiste toujours sur le côté risible de ses aventures, mais lui aussi, abandonné à ses propres ressources à vingt ans, beaucoup plus jeune de caractère que le sérieux Baert, et loin d'avoir ses qualités de froid observateur, met beaucoup de sa personnalité dans ses récits de voyage. Quant à Simond, après vingt ans de séjour en Amérique, il n'a que des idées américaines, c'est-à-dire à cette époque des idées presque anglaises, sur l'Écosse et sa littérature. Il arrive dans ce pays déjà converti à une certaine

émancipation littéraire et tout enclin à raconter ses propres impressions et à exprimer ses opinions personnelles.

Simond, d'ailleurs, se trouve en Angleterre à un moment unique dans l'histoire des voyages. La publication de la *Dame du Lac* en 1810, juste avant la saison des excursions dans les montagnes, amena en Écosse des flots de touristes anglais. Au moins cinq cents chaises de poste suivirent pendant cet été le chemin des Trosachs, et le tarif des relais s'éleva considérablement. Mrs. Grant de Laggan explique très bien dans une lettre à un de ses innombrables correspondants le changement causé par les poèmes de Walter Scott dans l'appréciation des Anglais au sujet des montagnes et des lacs d'Écosse :

« Je suis venue ici sur une invitation pressante pour rencontrer quelques amis anglais que je vais accompagner jusqu'à ces mêmes Trosachs ou tout le monde se rend à présent pour déranger les dryades et imiter Walter Scott. Ils croient, je n'en ai aucun doute, qu'ils n'auront qu'à voir le lac Katrine pour rencontrer Hélène Douglas et le chevalier de Snowden, ou au moins pour attraper une étincelle de cette inspiration qui réveilla la harpe d'Allan Bane. J'ai déjà vu les Trosachs et je les ai trouvés tout comme Walter Scott les décrit ; jusqu'ici pourtant, ils ont suscité moins que n'importe quelle région de ma connaissance cet intérêt local dont tout paysage de montagnes est imprégné. Et pourquoi ? Parce qu'on ne les avait ni célébrés ni chantés ; et presque tout autre vallon et toute autre lande que j'aie vue ou dont j'aie entendu parler est associée à quelque chant du pays, à quelque mélodie agreste, à quelque antique légende qui donne un lieu de demeure et un nom à ces formes qui flottent dans la mémoire ou traversent l'imagination ¹ ».

Dans une lettre du 17 septembre, 1810, Mrs. Grant écrit encore à une amie : « Combien nous sommes redevables à Burns et à Walter Scott d'avoir ressuscité ce goût, d'avoir rappelé la muse calédonienne aux lieux qui lui sont familiers, d'avoir rendu intéressantes des scènes qui seraient mornes et désolées, la splendeur des chansons une fois éteinte. »

Simond fait donc un pèlerinage romantique à l'anglaise. Mais ce qu'il y a d'important à retenir, c'est que non seulement lui, mais aussi tous les autres émigrés et prisonniers de guerre qui mirent

1. *Memoir and Correspondence of Mrs. Grant of Laggan, Édimburgh, 1844, 3 vol. in-8°, Tome I, p. 267.*

par écrit le souvenir de leur séjour en Écosse, firent, en insistant sur leurs expériences personnelles, un pas vers le voyage romantique.

Pendant qu'à l'étranger, émigrés et prisonniers de guerre frayent le chemin aux voyageurs romantiques, la France révolutionnaire s'occupe peu du voyage d'Angleterre. Les récits de Faujas de Saint-Fond, de Baert et de Chantreau sont certainement accueillis avec moins d'intérêt qu'ils n'en auraient suscité quelques années plus tôt. On s'intéresse toujours à la vie et aux mœurs anglaises : comme le dit Ferri de Saint-Constant en 1804, « C'est surtout au moment où la Grande-Bretagne provoque une invasion qu'on doit désirer de connaître quel est son état moral et politique »¹. Mais à partir de 1800, date de la publication du *Tableau* de Baert, peu de renseignements de première main sur l'Écosse pénètrent en France. Les journaux et les périodiques français ont d'autres préoccupations. Reste seulement l'écho des relations amicales entre la Suisse et la Grande-Bretagne, entre Genève et Édimbourg surtout. Beaucoup de Genevois se rendent à Édimbourg à cette époque pour y faire des études médicales ou théologiques et les hommes de science de Genève sont très liés avec ceux d'Écosse.

C'est en sa qualité de professeur de philosophie et de physique expérimentale à Genève et de membre des sociétés royales de Londres et d'Édimbourg que Marc-Auguste Pictet fait en 1801 un voyage de trois mois en Angleterre, en Écosse et en Irlande, dont il publie le récit à Genève l'année suivante². A côté des renseignements qu'il donne sur les savants d'Édimbourg et sur l'état des sciences en Écosse, Pictet fait quelques observations intéressantes sur les mœurs écossaises, mais sa curiosité ne s'étend pas à la littérature ni aux beaux-arts. Necker de Saussure, minéralogiste et géologue réputé, fait une partie de ses études à L'Université d'Édimbourg pendant les années 1806, 1807 et 1808. Il se trouve à Édimbourg au moment de la publication de la *Corinne* de sa parente, Madame de Staël. Il consacre une partie de son temps à une étude spéciale de la musique et des ballades écossaises, et il rapporte de son voyage une connaissance bien approfondie de l'histoire des poèmes ossianiques. Son récit de voyage, cependant, n'est publié

1. FERRI DE SAINT-CONSTANT. *Londres et les Anglais*, Paris, 1804, in-8°.

2. M. A. PICTET. *Voyage de trois mois en Angleterre, en Écosse et en Irlande pendant l'été de l'an IX*. Genève, 1802, in-8°.

qu'en 1821¹ et n'exerce aucune influence sur la période qui nous occupe.

Sans les guerres de la Révolution, la France aurait suivi la mode anglaise du voyage pittoresque, nettement indiqué par Ferri de Saint-Constant en 1804 ; elle serait allée sur les traces des touristes anglais de 1810, jusqu'aux lacs décrits par Walter Scott : mais cette marche normale des événements aurait certainement moins bien préparé le voyage romantique en Écosse que les excursions et le séjour forcé de tant d'émigrés et de prisonniers de guerre.

1. L.-A. NECKER DE SAUSSURE : *Voyage en Écosse et aux Iles Hébrides*. Genève, 1821, 3 vol. in-8°.

« Il n'y a peut-être qu'un seul voyageur ou du moins une seule espèce de voyageur, qui mérite ce nom. C'est l'espèce la plus naïve et la moins commune, celle qui voyage pour voyager... Vous comp-
tez parmi les voyageurs des splénétiques, des architectes, des musiciens, des docteurs, des directeurs, des antiquaires, des minéralogistes, des botanistes, des métallurgistes, des numismates, des arpenteurs, des philologues, des propagandistes, des insectologues et des ornithologistes. Ce sont des professions respectables, et je ne puis qu'honorer leur vocation ; mais le véritable voyageur n'a ni les mêmes goûts ni les mêmes prétentions que tous ces messieurs.

Celui-là est à proprement parler un flâneur. Il emporte avec lui très peu de boîtes, de pinceaux, d'herbiers, de bagages, de munitions, d'astrolabes, de sextans, et de quarts de cercle. Grand admirateur, il va de surprise en surprise, de bonheurs en bonheurs... »

PH. CHASLES : « *Un type de Voyageur*. Bazile Hall. » (Études contemporaines, 1866).

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA LÉGENDE DE L'ÉCOSSE EN FRANCE VERS 1815

Pendant la Révolution et sous l'Empire, le public français ne s'occupe guère d'acquérir de nouvelles connaissances sur l'Écosse contemporaine. Les journaux et les périodiques, préoccupés surtout de la politique, n'accordent pendant cette période que peu de place à la littérature étrangère ; on y cherche en vain les innombrables comptes-rendus qui foisonnaient dans la littérature périodique de 1770 à 1789. Le journal qui donne le plus souvent des nouvelles de la littérature anglaise pendant la Révolution est en effet le *Spectateur du Nord*, publié à Hambourg de 1797 à 1802, avec la collaboration de Rivarol, de Baudus et d'autres journalistes sémi-grés.

C'est pendant cette période, pourtant, que l'enseignement philosophique en France commence à s'inspirer de la philosophie écossaise. Royer-Collard, dans le discours d'ouverture de son cours d'histoire de la philosophie à la Faculté des Lettres de Paris en 1811 parle de l'Écosse comme « la nation à laquelle nous devons et la lumière des méthodes et les premiers exemples de leur succès » : c'est le commencement d'une tradition universitaire qui sera continuée par Victor Cousin et par Jouffroy. C'est pendant cette période aussi que la littérature écossaise commence à avoir une certaine influence sur les auteurs français, influence qui émane surtout des poésies d'Ossian. En 1800, dans l'ouvrage intitulé : « *De la Littérature* », Madame de Staël attribue au Barde écossais la paternité de toute la littérature du Nord. En 1801, Chateaubriand,

rentré de l'émigration, fait part aux auteurs du *Mercur de France* de son enthousiasme pour les poésies ossianiques, sentiment qui date de son voyage en Amérique, fait en compagnie d'un jeune homme à moitié Écossais de naissance, qui lui déclame des passages de l'Ossian de Macpherson en improvisant pour eux des airs sauvages. A Londres, en 1793, Chateaubriand a fait une traduction complète des poésies galliques de Smith. Le *Génie du Christianisme*, publié en 1802, renferme de nombreuses allusions à Ossian¹ : René lui-même promène ses chagrins sur les monts arides de la Calédonie.

Madame de Staël et Chateaubriand rapportent leurs idées de l'étranger : en France même, cependant, Arnault a fait en 1798 une tragédie qui s'appelle : *Oscar, fils d'Ossian*, et Baour Lormian publie en 1801 ses *Poésies Galliques*. En 1804, Ferri de Saint Constant parle des nouveaux recueils de poésies erses publiés en Angleterre, ceux de Smith, Clarke, Macdonald et Hill, et donne une description du tombeau d'Ossian dans le Glen-Almond². Hennet, au contraire, ne fait aucune mention d'Ossian dans sa *Poétique anglaise*, en 1806. *Corinne*, publiée en 1807, est toute pénétrée de l'influence ossianique. Ossian est également le poète préféré du grand antagoniste de Madame de Staël, Napoléon Bonaparte. C'est sous l'Empire que cette poésie atteint l'apogée de sa gloire. « Napoléon lui-même », dit Michiels, « écouta entre deux canonnades la voix des temps qui ne sont plus. Cette poésie rêveuse comme les grandes âmes lui allait au cœur »³.

L'on peut constater également des progrès dans la connaissance des ballades écossaises en France. Chateaubriand n'en parle guère. Peut-être les trouvait-il, comme le suggère M. Wüscher, trop simples et quelquefois trop rudes pour plaire à son âme éprise de la beauté plastique⁴. Ferri de Saint Constant, au contraire, ne manque pas d'expliquer ce que c'est qu'une ballade anglaise. Hennet dans sa *Poétique* la définit comme « le récit mis en chanson d'une aventure amoureuse et triste »⁵. Il en cite même quelques exemples,

1. Sur l'intérêt de Chateaubriand pour les poésies ossianiques, voir M. H. MILLER. *Chateaubriand and English Literature*. Paris, 1925, in-8°.

2. FERRI DE SAINT-CONSTANT. *Londres et les Anglais*. Paris, 1804, in-8°.

3. A. MICHIELS. *Histoire des Idées littéraires en France au XIX^e siècle*. Paris, 1842, 2 vol. in-8°. Tome I, p. 374.

4. G. WÜSCHER. *Der Einfluss der englischen Balladen poesie auf die französische Litteratur, 1765-1840*. Trogen, 1891.

5. A. J. U. HENNET. *Poétique anglaise*. Paris, 1806, 3 vol. in-8°.

mais ne distingue pas entre les vraies ballades comme *Chevy Chace* et *The Children in the Wood* et des ballades contrefaites comme la romance d'*Edwin et Emma* déjà citée, et celle d'*Edwin et Angelina* par Goldsmith. La nouvelle édition des *Reliques* de Percy, qui paraît en 1807, suscite un certain intérêt en France. Le *Conservateur*¹ lui accorde une courte notice, et les *Archives littéraires de l'Europe* citent, en 1808, les ballades de *Christabel* et *Sir Cauline*².

C'est par sa qualité de troubadour écossais, qui en fait un descendant d'Ossian, que Beattie attire l'admiration de Chateaubriand. Tout l'essai sur ce poète, écrit en 1801, tend à accentuer l'analogie que l'auteur trouve entre eux. Beattie comme Ossian, a perdu un fils aimé : « comme Ossian qui a perdu son Oscar », dit Chateaubriand, « il a suspendu sa harpe aux branches d'un chêne. On dit que son fils annonçait un grand talent pour la poésie, peut-être est-il ce jeune ménestrel qu'un père sensible avait peint, et dont il ne voit plus les pas sur le sommet de la montagne »³.

Sauf les traductions des poésies erses, les ouvrages et les articles des journaux inspirés par la littérature ossianique, cependant, peu de publications de cette période témoignent d'une sympathie pour les mœurs et pour l'histoire écossaises. La traduction du *Voyage* du docteur Johnson par Huchet de la Bédoyère vient s'ajouter en 1804 à la liste des voyages philosophiques. Un conte traduit des *Rural Walks* de Charlotte Smith en 1799 est l'histoire d'une famille écossaise. Le citoyen Duval écrit un drame historique. *Édouard en Écosse*, dont la scène se passe en Écosse au moment de la révolte de 1745. Mais ce ne sont là que des détails épars et insignifiants à côté de la légende ossianique qui s'enracine si profondément pendant la Révolution et l'Empire dans la vie intellectuelle de la France.

Rentrés en France, les émigrés, tout en gardant le goût des poésies ossianiques, vont considérer comme insipides les quelques marques de sympathie pour les mœurs et pour l'histoire écossaise qu'ils retrouveront en France. Déjà en 1798, le *Spectateur du Nord* faisait remarquer au sujet de la tragédie d'Arnault qu'« on sent bien qu'il ne suffit pas de hasarder les mots de « dogues » et de « bruyères » pour transporter les spectateurs au milieu d'un peuple

1. *Le Conservateur*, mars 1807.

2. *Archives littéraires de l'Europe*, tome XVII, p. 299.

3. F. A. DE CHATEAUBRIAND. *Œuvres*, Paris, 1836, tome IV, p. 92.

chasseur, ni de faire hurler les tempêtes pour donner une idée de sa poésie pleine d'images et de figures »¹. En 1802, le drame historique, *Édouard en Écosse* provoque dans le même journal l'observation que le principal mérite de l'auteur consiste en ce qu'il a choisi un sujet intéressant. Les émigrés avaient rapporté des pays de leur exil un besoin de couleur locale qui allait contribuer dans une large mesure à transformer la théorie littéraire ; mais pour bien comprendre le point de départ de la curiosité des voyageurs de la Restauration, il faut se rendre compte qu'il existait en France vers la fin de l'Empire une très vive admiration pour les poésies ossianiques, et une certaine sympathie, bien moins marquée, pour la vie écossaise.

1. *Spectateur du Nord*, Tome V, p. 221.

CHAPITRE II

COUP D'ŒIL PRÉALABLE SUR LES VOYAGES FAITS PAR DES FRANÇAIS EN ÉCOSSE, 1815-1830.

1815. L. SIMOND. J. B. SAY.
1817. LE COMTE DE FLAHAUT. CH. DUPIN (1816-1820).
J. B. BIOT. A. BOUÉ.
1820. PH. CHASLES.
1821. E. DE MONTULÉ. CH. NODIER. LE BARON TAYLOR.
A. DE CAILLEUX. E. ISABEY.
1822. M. CLARKE. A. PICHOT. LE MARQUIS DE CUSTINE.
A. DE STAEL. M. A. JULLIEN.
1823. A. BLANQUI.
1825. P. LEBRUN.
1826. B. DUCOS. LE COMTE DE MONTALIVET. AUDUBON.
1827. CH. DE RÉSUMAT. L. DE GUIZARD. L. DE BUZONNIÈRE.
1828. LE DUC DE LÉVIS.

Un coup d'œil jeté sur cette liste de voyageurs français en Écosse pendant la Restauration nous convainc facilement que le bon souvenir de ce pays gardé par les émigrés et les prisonniers, qui vient en 1815 s'ajouter à l'intérêt soutenu de l'empire et de la monarchie pour les poésies d'Ossian ne suffisait pas pour attirer en Écosse dès cette époque la foule des français voyageurs. Les Anglais, las d'être confinés depuis si longtemps entre les étroites limites de leur île, se lancèrent sur tous les chemins du continent qui leur étaient de nouveau ouverts par la paix. Les Français, plus hésitants, finirent néanmoins par traverser la Manche à leur tour, par visiter au moins la capitale de ce pays si hautement estimé comme siège de la liberté¹.

1. Voir sur les relations franco-anglaises après 1815 : M. E. ELKINGTON, *Les Relations de Société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration, 1814-1830*, Paris, 1929, in-8°.

Des deux intérêts qui appelaient les Français en Angleterre à partir de 1815, la curiosité politique et économique l'emportait d'abord sur la curiosité littéraire. On voulait connaître le mécanisme de cet État dont l'organisation comportait tout à la fois le respect de la monarchie, une puissance nationale bien établie, et une grande liberté individuelle. Malgré le souvenir récent de la guerre, le sentiment qui dominait était l'admiration pour l'Angleterre. Le tableau de la Grande-Bretagne publié par le maréchal de camp Pillet, plein d'injustices et d'amertume, souleva une vive polémique qui servit à éveiller un intérêt plus général pour la constitution anglaise¹. Le gouvernement français, voulant avoir des renseignements exacts sur l'état de la Grande-Bretagne, envoya des experts étudier sur place le commerce, la marine, l'organisation économique de l'Angleterre. Pour compléter leur travail, ces envoyés viennent en Écosse se renseigner sur le commerce de Glasgow et de la vallée de la Clyde, et sur l'organisation de l'enseignement économique. C'est ainsi que l'économiste J. B. Say visite les universités écossaises, et que Ch. Dupin, ingénieur au Corps du Génie maritime, explore les ports et les centres de commerce. L'astronome J. B. Biot, qui passe quelque temps en Écosse dans le courant de l'année 1817, est encore un expert, mais qui vient faire des recherches purement scientifiques.

Ajoutons à ces voyageurs à titre officiel, Louis Simond qui revient en Écosse en 1815 s'occuper de la publication de son « Voyage », le jeune comte de Flahaut, et Philarète Chasles, défenseurs trop ardents de l'Empire réfugiés en Angleterre, et un jeune étudiant en médecine, Boué, amené en Écosse par des circonstances accidentelles, et l'on constate que de vrais voyageurs, de « voyageurs pour voyager », il n'y en a pas en Écosse avant 1821. Pendant cette année-là, cependant, et l'année suivante, quelle succession de noms connus dans le monde littéraire. En 1821 c'est Charles Nodier qui vient en Écosse, accompagné de Taylor, de Cailleux et du jeune Isabey ; Édouard de Montulé, aussi, auteur de *Voyages* connus. En 1822, c'est Mary Clarke, centre d'un groupe d'amis littéraires à Paris ; c'est Amédée Pichot déjà connu pour ses essais de critique littéraire et par des traductions de l'anglais ; c'est le marquis de Custine, c'est Auguste de Staël, c'est M. A. Jullien,

1. Le Maréchal de Camp PILLET : *L'Angleterre, vue à Londres et dans ses Provinces pendant un séjour de dix années dont six comme prisonnier de guerre*. Paris, 1815, in-8°.

fondateur de la Revue Encyclopédique. Dès 1823, nous voyons un arrêt dans cette progression ascendante. Le jeune Adolphe Blanqui, futur économiste, fait un court séjour dans le Lanarkshire en cette année. Lebrun qui visite l'Écosse en 1825, et Ch. de Rémusat qui s'y rend en 1827, accompagné de L. de Guizard, ainsi que le duc de Lévis qui voyage en Écosse en 1828, ne sont pour ce qui est de leur voyage écossais que de simples touristes littéraires. Ducos décrit bien ; c'est le voyageur antiquaire attachant à chaque fleuve et à chaque rocher des souvenirs du passé. Léon de Buzonnière, enfin, magistrat orléanais, vient en glâneur chercher des faits, des détails, qui auraient pu échapper à ceux qui l'avaient devancé.

Pourquoi les voyages en Écosse les plus significatifs au point de vue intellectuel ont-ils eu lieu en 1821 et 1822 ? Songeons d'abord que l'attrait de l'Écosse était surtout l'attrait du pittoresque, qu'avant Walter Scott, personne n'avait su mettre en valeur. Charles de Boigne, dans le court récit de son séjour dans les Highlands en 1852 dit assez spirituellement que le génie de Scott « opéra un prodige, deux prodiges : après avoir inventé l'Écosse, il la mit à la mode »¹. Ce sont en effet ces deux prodiges qui amenèrent en Écosse Nodier, Pichot, le marquis de Custine et Mary Clarke. Les trois premiers n'ont-ils pas parcouru ce pays un volume de Scott à la main ? Et Mary Clarke aurait-elle si bien apprécié l'Écosse si Walter Scott n'avait pas été là pour la lui faire comprendre ?

Les poèmes de Walter Scott, qui, nous l'avons vu, avaient donné lieu, vers 1810, à des pèlerinages passionnés d'Anglais et d'Anglaises aux Trosachs, au lac Katrine, à Melrose, ne furent généralement connus en France qu'après les premiers romans de l'auteur de *Waverley*.

M^{me} de Bon, voyant l'importance de l'intrigue dans la *Dame du Lac* en avait bien tiré une espèce de roman, moitié traduction, moitié paraphrase, publié en 1813², mais qui avait passé presque inaperçu. *Marmion* fut traduit en 1820 par J. J. B.³ mais ce fut la traduction de Pichot, publiée en 1821, qui fit enfin connaître les poèmes de Walter Scott à un moment où *Guy Mannering*, *L'Antiquaire*, *Le Nain Noir*, *Les Puritains d'Écosse*, *Waverley*, *Rob Roy*, *La Prison d'Édimbourg*, *La Fiancée de Lammernoor*, *la Légende de Montrose*, *Ivanhoe*, *le Monastère*, *l'Abbé*, avaient déjà bien établi

1. Ch. DE BOIGNE. *Dans les Highlands*, Paris, 1852, in-8°, pp. 3-4.

2. M^{me} E. DE BON. *La Dame du Lac*, Paris, 1813, 2 vol. in-12.

3. J. J. B. *Marmion*, Paris, 1820, 2 vol. in-12.

en France sa renommée de romancier. Ce sont donc les romans de Walter Scott qui mettent l'Écosse à la mode en France. En Angleterre, on s'est laissé enthousiasmer par les poèmes alors que les romans n'existaient pas encore : en France, l'enthousiasme provoqué par les romans nuit à l'intérêt qu'auraient dû inspirer les poèmes. De Montulé voyageant en Écosse en 1822 dira : « Pour la gloire de Walter Scott, pour le plaisir et le bon goût des lecteurs, on connaît trop en France les romans de cet écrivain et pas assez sa poésie ». C'est à partir de 1816 avec la traduction de « Guy Mannering » que Scott commence à être connu en France. En 1821, le romancier écossais et ses œuvres ont déjà une grande renommée parmi les lettrés français : il est naturel qu'à ce moment-là un petit nombre d'esprits vifs comme Nodier, Taylor et Cailleux, et des voyageurs-nés tels que Montulé et Custine aillent visiter la patrie de la poésie et de la chevalerie.

CHAPITRE III

VOYAGES ET VOYAGEURS 1815-1830 (I)

Les réfugiés de la Restauration : le comte de Flahaut, Philarète Chasles.

Les Experts en mission en Écosse :

J. B. Say, Charles Dupin, J. B. Biot, A. Boué, M. A. Jullien.

De même qu'il y eut des émigrés en Angleterre pendant la période révolutionnaire, on y trouve dès 1815 des réfugiés de la Restauration. Deux d'entre eux, le comte de Flahaut et surtout Philarète Chasles ont une assez grande importance pour notre étude.

Fils du maréchal de camp Flahaut, mort sur l'échafaud pendant la Révolution, le comte¹ avait émigré tout jeune en Angleterre avec sa mère, plus tard M^{me} de Souza, qui, pour pourvoir aux frais de son éducation écrivit des romans assez connus à leur époque. Militaire sous l'Empire, Flahaut était devenu un des plus ardents défenseurs de Napoléon. Après l'abdication de celui-ci, il s'était signalé en essayant de faire proclamer Napoléon II, et à la Restauration Talleyrand lui avait conseillé de quitter la France. Après un court séjour à Londres, il se rendit en Écosse où il épousa, le 13 Juillet 1817, à Drummond Castle, Miss Mercy Elphinstone, héritière de Lord Keith. Ce mariage ne plut ni au gouvernement français, ni au gouvernement anglais : le jeune ménage prit donc le sage parti de s'établir modestement en Écosse, le comte dirigeant les terres de sa femme et égayant de son entrain naturel la société d'Édimbourg, où il devint très populaire. La plupart des mémoires contemporains laissés par des habitants d'Édimbourg ou par des voyageurs parlent d'une visite aux Flahaut. C'est probablement au salon de Madame de Flahaut, entre autres, que Custine fait allusion dans cette phrase, écrite à Édimbourg : « J'ai beau

1. Sur la vie du comte de Flahaut, voir :

Baron de MARICOURT. *Madame de Souza et sa Famille*, Paris, 1907.

Ch. P. de TROISMONT. *Le Comte de Flahaut*, Paris, 1856, in-8°.

fuir la France, je retrouve ici une députation des salons de Paris ¹ ». Et Ducos, en 1826, a passé chez Lady Keith, comtesse de Flahaut, la soirée du jour de l'élection des pairs ². Le comte de Flahaut n'a rien écrit sur sa vie en Écosse : c'est dans le simple fait de son commerce avec la meilleure société d'Édimbourg, à un moment si important dans l'histoire des échanges d'idées littéraires, que réside la valeur de son séjour prolongé dans ce pays. Après 1830, les Flahaut s'établirent d'ailleurs à Paris où ils ne tardèrent pas à occuper la place qui leur revenait de droit dans la société française.

*
* *

Philarète Chasles, lui aussi, vint en Angleterre au début de la Restauration. Emprisonné à l'âge de seize ans pour avoir pris part à un complot républicain, il trouva prudent de s'expatrier, et il alla à Londres, où son père, ancien émigré, s'était créé des relations ³. Des amis trouvèrent pour le jeune apprenti imprimeur un emploi dans la maison Valpy, très connue à Londres. Ses qualités intellectuelles le firent vite remarquer et il devint correcteur, situation qui le mit en rapports avec beaucoup de littérateurs marquants de son temps. Ayant vite surmonté l'obstacle de la langue étrangère, le jeune Français s'appliqua à l'étude de la littérature anglaise, qu'une aptitude extraordinaire et les heureux hasards de son métier lui permirent de connaître à fond.

Vivement intéressé surtout par la littérature anglaise contemporaine, Philarète Chasles ne se borna pas à l'étude des livres. Pendant les sept années de son exil, il paraît avoir visité le Northumberland, l'Irlande et une fois au moins l'Écosse. Plus que tout autre, cependant, c'est le voyageur mystérieux, insaisissable. Aucun « Journal », aucun « Itinéraire » ne nous renseigne sur la date exacte de ces voyages ni sur leur durée. C'est à travers toute son œuvre qu'il faut cueillir des détails qui nous font soupçonner ses déplacements. Dans les « Mémoires », en parlant de son retour à Londres après un séjour dans un village maritime du Northum-

1. A. de CUSTINE. *Mémoires et Voyages*, 2 vol., Paris, 1830, in-8°, Tome II. p. 236.

2. B. DUCOS. *Itinéraire et Souvenirs d'Angleterre et d'Écosse*, 4 vol. Paris, 1834, in-8°, Tome III, p. 14.

3. Sur le séjour de P. Chasles à Londres, voir E. JONES. *Les Voyageurs Français en Angleterre de 1815 à 1830*, Paris, 1930, in-8°, pp. 71-75.

berland en 1817-1818, il ajoute qu'après deux années passées « à Londres et en Écosse », le désir le prit de revoir « le petit hameau sur les rochers ¹ ». Il aurait donc fait un ou plusieurs voyages en Écosse pendant les années de 1819-1820. C'est à 1820 que semblent appartenir ses premiers portraits ou plutôt ses premières impressions de Walter Scott ² :

« Quelle est au milieu des rochers qui surplombent, dans ce beau paysage triste et voilé que la nuit attriste encore, parmi les mille fantômes de ces collines inégales qui se dessinent vaguement sur un ciel gris, l'étincelle rougeâtre qui flamboie et tremble sur le lac ? — elle roule sans bruit dans les replis boisés qui le festonnent, elle rougit la vague endormie, et par intervalles elle s'éclipse. C'est une barque de pêcheurs nocturnes qui portent un fanal à leur petite proue ; un chien aux longues soies hérissées et irrégulières laisse passer au-dessus du bord sa tête intelligente, son œil attentif et ses longues oreilles pendantes. Près de lui, debout, se trouve un homme dont le front est nu et qui dirige les rameurs ; les carreaux violets et pourpres de son manteau écossais brillent à la clarté du fanal ; il lance le filet, il commande le jet de l'épervier ; il entre dans l'eau jusqu'aux genoux pour chercher des écrevisses ; c'est le plus habile et le plus actif de la bande ; sans doute quelque fermier d'Écosse, un bon manant des Basses-Terres qui n'a que ce plaisir dans le monde et dont le robuste corps a besoin d'exercice et de fatigue. Vous ne devinez pas ? C'est Walter Scott tout simplement ; en 1820, il a déjà publié six romans en vers, un roman en prose, deux volumes de biographie, huit ou dix tomes de mélanges. Son dernier ouvrage anonyme vient de paraître chez Bannatyne, (*sic*) il va en publier un nouveau, et il aime encore mieux pêcher ses écrevisses que composer ses volumes.

Quelques jours plus tard, vous rencontrez dans un petit sentier tortueux du même pays (la poésie y germe sous les pieds de l'homme et le dernier croquant la respire avec l'odeur du genêt et de la bruyère) dans ce petit sentier mousseux, rocheux, encaissé dans un double rempart verdoyant, vous rencontrez, au moment où le soleil paraît à l'horizon, deux campagnards d'assez mauvaise mine montés sur de petits chevaux des hautes terres, bien armés, dont l'un est encore vêtu de la cote gaëlique et du tartan héréditaire. Ce dernier sert de guide sauvage au second voyageur, homme aux larges épaules, aux tempes chauves et à la tête carrée ; le second voyageur n'est autre que Walter Scott.

Encore quelques mois ; si vous êtes domicilié à Édimbourg, vous trouverez occasion de vous asseoir à la table de quelque vieil avocat de la ville, subtil comme un avocat, subtil comme un Écossais,

1. P. CHASLES. *Mémoires*, Paris, 1876-7, 2 vol. in-18. Tome I, p. 138.

2. P. CHASLES. *Études sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au XIX^e siècle*. Paris, 1850, in-18, p. 95.

subtil comme un vieillard, trois fois subtil. On ne parle chez lui que de plaidoiries. Vous reconnaissez là de bonnes physionomies procureuses, huissières, greffières, militantes, taquines, chicaneuses, ricaneuses, plissées, ridées, tracassières à faire peur. Toutes ces qualités-là se développent admirablement en Écosse, où l'on est très poète, très théologien, très entêté, très économe et très processif. Si la conversation tombe sur quelque point obscur de la chicane écossaise, sur la date d'un statut au sens équivoque, sur les faits d'un antécédent mal éclairé, et qu'une voix d'autorité commence à exposer le fait, à discuter le droit, à guider les convives dans l'étroit labyrinthe des fins de non-recevoir et des moyens dilatoires ; si celui qui parle vous semble plus fin qu'un casuiste, plus habile et plus versé dans cette science d'arguties que le plus habile avoué, — n'en doutez pas que ce ne soit encore Walter Scott.

Après ces trois épreuves, si vous allez visiter Abbotsford, le château-féerie, créé par le poète, vous ne vous étonnerez plus comme ces touristes français qui l'ont récemment inspecté, des contrastes qui se trouvent entre les mœurs du grand écrivain, ses habitudes domestiques, ses goûts particuliers, et l'idéal poétique dont votre imagination s'est nourrie. Il vous montrera ses vieux miroirs de Venise à demi brisés qui ont appartenu au duc de Guise ou au duc de Buccleugh ; il éloignera de la conversation les sujets pédantesques, dogmatiques, érudits, la critique et l'esthétique ; il vous parlera peu de lui, beaucoup de sa fille, assez longuement de ses chiens de ses curiosités, de la nouvelle galerie d'Abbotsford. Il ne vous viendra plus dans l'esprit de vous récrier contre la simplicité rustique de ce bon seigneur écossais, vivant dans sa solitude au milieu de ses livres, de sa famille et de ses antiquailles. Tel était en effet le Walter Scott réel, l'un des deux hommes qui ont servi de guide intellectuel à l'Europe au commencement du XIX^e siècle ».

Nous ne nous excusons pas d'avoir cité si longuement les *Études sur la littérature et les mœurs*, car ces pages offrent une très bonne illustration de la méthode critique de Chasles et de son talent d'artiste, aussi bien que des indications précieuses sur son passage en Écosse. Les *Études sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre* ne parurent qu'en 1850, trente ans après la première visite de Chasles en Écosse : mais tout le passage cité est basé, sans aucun doute, sur des expériences personnelles. L'inspiration du dernier paragraphe appartient peut-être à une date plus avancée, mais les trois premiers sont de 1820. L'on devine ce jeune Français, établi pendant les mois d'été de cette année-là dans les Basses Terres de l'Écosse, se familiarisant avec la langue, avec les mœurs, avec le costume des paysans, lisant Burns, (car nous savons qu'il apprit à le connaître vers cette époque), vivant tout près de Scott,

le situant dans son milieu rustique avant de l'établir dans l'autre milieu professionnel; se rendant à Édimbourg, la saison des vacances passée, emportant avec lui le souvenir du parfum des genêts et des bruyères, et des sentiers verdoyants. Dans la capitale, il essaie de comprendre l'activité intellectuelle de cette race septentrional, fréquente de préférence le milieu des avocats, réussit à voir Scott parmi ses confrères. En repartant ensuite pour Londres, il emporte dans ses bagages les matériaux pour ces trois tableaux : deux aquarelles, la pêche nocturne, et le départ pour la chasse, et une peinture à l'huile à la manière du Teniers écossais.

D'autres portraits de Scott datant de 1825 et de 1826 révèlent que Philarète Chasles est revenu plusieurs fois en Écosse après son exil. En 1825, sous un soleil pâle de novembre, il rend visite à Walter Scott « dans sa petite maison de la rue du Château » où il le trouve relégué au second étage dans une petite chambre sans ornement ; et le Français s'attendrit sur le spectacle de cet « homme de génie forcé de recommencer toute sa vie à soixante ans ¹ ». Pendant l'hiver de 1826, après la mort de Lady Scott, il rend encore visite à Scott, et s'émerveille de sa persévérance inflexible dans le travail, de son courage devant la perte de toutes ses possessions chéries ². Une dernière fois encore il fait un séjour à Abbotsford. Il y est frappé surtout par le confort du château de Walter Scott, et compare « cet arrangement intérieur créé par la bienveillante prévoyance de l'hôte » avec « la magnificence inutile » et le « luxe incommode » de ces châteaux de France ou d'Angleterre « où pour écrire une lettre vous êtes obligé de sonner trois fois le domestique et d'emprunter l'écritoire de Monsieur, de Madame ou du précepteur » ³. Cette dernière visite eut lieu, très probablement, vers 1828, lors d'une excursion plus étendue en Écosse. C'est à cette occasion que Chasles parcourut les landes fréquentées jadis par les sorcières de *Macbeth*, qu'il vit cet « espace d'une incomparable tristesse » et ses « ajoncs d'un brun doré, toujours battus et pliés par les rafales ; grosses pierres blanches qui brillent à distance... » C'est de ce dernier voyage qu'il rapporte la conviction que c'est des légendes féroces de ce pays, comme celle de *Macbeth*, et des

1. P. CHASLES. *Études sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au XIX^e siècle*, p. 121.

2. *Ibid.*, p. 123.

3. *Ibid.*, pp. 128-129.

chansons qui propagent ces légendes qu'est sortie la poésie d'Ossian, « la vraie poésie ossianique ; non l'Ossian biblique et sentimental que Macpherson a falsifié »¹.

S'il s'intéresse surtout à la littérature, ce voyageur a d'autres intérêts : les mœurs, anciennes et modernes, la langue, les beaux-arts, la nature. Et s'il n'a pas écrit de « Voyage » ni de « Tableau » de l'Écosse, il s'est réservé dans le journalisme et dans l'enseignement une autre manière peut-être plus efficace de répandre ses connaissances sur ce pays et les idées qu'il en rapportait.

*
* *

Le premier des voyageurs à titre officiel qui vint en France fut le célèbre économiste J. B. Say, qui visita l'Écosse en 1815. Il n'était pas étranger à l'Angleterre ni à la langue anglaise. Dans sa jeunesse, il avait passé quelque temps dans un petit village près de Londres : jeune homme aussi, il avait acheté les œuvres d'Adam Smith, dont il resta profond admirateur : le plus grand honneur que purent faire les professeurs de Glasgow au célèbre vieillard qui leur rendit visite en 1815, ce fut de l'inviter à s'asseoir dans la chaire du maître. Aucune partie spéciale de sa brochure sur l'Angleterre et les Anglais², publiée à son retour en France n'est consacrée à l'Écosse ; quelques détails seulement révèlent qu'il a parcouru la partie industrielle des Basses Terres.

*
* *

Charles Dupin, ancien élève de l'École Polytechnique, ingénieur au corps du génie maritime, passe une grande partie des années 1816-1820 à parcourir la Grande-Bretagne, chargé premièrement de faire une enquête sur la constitution de l'armée et de la marine anglaises et en second lieu d'étudier le commerce et l'industrie du pays. On devine en feuilletant les six volumes du grand ouvrage qui contient les résultats de cette enquête, les qualités de technique et d'observation, la méthode et la patience qu'il a fallu pour mener à bien une si vaste entreprise. Découvrir les ressorts des forces défensives de l'Angleterre, de son commerce intérieur et extérieur,

1. P. CHASLES. *Études contemporaines*, Paris, 1867, in-18, pp. 102-103.

2. J. B. SAY. *L'Angleterre et les Anglais*, Paris, 1815, in-8°.

se créer des relations parmi les autorités dans chacun de ces services, tout voir, tout comprendre, mettre à profit son expérience pour suggérer des améliorations dans le régime français : ce n'était pas une tâche légère. Dupin y apporta avec ses connaissances professionnelles et un rare talent de pénétration, sa jeunesse et son enthousiasme. S'occupant uniquement de choses vues, il donna une description très détaillée, très documentée de l'état de l'armée et de la marine, et de la force commerciale de la Grande-Bretagne ¹.

Dupin visita l'Écosse en 1817. Il est très probable qu'il y soit retourné dans les années suivantes, mais cette première visite est la seule sur laquelle nous ayons pu nous renseigner. Étudiant particulièrement la côte et les ports de l'Écosse, le voyageur arrive à Édimbourg par la route de l'est, suit le chemin du nord le long du littoral, en passant par Dundee et Arbroath et en visitant le phare de Bell-Rock, traverse Aberdeen et continue le long de la côte de Banff et de Moray jusqu'à Inverness, d'où il descend le « Caledonian Canal » jusqu'à Fort William et se dirige sur Glasgow en visitant le lac Lomond et Dumbarton. En compagnie de James Watt, inventeur de la machine à vapeur, âgé alors de quatre-vingt-trois ans, le jeune ingénieur visite le canal qui joint la Clyde avec la baie du Forth ; ensuite il prend le chemin de Carlisle en passant par Greenock, Carron et Ayr.

Dupin se lie avec d'autres savants, s'intéresse non seulement au commerce, mais à l'agriculture, à l'instruction publique, à l'état général de la culture intellectuelle. Et malgré son aversion pour le « moi haïssable » — car il tient à ce que son récit soit parfaitement objectif — on sent dans la partie de l'ouvrage qui traite de l'Écosse une certaine vivacité qu'on ne trouve pas ailleurs. « Édimbourg est l'Athènes du Nord », dit-il, « et le peuple écossais joint l'urbanité des Grecs à l'hospitalité des Arabes » ². En parlant de Glasgow aussi il semble se souvenir d'un accueil aimable : « Il est plus facile de visiter les établissements et les ateliers de Glasgow que ceux

1. Pour le voyage de Dupin en Angleterre, voir E. JONES, *op. cit.* pp. 140-145.

Les références au voyage en Écosse se trouvent dans :

a) Ch. DUPIN. *Mémoires sur la marine et les ponts et chaussées de France et d'Angleterre*, Paris, 1818, in-8°, pp. 60-94 et 254-301.

b) Ch. DUPIN. *Force commerciale de la Grande-Bretagne*, Paris, 1826, 2 vol. in-4° (2^e édition), pp. 97-198.

2. Ch. DUPIN. *Mémoires sur la marine et les ponts et chaussées de France et d'Angleterre*, p. 60.

d'aucune autre ville de l'Empire britannique. L'esprit libéral des habitants est à cet égard poussé aussi loin qu'il puisse être chez un peuple manufacturier qui doit naturellement redouter et tenter de prévenir non seulement la perte de sa prépondérance, mais toute concurrence étrangère »¹. Le « Caledonian Canal » d'ailleurs, lui inspire une description en vers qui lui a valu une traduction de la plume de Walter Scott lui-même, qui, paraît-il, a invité l'auteur à lui rendre visite à Abbotsford.

*
* *

En 1817 aussi, le savant géomètre, astronome et physicien Biot vient en Écosse chargé par le Bureau des Longitudes d'une mission scientifique. Il passe deux mois dans les îles Shetland pour compléter une série d'expériences sur la longueur du pendule à secondes. Avant de rentrer en France, il visite Édimbourg et Glasgow et trouve quelques loisirs pour étudier la condition de l'Écosse. C'est surtout aux institutions qu'il s'intéresse. L'Écosse lui offre « un spectacle à la fois consolant et triste pour quiconque a passé sa vie au milieu des troubles du continent »². Il y voit « un peuple pauvre mais laborieux, libre mais respectueusement soumis aux lois ; moral et religieux sans âpreté, tolérant sans indifférence »³. L'état de l'instruction publique l'intéresse particulièrement. Ce grand savant appartient à une génération préromantique ; sa vie est d'ailleurs trop remplie d'études scientifiques pour qu'il soit parmi les premiers observateurs des courants littéraires. Et pourtant, comme l'a remarqué le comte de Carné dans son discours de réception à l'Académie Française, la poésie de la vie éloignée des îles Shetland pénètre tout le récit de ce séjour, dont il encadra ses observations géodésiques, publiées en 1821.

*
* *

Sur la liste des diplômés en médecine de l'Université d'Édimbourg se trouve pour l'année 1817 l'inscription suivante : « Amicus Boué,

1. CH. DUPIN. *Mémoires sur la marine et les ponts et chaussées de France et d'Angleterre*, p. 67.

2. J. B. BIOT. *Recueil d'observations géodésiques, astronomiques et physiques*, Paris, 1821, in-4°, p. 538.

3. *Ibid.*, p. 538.

Hambourgeois. — *De Flora Scotica* ». Pourquoi citoyen de Hambourg ? S'agirait-il d'un autre réfugié de la Restauration qui tient à cacher son identité ? Tout ce que Boué en dit, c'est que des circonstances accidentelles l'ont amené en Écosse. Et s'il choisit comme sujet de thèse la botanique écossaise, c'est par ses études géologiques qu'il va se faire connaître. A partir de 1817, en effet, poussé par ses amis à entreprendre une esquisse géologique de l'Écosse, il passe quelque temps à parcourir le pays à pied, à la recherche de matériaux pour son *Essai géologique sur l'Écosse*, publié en 1820 à Édimbourg¹.

Partout, dans ses voyages, selon la préface de cet ouvrage, Boué a trouvé des aliments à sa curiosité : « ici c'étaient les habitudes antiques des bergers calédoniens, qui m'offraient un contraste frappant avec celles des habitants des côtes affrontant chaque jour la mort pour apaiser leur faim, ou avec celles de ces bruyantes villes manufacturières du midi de l'Écosse ; là je ne pouvais cesser d'admirer la majesté des formes des montagnes et les bords enchanteurs de ces lacs et baies septentrionales ornées de ruines qui rappellent tant de souvenirs »². Ce voyageur géologue semble avoir connu quelques-unes au moins des antiques légendes d'Écosse, et c'est peut-être dans cette préface que l'on voit apparaître pour la première fois un nouvel élément dans l'étude des mœurs écossaises : Say et Dupin ont eu pour but de leur voyage d'étudier la situation économique en Écosse ; voici maintenant qu'un simple observateur met en contraste la vie des villes industrielles avec celle des agriculteurs et aussi avec celle des paysans alors que ceux qui avaient visité l'Écosse avant lui s'étaient contentés de mettre une barrière rigide entre pays bas et hautes terres. *L'Essai* se borne entièrement à des descriptions géologiques ; il n'y a que la préface qui témoigne d'un intérêt plus étendu. Comme étude géologique, d'ailleurs, l'ouvrage de Boué fit autorité pendant quelques années : déjà en 1821, Nodier parle de Boué comme d'un « exact et savant géologue »³.

*
* *

Marc-Antoine Jullien doit compter plutôt parmi les experts et

1. A. BOUÉ. *Essai Géologique sur l'Écosse*, Edinburgh, 1820, in-8° ; Paris, s. d., in-8°.

2. *Ibid.*, Introduction, p. 1.

3. Ch. NODIER. *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse*, p. 205.

les savants que parmi les « voyageurs pour voyager », car son excursion en Écosse dans l'été de 1822 avait un but particulier, celui d'étudier de près la colonie industrielle de Robert Owen à New Lanark. Directeur de la *Revue Encyclopédique*, périodique qui avait tenu la promesse du « Prospectus » publié en 1818 en réservant une place aux littératures étrangères, il a dû s'intéresser en même temps à l'Écosse romantique et littéraire, mais à part la description de sa visite à New Lanark ³, nous n'avons pu trouver aucun récit qui donne des détails de son voyage. Il connaissait bien la langue anglaise, ayant été envoyé en Angleterre dès 1792 comme élève diplomate.

3. Dans la *Revue Encyclopédique*, avril 1823, pp. 5-25.

CHAPITRE IV

VOYAGES ET VOYAGEURS DE LA PÉRIODE 1815-1830 (II).

Les voyageurs romantiques. Charles Nodier, le baron Taylor, Alphonse Cailleux, Eugène Isabey ; Édouard de Montulé, Mary Clarke, le Marquis de Custine.

L'honneur d'être les premiers voyageurs romantiques en Écosse après le prisonnier Lezeverne, revient à Charles Nodier et à ses trois compagnons de voyage, le baron Taylor, Alphonse de Cailleux et le jeune Isabey. Ce dernier n'a que dix-sept ans au moment de la promenade écossaise en 1821 ; Taylor et Cailleux, jeunes tous les deux, amis de régiment d'Alfred de Vigny, tous les deux ayant certaines prétentions littéraires, Taylor étant doué en plus d'un vrai talent artistique, sont les collaborateurs de Nodier dans la grande entreprise des *Voyages pittoresques dans l'ancienne France* ¹. Nodier, lui, a passé la quarantaine, mais c'est peut-être l'esprit le plus aventureux de la bande : il voyage, d'ailleurs, il ne sait pas trop pourquoi, pour sa santé, pour faire un volume, assure-t-il dans une lettre à sa femme ², pour voir Walter Scott, pour reconnaître avec un peu de soin les productions naturelles des montagnes, affirme-t-il dans la *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse* ³.

Les quatre voyageurs débarquent à Brighton le 15 juin 1821 ; dix jours plus tard, un dimanche matin, ils descendent de la malle-poste à Édimbourg. C'est la solitude « immense, absolue » de ce jour d'étroite observance qui les frappe tout d'abord, — et pour cause ! Voyageant de nuit sur l'impériale de la voiture, ils ont eu le malheur de perdre trois chapeaux ; aucun chapelier d'Édimbourg

1. *Voyages pittoresques et Romantiques dans l'ancienne France*, par MM. Ch. NODIER, J. TAYLOR et A. CAILLEUX, Paris, 1825-1878, 23 vol. gr. in-folio.

2. Lettre écrite de Fécamp le 11 juin 1821 — Imprimée dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1857.

3. Charles NODIER. *Promenade de Dieppe aux Montagnes d'Écosse*, Paris, 1821, in-12, pp. 130, 208.

n'ouvre sa porte le dimanche ; force leur est donc de prendre à tour de rôle l'unique chapeau qui leur reste pour aller faire un tour dans la ville ¹. Ils sont d'ailleurs momentanément dépourvus de ressources. C'est Taylor qui tient la bourse, et il n'y reste qu'un chèque sur un banquier du nom de Ferguson. Or l'almanach les instruit qu'à Édimbourg se trouvent cent quarante Ferguson, dont quatorze banquiers ². Nous citons ces anecdotes pour mieux établir l'emploi du temps de nos voyageurs pendant les deux journées qu'ils passèrent à Édimbourg. Le dimanche, une courte promenade sous un chapeau emprunté : Nodier, animé par des souvenirs de *La Prison d'Édimbourg*, se dirige du côté de la « West Port » et de là prend le chemin des rochers de Saint-Léonard, aux environs desquels avait habité la famille de Deans ³. Le lundi, une visite chez le chapelier, une course à la recherche du banquier Ferguson, ne laissent pas beaucoup de temps pour se promener. On réussit pourtant à monter jusqu'à la terrasse du château, (Nodier a été « peu curieux de visiter l'intérieur de cette forteresse ») ⁴, à descendre la Grande Rue vers Holyrood en s'arrêtant à mi-chemin pour se présenter à Walter Scott au Palais de justice (il n'y était pas ce matin-là), pour voir l'emplacement de la vieille prison, et pour examiner la cathédrale. On visite Holyrood, on gravit la colline de Calton, et on rencontre par hasard dans la rue « une dizaine de chefs de clan ou de tribu dans la pompe de leur admirable costume ». Ce soir-là les quatre voyageurs quittent Édimbourg ⁵, Nodier pour se diriger seul vers Glasgow, les autres, pour pénétrer dans les hautes montagnes.

Pendant les deux jours passés à Glasgow, Nodier visite la Cathédrale, se promène le long des bords de la Clyde, assiste à un combat de boxeurs, voit des Écossaises qui marchent pieds nus dans les rues. Le 28^e, ayant manqué de dix jours l'excursion botanique du docteur Hooker de Glasgow, Nodier part seul pour les montagnes, muni de l'itinéraire et des recommandations du célèbre botaniste.

1. Anecdote racontée (à Amédée Pichot) par M. Hugot, consul à Édimbourg. Voir PICHOT. *Voyage...*, Tome III, p. 231 (note).

2. Madame MENNESSIER-NODIER. *Charles Nodier*, Paris, 1867, in-12, p. 249.

3. Lettre écrite d'Édimbourg à Madame Nodier, le 25 juin 1821 (*Bulletin du Bibliophile*, 1857, p. 381).

4. Ch. NODIER. *Promenade...*, p. 130.

5. Lettre citée dans la note 3.

6. Ch. NODIER. *Promenade...*, p. 176.

Il passe par Dumbarton, par Dunfion, il côtoie le lac Lomond, « méditerranée des montagnes », s'arrêtant à Luss et à Tarbet. Accompagné du guide accoutumé du docteur Hooker, il parcourt en botanisant les pentes du Ben Lomond, puis gravit cette montagne et descend du côté du lac Katrine. Dans une gorge au pied de la montagne, il passe une nuit à la belle étoile, enveloppé de son tartan écossais. La nuit suivante le trouve en marche vers Arroquhar après avoir traversé le lac Katrine. D'Arroquhar il retourne à Glasgow par le lac Long, le lac Goyle et la Clyde.

A peine de retour à Glasgow, le voilà reparti pour l'Angleterre en compagnie de ses trois amis qui l'ont rejoint après un voyage plus précipité encore que le sien. Une courte randonnée tous ensemble dans le comté d'Ayr, puis ils reprennent le chemin de Douvres.

C'est la précipitation de ce voyage surtout qui nous frappe. Dans une lettre à sa femme, écrite d'Édimbourg le 25 juin avant de partir pour Glasgow, Nodier dit qu'il espère être de retour à Londres vers le 7 ou le 8 juillet ¹. Supposons même que la tournée dans les montagnes n'ait pas duré moins de huit jours, nos voyageurs n'auraient guère passé plus de deux semaines à parcourir le pays de Walter Scott. La *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse*, cependant, ne se ressent nullement de cette hâte. Ce petit volume in-12, le remaniement du carnet de voyage de Nodier, est aussi loin d'être un récit des petits faits du voyage que d'être un *Tableau*, à la manière de Baert, de la région parcourue. C'est en effet quelque chose de tout nouveau dans les annales des voyages ; une sorte de tissu des impressions reçues par le voyageur. Et Nodier, c'est un artiste en impressions ; il les choisit avec soin et ne veut pas en recevoir trop. A Édimbourg il se contente d'admirer l'ensemble de la ville en disant qu'il a remarqué que ses sensations « perdaient beaucoup à être détaillées » ². A la fin de la randonnée dans les montagnes cette attitude se développe encore plus nettement :

« Ce n'est qu'à la jonction du Lac Long et du lac Goyle que j'ai repris la route qui devait me conduire sur les bords de ce dernier, jusque vers ceux du lac Fine, dont la seule largeur me séparait d'Inverary ; mais que m'importait Inverary et son château gothique, ses pêcheurs et ses bateliers ? Il y a plus : non seulement je craignais de descendre de mes sensations, mais j'aurais craint de les échanger

1. Lettre citée p. 138, note 3.

2^e Ch. NODIER. *Promenade...*, p. 131.

contre des sensations du même intérêt et de la même grandeur : je cherchais à les entretenir ; je voyais plus de danger que de plaisir à les multiplier. J'aurais imprimé mon pied sur la grève de tous les lacs de l'Écosse, et sur le sommet de toutes ses montagnes, sans rien ajouter à l'immensité de mes souvenirs, et je me serais exposé peut-être pour tout résultat, à surcharger ma mémoire où à blaser mon cœur. J'étais comme un homme qui assiste à un spectacle séduisant, et qui s'éloigne avant que la toile soit baissée, pour ne pas perdre le prestige de la représentation » ¹.

Nodier ne règle pas seulement le nombre de ses impressions : il s'inquiète également de leur qualité. En quittant Édimbourg pour se rendre seul à Glasgow, il est content de se séparer pendant quelques jours de ses amis et ainsi qu'il le dit lui-même « d'exister dans ses sensations propres, pendant que les leurs se communiquent et se confondent » ². « Un pays nouveau », continue-t-il, « une nature et des mœurs nouvelles, pour quatre hommes, c'est un spectacle, pour un homme, c'est une conquête » ³. Au moment du trajet entre le lac Long et le lac Goyle, il va jusqu'à choisir parmi les bateliers « celui dont le costume pittoresque et la physionomie caractérisée » lui paraissent les plus propres à entretenir ses impressions des jours précédents.

Encore s'il s'agissait de simples impressions transmises par un artiste qui sait bien voir et qui reproduit fidèlement les choses vues ; mais les impressions de Nodier se compliquent du jeu d'une imagination toute romantique, qui se nourrit de souvenirs d'Ossian, et des anciens héros d'Écosse, d'idées préconçues sur la langue et la physionomie écossaises. Ayant remonté la Clyde vers Glasgow : « Un autre notera sur ses rivages », écrit-il, « le petit port de Gourrok. — Quant à moi, je n'ai vu que Balaclutha et son rocher » ⁴. Balaclutha, c'est-à-dire Dumbarton. Déjà en parlant de son premier passage dans cette ville, le voyageur a dit : « Je me suis éloigné non sans tourner souvent les yeux sur Balaclutha, car ce n'était plus Dumbarton » ⁵. De même, une bande de jeunes gens en costume montagnard rencontrés à Édimbourg — des clercs

1. Ch. NODIER. *Promenade...*, p. 280-281.

2. *Ibid.*, p. 149.

3. *Ibid.*, pp. 149.

4. *Ibid.*, p. 283.

5. *Ibid.*, p. 183.

de notaire, si l'on peut en croire la *Revue de Blackwood*¹, — deviennent des chefs de clan, revêtus de toute la gloire des chefs que Scott a fait connaître dans son roman de *Waverley*. A la vue de quelque femme du peuple se promenant pieds nus dans une rue de Glasgow, Nodier imagine la dame la plus élégante de la ville se pressant d'enlever ses souliers « dans un sentier écarté, dans un jardin solitaire », pour « courir à pieds nus sur la pelouse de ses pièces de verdure ou sur le sable roulant des chemins »². La batelière du lac Katrine faillit devenir une héroïne ossianique, et son chant, en gaélique ou en simple dialecte écossais, car Nodier ne saurait distinguer entre les deux, achève de le convaincre de l'existence du Barde.

Le mérite de la *Promenade* ne réside pas, cependant, dans l'étude des mœurs. Nodier se montre en effet pendant tout le voyage un peu importuné par la présence des hommes ; et les personnes qu'il daigne remarquer deviennent facilement de simples acteurs dans la scène qui occupe son esprit. C'est dans la solitude des montagnes, lorsque la majesté de la nature dépasse l'imagination du poète et qu'il ne lui reste plus qu'à communiquer le sentiment dont il se sent envahi, qu'il emporte le lecteur sur les ailes de son prodigieux enthousiasme, par l'exaltation de son humeur, par le charme irrésistible de son style. « Caledoniam ! Calédoniam ! » s'écrie-t-il en s'approchant des montagnes, « que de souvenirs, que d'impressions dans le nom de la première contrée poétique dont la direction de mes études m'ait permis d'apprendre les brillantes inspirations ! Ici tout est naturel, grand, sublime, tout porte le caractère d'une antiquité solennelle et inaltérable » !³ Comme Chateaubriand dans les forêts du Nouveau-Monde se sent seul devant Dieu, Nodier, au sommet d'une montagne d'Écosse, comprend la solitude de l'homme seul devant la nature : « Quand on a gravi vers le ciel un espace qui peut être évalué à une hauteur perpendiculaire d'un demi-mille ; quand on a vu s'allonger de tous côtés le rayon de son horizon jusqu'à ce qu'il se perdît enfin dans une ligne où se confondent les dernières montagnes et les premiers nuages ; quand on a demandé l'homme à ce vaste désert et que la solitude seule a répondu, l'âme étonnée retombe pour ainsi dire sur elle-même, et sent le

1. *Blackwood's Magazine*, mars 1822.

2. Ch. NODIER. *Promenade...*, p. 167.

3. *Ibid.*, p. 175.

besoin de réunir toutes ses forces contre la puissance accablante de la nature »¹. Ou bien c'est le contraste entre les schistes onduleux du cap de Firkin et les eaux agitées du lac Lomond qui inspire une phrase parfaite comme la suivante : « On dirait des vagues surprises et pétrifiées au moment où elles retombent parmi les vagues du lac, et dont l'éternelle immobilité contraste avec la mobilité sans fin de celles qui viennent expirer à leurs pieds »². Et quand Nodier décrit les nuages d'Écosse, « ces vapeurs qui s'élèvent des lacs, des fleuves et de la mer, réfléchissant les lumières du ciel ou s'imprégnant des ombres des montagnes et différant toutes entre elles de volume, de densité, de couleur », et qu'il a montré qu'ils sont « infiniment plus susceptibles de s'imager » que les nuages « monotones » du continent, le lecteur n'a pas de difficulté à voir, lui aussi, « Malvina se pencher sur sa lyre en abandonnant aux vents la soie ondoyante de ses cheveux »³.

Nodier avoue dans la préface de la *Promenade* qu'il écrit « ses sentiments plutôt que ses observations ». Savait-il combien ses sentiments l'éloignaient quelquefois de la réalité ? Et savait-il aussi qu'il donnait le signal et le prototype du voyage romantique ?

*
* *

Édouard de Montulé est l'un des plus infatigables voyageurs de la Restauration. Avant de traverser la Manche en 1821, il a visité les États-Unis et l'Allemagne, et en quittant l'Angleterre il se rend en Russie. Dans ses descriptions de Londres et des provinces anglaises, il se montre un voyageur cosmopolite s'intéressant à l'aspect et à toutes les activités d'un pays nouveau. En Écosse, cependant, ce simple observateur se double d'un voyageur romantique. Il a lu les romans de Walter Scott et les *Chefs Écossais* de miss Jane Porter ; il se laisse entraîner par son enthousiasme pour ce pays romantique et pour les héros qui l'ont habité. Il décrit en voyageur consciencieux les monuments d'Édimbourg, commente le caractère sage des Écossais, exprime son admiration pour la musique écossaise qui lui « émeut doucement toutes les fibres » et lui cause « une sorte

1. Ch. NODIER. *Promenade...*, pp. 239-240.

2. *Ibid.*, p. 207.

3. *Ibid.*, p. 178.

de repos dans les idées »¹ ; mais il se préoccupe surtout de voir Walter Scott et de recueillir des souvenirs de ses poèmes et romans. Plus heureux que Nodier, il peut donner le portrait de l'écrivain écossais : « Nous vîmes enfin Walter Scott. Son abord est simple comme celui des grands hommes : lorsque son œil, ombragé d'un épais sourcil, se dirige sur vous, c'est un éclair, c'est un rayon de soleil qui glisse sous un nuage sombre ; il éclaire subitement sa physionomie ; elle prend de la gaieté et sa conversation est douce et facile »².

C'est Walter Scott peintre de paysages qui intéresse le plus Montulé : c'est pourquoi il conseille à ses compatriotes la lecture des poèmes. « Combien ce pays est digne d'être chanté par Walter Scott ! » s'écrie-t-il ; « Que sa plume ou plutôt que ses pinceaux sont bien faits pour décrire ce fleuve qui roule ses eaux tantôt tumultueuses et bientôt après tranquilles et transparentes comme le cristal entre deux rives ombragées, au pied de ces collines couronnées de pins majestueux ! »³. Et plus loin : « L'âme douce de ce peintre poète répand sur la nature une teinte fraîche, enchanteresse et vraie ; son imagination brillante sait peindre dans les choses ce qui convient à la détermination de leur physionomie ; c'est le raisonnement des poètes »⁴. En traversant les montagnes entre le lac Awe et Oban (d'où il va visiter Staffa avant de passer en Irlande), Montulé voit se poser devant lui le problème qui se présente à l'esprit de presque tous les voyageurs romantiques : les peintures de Scott, sont-elles plus belles que la réalité ? Pour Nodier, ce problème n'existe même pas, tant il est sensible aux beautés de la nature. Simond, au contraire, qui n'est romantique que par son engouement pour le romancier écossais, trouve plus de beautés chez Walter Scott. Montulé, lui, résoud le problème en conciliant les deux avis.

« Au lever du soleil nous traversons un pays peut-être plus romantique, peut-être plus pittoresque que les pinceaux hardis et gracieux du peintre de l'Écosse nous l'ont transmis. Mais je me trompe : ce n'est pas au milieu de la régularité froide de nos appartements, c'est

1. Ed. DE MONTULÉ. *Voyage en Angleterre et en Russie pendant les années 1821, 1822 et 1823*. Paris, 1825, 2 vol. in-8°. Tome I, p. 155.

2. *Ibid.*, Tome I, p. 151.

3. *Ibid.*, Tome I, p. 141.

4. *Ibid.*, Tome I, p. 142.

à la chute de cette colline, appuyé sur ce roc que les premiers rayons du soleil viennent frapper, sur les bords de ce lac qui reflète les boulevards qui l'avoisinent, les montagnes qui l'enseignent, au milieu du silence de cette nature sévère que le seul chant du coucou réveille par intervalles, c'est là, dis-je qu'il faudrait lire certaines pages de Walter Scott : on croirait tenir un miroir réfléchissant tous les objets ¹ ».

Montulé ne publia le récit de son voyage en Écosse qu'avec celui de son tour en Russie, c'est-à-dire en 1825, mais son portrait de Walter Scott et ses idées sur sa poésie pouvaient encore avoir de l'intérêt à côté de l'étude beaucoup plus approfondie qu'Amédée Pichot donnait au public au cours de la même année.

*
* *

Quoique née d'un père irlandais et d'une mère anglaise, et ayant une grand'mère écossaise, Mary Clarke ² mérite par sa jeunesse presque entièrement passée en France, par son éducation de couvent, et par son entourage à Paris avant et après son excursion en Écosse, de compter comme Française lorsqu'on parle de ce voyage. Ses lettres à Fauriel, les seuls témoignages écrits qui nous restent de ses impressions d'Écosse, sont écrites en français ³; c'est pour des amis français qu'elle cueille des impressions et des souvenirs : toute son attitude de voyageuse est celle d'une étrangère : elle est la première à espérer que ce n'est pas parce que l'Écosse est le pays de ses ancêtres qu'elle s'en éprend si fortement.

Mary Clarke vient en Écosse au mois de juillet, 1822. Elle est encore jeune, elle connaît la poésie de Burns, probablement par sa grand'mère Madame Hay, qui avait habité chez les Clarke à Toulouse et à Paris, et elle est lectrice enthousiaste de Walter Scott. Elle aime passionnément la nature, et elle est « esclave de ses yeux » ⁴ : la voilà munie de la plupart des qualités du voyageur romantique. A l'encontre de Nodier, elle ne ménage pas ses impressions : elle semble au contraire trouver plaisir à les entasser les unes sur les

1. Ed. DE MONTULÉ. *Voyage en Angleterre et en Russie pendant les années 1821, 1822 et 1823*. Paris, 1825, 2 vol. in-8°, p. 167.

2. Voir sur Mary Clarke M. E. SMITH. *Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration, Mary Clarke*, Paris, 1927, in-8°.

3. *Correspondance de Fauriel avec Mary, Clarke* publiée par Ottmar de Mohl. Paris, 1911, in-8°.

4. *Ibid.*, p. 18.

autres. A Édimbourg, elle rencontre « au coin de chaque rue un paysage nouveau »¹, A Melrose, tout lui parle de Walter Scott. Elle lit avec avidité : « Les vieilles romances, les écossaises et gaéliques, sont si délicieuses que tout le temps que j'ai de reste est passé à lire tous les livres que je puisse avoir qui en contiennent »². Elle ne trouve rien de plus curieux que le surnaturel, et elle est toute prête à admettre l'existence des fées dont l'Écosse semble être peuplée. « Il y a de ces petits monticules plus au nord » écrit-elle, de son style impétueux, « en forme de cônes couverts d'arbrisseaux extrêmement réguliers et ayant une apparence si singulière qu'il est impossible d'imaginer que le hasard les ait faits, eh bien, mon ange, ce sont les fées qui les ont faits, tout le monde le croit et moi aussi... les fées sont des êtres trop délicats pour habiter les pays plats et les habitants y sont trop matériels pour les concevoir, mais venez aux montagnes, chère patrie de l'imagination et de l'âme, de la vie et de la liberté, jamais il n'y a des montagnes sans des êtres aériens qui y vivent, des sorciers dans les cavernes, des « spirits of the flood » et une infinité d'êtres pour lesquels les maigres langues civilisées n'ont pas de nom »³.

Tout en reconnaissant avec enchantement à Melrose, à Édimbourg, même autour du château de ses ancêtres, des scènes si bien décrites par Walter Scott qu'elles lui rappellent irrésistiblement les faits et les personnages historiques qu'il y a placés, Mary Clarke est animée en même temps par le vrai sentiment de la nature ; c'est-à-dire de la nature romantique. « Je ne souhaite rien au monde quand je suis seule avec la nature ! » s'écrie-t-elle, « je veux dire certaines natures, car les vues étendues ne me font pas autant de plaisir »⁴. « Je n'ai jamais habité un pays de montagnes », écrit-elle dans la même lettre à Fauriel, « et j'aime passionnément la nature ; jugez de mon bonheur ». Et encore dans la même lettre elle demande : « Y a-t-il de vieilles ruines sur des montagnes entourées de ruisseaux, de précipices et de chutes d'eau dans le midi de la France ? » Elle est ravie de la petite colline haute de 300 mètres d'Arthur's Seat, à Édimbourg : « une montagne à la porte de la ville... la plus haute que j'ai encore vue, le terrain en est vaste,

1. *Correspondance de Fauriel avec Mary Clarke*, p. 18.

2. *Ibid.*, p. 33.

3. *Correspondance de Fauriel avec Mary Clarke*, p. 37.

4. *Ibid.*, pp. 21-23.

varié et agreste, il y a les ruines d'un ermitage et une source qu'on appelle *The Hermit's Well* »¹. Dans la même lettre, notre voyageuse annonce qu'elle ne voudra plus passer un an entier sans en vivre une partie dans les montagnes. Les hautes montagnes de l'Ouest, cependant, lui inspirent moins d'enthousiasme : « ce que j'aime en Écosse », écrit-elle après avoir traversé l'Argyleshire, « ce n'est pas précisément les montagnes ». Non pas qu'elle soit accablée de leur majesté, car elle continue : « j'en conçois de bien plus hautes »². Plus tard, en Suisse, elle dira que les montagnes ne lui paraissent que des masses blanches, tandis que le Jura lui aura fait grand plaisir. Il est clair que ce sont les paysages de montagnes sur une petite échelle qui lui plaisent le plus ; c'est parce que son imagination les peuple plus facilement que les grandes hauteurs de ces êtres aériens qu'elle découvre partout avec tant de ravissement.

Ce sentiment de la nature est tout aussi sincère chez Mary Clarke que chez Nodier, mais moins élevé. En apparence peu préoccupé du fantastique au moment de son voyage en Écosse, Nodier relègue au second plan dans la « Promenade » les superstitions populaires de l'Écosse et s'abandonne au pur sentiment de la nature en se mettant au sommet des montagnes pour penser à l'impuissance de l'homme devant les forces naturelles. Mary Clarke, au contraire se contente des collines boisées et ornées de ruines où son imagination et ses souvenirs peuvent avoir libre jeu. Il ne faut pas oublier, pourtant, que Nodier est depuis son enfance familier avec des paysages de montagnes : l'ajustement moral et spirituel a dû lui être facilité par cette circonstance. On pourrait relever d'ailleurs une qualité toute féminine dans la diversité de formes que revêt l'amour de la nature chez Mary Clarke.

À l'encontre de Nodier, Mary Clarke s'intéresse au peuple écossais et à ses mœurs. Elle trouve que les Écossais contemporains « ont encore dans leur caractère toute cette vérité, cette inconscience qu'un peuple jeune doit avoir, une bonne foi, une naïveté, un air de vivre sans se figurer qu'on les regarde, une earnestness en toute chose... »³ L'idée n'est pas nouvelle, mais miss Clarke s'en sert pour déclarer « qu'un Walter Scott n'eût su où trouver des

1. *Correspondance de Fauriel avec Mary Clarke*, pp. 21-23. Lettre du 3 août 1822.

2. *Ibid.*, p. 46.

3. *Ibid.*, p. 46.

couleurs non seulement en France mais en Angleterre chez toutes ces créatures plates qui les remplissent »¹.

En constatant que Scott doit la vigueur et l'originalité de ses idées à son commerce avec ses compatriotes pendant les années où il recueillait les ballades conservées jusqu'alors par la tradition orale, Mary Clarke découvre, comme le fait Amédée Pichot dans la même année, la qualité toute nationale de l'œuvre de Scott.

Telles sont les idées et les impressions que notre voyageuse va rapporter avec elle à Paris pour les discuter avec ses amis, en essayant de leur faire partager ses opinions sur l'Écosse et sur sa littérature.

*
* *

Comme Nodier et Mary Clarke, c'est à ses impressions que s'en tient Astolphe, marquis de Custine, le plus connu des grands voyageurs romantiques et celui qui décrit le mieux les choses vues. *Mes premières impressions* est le titre qu'il veut donner d'abord aux *Mémoires et Voyages* publiés en 1830 et qui contiennent le récit de son voyage en Angleterre. Il ne veut pas qu'un auteur se sépare de sa personnalité pour mettre de l'impartialité dans son œuvre : « La passion est aussi nécessaire au voyageur qu'au poète ! Je ne suis pas de ceux qui croient qu'on peut se passer d'imagination pour décrire ce qu'on voit »².

Custine met en effet beaucoup de sa personnalité dans son récit de voyage, et c'est un personnage fort complexe, le plus romantique peut-être de tous les voyageurs de son époque. Il s'appelle voyageur-né, il sent une certaine fatalité dans ce goût des voyages qui s'est imposé à sa vie ; héritier de toute la mélancolie de René, profondément atteint du « mal du siècle », il poursuit partout le feu follet de son idéal irréalisable. C'est ce qui explique l'enthousiasme presque extravagant avec lequel il s'approche de l'Écosse : « Avec quel battement de cœur j'ai atteint cette terre poétique où mon imagination m'entraînait depuis si longtemps »³ et la désillusion complète de la fin du voyage : « Je respire avec plaisir un air moins

1. *Correspondance de Fauriel avec Mary Clarke*, p. 46.

2. Le marquis de CUSTINE. *Mémoires et Voyages*, Paris, 1830, 2 vol. in-8°. Tome II, pp. 71-464. *Fragments de lettres et de mémoires écrits en 1822, pendant un voyage en Angleterre et en Écosse à l'époque du séjour du roi à Édimbourg*. Citation p. 75.

3. *Ibid.*, p. 217.

âpre que celui de cette poétique Calédonie dont les froids paysages perdent tant de leur prix à être admirés de près. »¹ Mais Custine atteint par cette déception même le but de son voyage en Écosse : « Si ce que j'en vois » dit-il, « m'ôte l'envie d'y retourner, je croirai n'avoir pas perdu mon temps. Pour un esprit aussi voyageur que le mien, c'est beaucoup d'en finir avec tout un pays. »² Ce désillusionné, cette âme errante, affligée de chagrins inconsolables qui ne vit que de regrets et de souvenirs, ce n'est pas là Custine tout entier. On trouve dans ses *Mémoires et Voyages*, à côté de cette attitude romantique, des jugements sains, et éminemment raisonnables sur les mœurs et sur la littérature. Au moment de son voyage en Écosse, Custine était loin d'être malheureux. Il avait trouvé le bonheur dans le mariage, un fils venait de lui naître, la vie semblait lui sourire. Le jour n'était pas encore venu où il pouvait se regarder comme abandonné par la société. Il faut voir en lui deux personnages, l'homme du monde et le romantique ; lui-même nous les révèle l'un en face de l'autre devant l'importunité de la haute société d'Édimbourg : « Je me soumets par raison, et je baïlle par instinct »³.

C'est le 17 août 1822, que Custine arrive en Écosse. Il fuit l'impitoyable machinisme de l'Angleterre ; il fuit aussi le bon ordre et le calme qui y règnent, et qui gênent sa vivacité naturelle de Français. « Fronder », dit-il, « est un si bon remède contre l'ennui⁴ ! » Même la nature en Angleterre lui semble trop uniforme : il se réjouit d'être arrivé en Écosse où « le jardin finit et la campagne commence »⁵. Il arrive à Édimbourg à temps pour assister aux fêtes données à l'occasion de la visite du roi. Il ne s'attarde pas dans les salons de la capitale, mais se rend à Glasgow, d'où il part pour Inverary et Fort William et remonte le canal calédonien jusqu'à Inverness. Il retourne par le Perthshire, les Trosachs, le lac Katrine, le Ben Lomond à Glasgow, d'où il se remet en route pour Keswick, ayant passé un mois en tout dans l'Écosse.

Dès son arrivée en Écosse, Custine définit nettement son sentiment de la nature : « Le spectacle de la nature dans sa majestueuse

1. Le marquis de CUSTINE. *Mémoires et Voyages*, Tome II, p. 415.

2. *Ibid.*, Tome II, p. 269.

3. *Ibid.*, Tome II, p. 237.

4. *Ibid.*, Tome II, p. 87.

5. *Ibid.*, Tome II, p. 227.

indépendance suffit à tous mes désirs, surtout lorsque des noms poétiques, une histoire intéressante, une mythologie originale viennent mêler le prestige des souvenirs à celui de la solitude »¹. Il est sensible en effet au charme mélancolique des paysages des montagnes, mais il se lasse bientôt de leur monotonie.

« C'est ici qu'il faut venir », écrit-il d'Inverary, « apprendre comment la nature se passe de couleurs pour faire des paysages. Un ciel gris, un lac gris, des montagnes noires, des torrents noirs, un premier plan, noir comme tout le reste, mais où la bruyère en fleurs répand quelques faibles teintes de lilas : tels sont les monotones objets qui composent les tableaux exposés ici par le Grand Peintre aux regards du Voyageur² ».

Et en quittant l'Écosse, il s'exclame : « Me voici enfin sorti de l'empire de la monotonie pour rentrer dans celui de l'uniformité.... après avoir parcouru Édimbourg, traversé le premier lac bien encaissé, admiré la première vue de côtes bien stériles, descendu dans la première vallée marécageuse, gravi la première montagne couverte de bruyères, vous avez vu toute l'Écosse³ ». Dans une lettre au Marquis de la Grange, même plainte : « ... en général les sites de ces deux pays sont si monotones que lorsqu'on en a vu un, on les connaît tous⁴ ». Il admet que l'Écosse a des « solitudes poétiques⁵ » ; mais pour lui « poétique » veut dire simplement imprégné du souvenir d'Ossian.

Des souvenirs d'Ossian, c'est surtout ce que Custine recherche en Écosse. Déjà en apercevant de loin les « lignes irrégulières que dessinent sur le ciel les montagnes ossianiques⁶ », il ne peut contenir son impatience. Aux bords du lac Fyne : « on ne peut oublier un instant que c'est le pays d'Ossian qu'on parcourt. Quand les ténèbres du soir se répandent sur ces paysages désolés, le cœur de l'homme s'ouvre à la tristesse, et à la poésie la plus mélancolique devient l'expression naturelle de ses sentiments

1. Le marquis de CUSTINE. *Mémoires et Voyages*, Tome II, p. 217.

2. *Ibid.*, Tome II, p. 312.

3. *Ibid.*, Tome II, pp. 414-415.

4. Le marquis de CUSTINE. *Lettres inédites au Marquis de la Grange*. Paris, 1925, in-16, p. 142, lettre du 26 Septembre 1822.

5. *Ibid.*, p. 142 ; lettre du 26 septembre 1822.

6. Le marquis de CUSTINE. *Mémoires et Voyages*, Tome II, p. 218.

intimes »¹. Il est ému par la rencontre d'un troupeau de moutons qui viennent du Morvan. Devant le tombeau d'Ossian, il se laisse emporter par son enthousiasme :

« Il est vrai que les Irlandais disputent ce monument aux Mc Gregor, et que les critiques disputent Ossian même à ses admirateurs. Mais que m'importent ces oiseuses discussions ? Cette question historique établit un rapport de plus entre le Barde écossais et le père de toute poésie ; l'Homère du Nord a pour jamais confondu son nom avec celui de la contrée qu'il a chantée ; son esprit y demeure, tout y est rempli de son souvenir, et le doute attaché à sa mémoire, comme le vague qui caractérise ses chants font qu'il occupe l'imagination du voyageur au pied de toutes les montagnes, sur toutes les bruyères, au bord de tous les torrents. Il a rendu cette terre essentiellement poétique, ou ce qui est la même chose, Ossianique »².

Et en descendant le Ben Lomond, où il s'est perdu dans les brouillards : « Je me croyais mort et il me semblait que je voyageais dans les nuages avec ces esprits d'Ossian qui vont porter aux vivants la guerre et la tempête ». C'est un pèlerin ossianique bien plus convaincu que Nodier.

A l'égard de Walter Scott, Custine se montre critique froid et compétent. A son arrivée en Écosse, il rend grâce à Scott de lui avoir « si bien fait connaître l'histoire et les habitants de ce pays »³ ; à Édimbourg il s'aperçoit facilement que l'auteur d'Ivanhoe avait présidé à l'ordonnance de la fête, et il compare cette « pompe romantique » à une scène des romans historiques. Pendant le reste du voyage, pourtant, il ne se préoccupe pas de la recherche des souvenirs de Scott. Arrivé au lac Katrine, il trouve les descriptions de « La Dame du Lac » « plus poétiques qu'exactes » : non seulement il parle comme Montulé de Walter Scott peintre, mais il dit même que sa plume « n'est jamais qu'un pinceau »⁴. Il reproche à ses ouvrages un manque de subjectivité, trop d'uniformité, un choix indifférent de détails, trop d'objets se disputant le premier plan. « En deux mots », s'écrie-t-il, « voici mon jugement sur les œuvres de Walter Scott : ses romans ressemblent à des poèmes en prose ; et ses poèmes à des romans en vers »⁵. Avec

1. Le marquis de CUSTINE. *Mémoires et Voyages*, Tome II, p. 300.

2. *Ibid.*, Tome II, p. 367.

3. *Ibid.*, Tome II, p. 218.

4. *Ibid.*, Tome II, p. 380.

5. *Ibid.*, Tome II, p. 382.

cette observation juste et nouvelle sur la similitude qu'il y a entre les poèmes et les romans de Scott, Custine a l'air de terminer ses réflexions sur le romancier écossais, mais les deux pages qui suivent contiennent une appréciation si mûre et si réfléchie des œuvres de Scott qu'il est permis de croire qu'elles ont été ajoutées plus tard. Dans ces pages, Custine loue chez Walter Scott son instinct historique, la vraisemblance des situations qu'il décrit et de la langue qu'il met dans la bouche de ses personnages, la façon dont il traite le pathétique et les thèmes chevaleresques. Il doute, cependant, que Scott racontât si bien l'histoire qu'il ne la compose : il sait créer l'illusion ; c'est pourquoi il plaît à l'esprit peu consciencieux de l'époque. Tout en déplorant les mauvaises imitations auxquelles son œuvre a donné lieu, Custine accorde à Walter Scott le mérite d'avoir su ramener « si ce n'est pas le sentiment, au moins la mode du vrai dans le siècle du faux ¹ ». Jugement en effet bien plus réfléchi que les remarques du lecteur de *La Dame du Lac* aux bords du lac Katrine, et qui semble dater plutôt de 1830, année de la publication des *Mémoires et Voyages*, que de 1822.

La littérature n'est pas cependant, la seule étude de Custine en Écosse. Il s'intéresse aux mœurs de ce pays qu'il traverse si rapidement. Ce ne sont pas les gens du monde qui le retiennent, « ces caractères sans couleurs ² ». A la revue des troupes à Portobello pendant la visite du roi, il se moque de quelques-uns des nobles écossais, « qui portaient avec un malaise comique le costume de leurs ancêtres dans toute la rigueur nationale ³ ». Son regard est attiré bien plus souvent par les montagnards qu'il rencontre dans les rues d'Édimbourg. Il est un peu déçu de leur apparence : il admire leur physionomie intelligente et leur agilité, mais il leur trouve un air de saleté qui avec l'aspect de leurs cheveux presque toujours roux achève de détourner sa curiosité. Il aimerait mieux voir ces hommes loin des villes, dans leur cadre naturel. A Lanark, où il voit l'établissement d'Owen, c'est encore une déception pour ce voyageur pénétré de romantisme que de trouver, « même sur cette terre poétique ⁴ » des témoignages de la vie mercantile. En vrai voyageur, il regrette qu'on ait arrangé la région des Trosachs pour la commodité du voyageur élégant : il aimerait

1. Le marquis de CUSTINE. *Mémoires et Voyages*, Tome II, p. 383.

2. *Ibid.*, Tome II, p. 225.

3. *Ibid.*, Tome II, p. 263.

4. *Ibid.*, Tome II, p. 265.

mieux voyager sans confort que d'être à chaque pas « troublé dans son enthousiasme »¹ par la foule des touristes. Il s'intéresse aux chansons écossaises et passe toute une nuit à en traduire une qu'il a entendu chanter en gaélique et dont l'aubergiste de Loch Achray lui a fourni une traduction en anglais. Dans les Lowlands, juste avant de repasser la frontière, ce romantique est touché, même ému, par l'étroite observance du dimanche en Écosse : « les hommes de ce pays », dit-il, « sont ennuyeux quand ils s'amusent, mais ils sont touchants quand ils prient »².

Si l'Écosse a su distraire pendant quelques semaines l'éternel chagrin de Custine, cet heureux effet n'a pas duré : il est parfaitement content au bout d'un mois de rentrer en Angleterre, de « changer d'ennui »³. « Sans contredit », conclut-il, « le plus beau point de vue de l'Écosse est pris du coin de votre feu vis-à-vis d'Ossian et de Walter Scott »⁴.

1. Le marquis de CUSTINE. *Mémoires et Voyages*, Tome II, p. 363-364.

2. *Ibid.*, Tome II, p. 405.

3. *Ibid.*, Tome II, p. 225.

4. *Ibid.*, Tome II, p. 415.

CHAPITRE V

VOYAGES ET VOYAGEURS DE LA PÉRIODE 1815-1830

Voyageurs romantiques (Suite). Amédée Pichot, Adolphe Blanqui,
les pèlerins d'Abbotsford, Ducos, L. de Buzonnière,
les « Voyageurs imaginaires ».

Avec Amédée Pichot, nous retombons du monde des sentiments dans celui de l'observation. Lui aussi vient en Écosse au mois de juillet 1822, non pas, cependant, en simple excursionniste, mais dans l'intention de faire une enquête sur les mœurs et particulièrement sur la littérature du pays. Il n'a que vingt-six ans, mais le goût des lettres l'a amené à se familiariser avec la littérature anglaise, et, ses études médicales terminées, à se consacrer à la traduction des poèmes de Byron et de Scott. Déjà en 1821 il a publié la première notice qui ait paru en français sur l'ensemble des ouvrages écrits avant cette date par Walter Scott. Son récit de voyage contiendra donc le résultat de ses observations plutôt que les épanchements d'une âme poétique. Pichot est en effet plutôt sentimental que sensible : il cherche les traces de Nodier sur les bords des lacs écossais, cueille pour lui une rose dans le jardin d'Abbotsford, mais il n'en dit pas bien long sur l'impression produite sur lui personnellement par les paysages de montagnes. Son *Voyage en Angleterre et en Écosse*¹ écrit sous la forme de lettres adressées à ses amis pendant son séjour dans la Grande-Bretagne laisse entrevoir une personnalité agréable, sympathique, mais incapable de l'exaltation d'un Nodier ou d'un Custine.

A Édimbourg, Pichot s'intéresse à tout, habitants, mœurs, littérature, beaux-arts, musique, sciences. Il enlève à l'ancienne capitale un peu de son prestige en constatant qu'elle est devenue

1. A. PICHOT. *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse*. Paris, 1825, 3 vol. in-8°.

un peu ville de province. Il déplore, d'ailleurs, la disparition du sentiment national chez les Écossais, et dit que c'est grâce à Scott seulement que le pays s'occupe encore de ses antiquités historiques et poétiques. Muni de lettres de recommandation, Pichot se fait présenter partout, mais c'est dans les grandes librairies de la ville, rendez-vous des gens lettrés, qu'il apprend à connaître la société édimbourgeoise, telle qu'il nous la décrit. Dans la célèbre petite boutique de High Street où Constable préside la publication de la Revue d'Édimbourg, il rencontre des gens de toutes les conditions, le parti whig étant en ce moment-là le parti populaire en Écosse ; tandis que c'est dans le cabinet de lecture du splendide magasin de Blackwood que se réunit la coterie exclusive des Torys ; souvent Pichot va bouquiner chez ce bon veillard, M. Laing, qui lui parle volontiers — et en français — de Walter Scott. Mais il fréquente surtout l'élégante librairie de MM. Miller et Manners, où le courtois M. Miller reçoit tout le beau monde littéraire d'Édimbourg, les bas bleus qui viennent se mettre au courant de la mode en littérature, les « du Deffant calédoniennes », qui dissertent en règle sur les hautes questions du jour ¹. C'est là, car alors on avait encore le temps de flâner chez les libraires d'Édimbourg, que Pichot écoute ces interminables discussions sur maint sujet de religion, de sciences et de politique dont il sort convaincu que « de père en fils les Écossais sont depuis longtemps les argumentateurs les plus opiniâtres ² ». On conçoit, cependant, que le principal plaisir de Pichot fut d'entendre parler de Scott dans ces centres de conversation littéraire ; ce fut là, probablement, qu'il approfondit en même temps ses connaissances de Burns et qu'il entendit parler de James Hogg.

Pendant son séjour à Édimbourg, Pichot alla voir au théâtre une représentation de la pièce qu'on avait tirée du roman de « Rob Roy », et assista aux fêtes qui eurent lieu à l'occasion de la visite du roi Georges IV. Il fréquenta les galeries de peinture et apprit à connaître les œuvres des peintres de l'École écossaise, Raeburn, Wilkie, Nasmyth, Allan et Williams. Il constate qu'il n'y a pas de sculpture écossaise. Comme tant de ses prédécesseurs, il est attiré par le concours des joueurs de cornemuse organisé par la « Highland Society », et comme eux aussi il est d'avis que cette

1. PICHOT. *Voyage...*, Tome III, p. 207. ^o

2. *Ibid.*, Tome III, p. 207.

musique « aurait un autre caractère dans les grottes sombres des montagnes, et sur une côte où mugit une mer houleuse ¹ ».

Un critique du *Voyage* de Pichot suggère que l'auteur aurait pu l'intituler : « Voyage en Angleterre et chez Sir Walter Scott ² ». En effet, les œuvres et la personnalité de Scott sont la véritable préoccupation de notre voyageur. Arrivé à Édimbourg, il croit reconnaître dans chaque passant un personnage de Scott ; en contemplant Arthur's Seat, il dit qu'à tout lecteur de Scott, cette colline est « une éminence presque aussi familière que Montmartre aux Parisiens ³ ». Il est un peu déçu en voyant le grand homme pour la première fois : l'apercevant dans la rue au retour d'une course de chevaux il lui trouve un air trop robuste, trop peu poétique, qui ne convient pas à l'idée qu'il s'est faite de son extérieur. Il raconte les plus récentes anecdotes d'Édimbourg sur la paternité des romans de Waverley, que Scott n'a pas encore avouée. Il parle de la position politique de Scott, à qui les whigs reprochent de donner une fausse couleur de poésie à la tyrannie des Stuarts et qui serait, affirme-t-il plus sévèrement traité par la Revue d'Édimbourg, si ce périodique ne paraissait pas sous les auspices de Constable. C'est le peuple qui, selon Pichot, aime le plus la gloire de Scott, à cause de l'appel qu'il fait au sentiment national. Muni de ses traductions de *Marmion* et de *La Dame du Lac*, Pichot ose enfin se présenter dans la maison de Castle Street. Dans le calme de son bureau, il retrouve à Scott « toute la majesté que Chantrey a reproduite dans son buste » ⁴. A partir de ce moment, les lettres de Pichot contiennent une suite de confidences sur les entretiens qu'il a avec le grand romancier. Scott lui parle de Wallace et de Bruce, de la littérature anglaise et française ; l'invite à déjeuner, l'engage à aller voir Abbotsford. Il a le bonheur d'assister à plusieurs de ces réunions intimes où Scott parle sur tous les sujets qui l'intéressent, littérature, histoire, le bon vieux temps ; où sa fille chante les airs écossais tant aimés de son père. A Édimbourg l'on prépare la réception du roi : Scott persuade à Pichot d'y rester pendant les fêtes. En bon républicain, celui-ci se moque un peu de cette pompe royaliste, mais il est prêt à admirer le rôle

1. PICHOT. *Voyage...*, Tome III, p. 234.

2. Critique du *Voyage* de Pichot : *Journal des Débats*, 22 août 1825.

3. PICHOT. *Voyage...*, Tome III, p. 174.

4. *Ibid.*, Tome III, pp. 248-249.

joué par Scott. Comme Custine, il préférerait voir les montagnards dans leur milieu propre.

Pichot quitte enfin Édimbourg pour « faire le voyage de la Dame du Lac » ; et cette excursion est naturellement remplie de souvenirs de Walter Scott. Les références à Scott éparses dans tout l'ouvrage de Pichot supplémentent la critique de Walter Scott poète qui fait partie du tableau de la poésie contemporaine où l'auteur montre que l'Écossais, par le choix de ses sujets et par son style, devrait être traité en poète du treizième siècle plutôt qu'en moderne. Il ne donne pas de critique d'ensemble des romans, dont Scott ne s'est pas encore, d'ailleurs, publiquement avoué l'auteur : peut-être réservait-il son jugement pour la quatrième partie de son ouvrage qui ne vit jamais le jour, mais où il devait achever le récit de son voyage aux lacs (car le troisième volume finit brusquement avec un repas champêtre au bord du Lac Lomond) et où il devait parler des ballades.

Ossian n'occupe guère la pensée de Pichot. Il marque nettement sa préférence pour Walter Scott dès son arrivée en Écosse : « Nous posons enfin le pied sur ce royaume que de nos jours, le génie de Walter Scott a couronné de l'auréole d'une nouvelle gloire poétique, plus nationale que celle du vieil Ossian ¹ ». Après des recherches sur la musique écossaise dans ses rapports avec la poésie, il s'oppose définitivement à ceux qui font d'Ossian le père de la chanson écossaise. Pour lui, la poésie ossianique telle que Macpherson l'a transmise n'a rien de national, en quoi elle diffère radicalement des véritables chansons de la tradition orale. Il rapproche les vraies chansons gaéliques de celles des Lowlands et de celles de Burns et de Scott en leur refusant toute parenté avec la poésie d'Ossian.

D'être nationale, c'est aux yeux de Pichot le plus grand mérite de la poésie de Burns comme de celle de Scott. Il remarque que si les chansons écossaises sont « l'écho du peuple », c'est parce que les chansonniers « n'ont point détourné leurs yeux de leurs montagnes natales » ². Il constate la puissance de ces chansons sur toutes les classes de la société : « c'est le privilège », dit-il, « de ce qui est vraiment national » ³. En voyant les Écossais émus par les chansons d'amour de Burns, il lui vient à l'esprit l'ingénieuse idée que

1. PICHOT. *Voyage...*, Tome III, p. 165.

2. *Ibid.*, Tome III, p. 238.

3. *Ibid.*, Tome III, p. 239.

ces chants « servent d'antidote à cet esprit de puritanisme qui tend à répandre un voile funèbre sur toutes les physionomies écossaises »¹. Pichot assigne à Burns d'ailleurs, un rang élevé parmi les meilleurs poètes de l'Angleterre. Tout en observant chez l'Écossais un certain manque d'élégance, dû à son éducation incomplète, il loue sa sensibilité, son humour, son enthousiasme, sa verve moqueuse et son style aussi pur que vrai. Parmi les thèmes de la poésie de Burns, il cite, outre l'amour et la nature, les superstitions populaires dont Burns traite toujours le côté risible. Pour ce qui est du ton des poèmes, il observe que, malgré l'impiété de certaines de ses chansons, et de certains épîtres, le poète garde un grand fond de religion, qui se montre, par exemple, dans *Le samedi soir du Métayer*. Le langage de Burns, dit-il, est loin d'être un simple patois, et il la compare avec le provençal, où l'on trouve également de ces locutions pittoresques qui sont intraduisibles dans les langues modernes. Mais ce que Pichot veut surtout faire ressortir dans son étude de Burns, c'est la qualité purement nationale de sa poésie, ce caractère franc et original qui n'est qu'à l'Écosse, « le fruit de son sol, de son climat et de ses mœurs »². Il n'a pas épuisé, d'ailleurs, à la fin du troisième volume du *Voyage* tout ce qu'il a à dire au sujet de Burns, et il se propose d'en reparler dans la suite.

Après Scott et Burns, c'est le berger d'Ettrick, James Hogg, qui attire l'attention de Pichot. Il en a probablement entendu parler dans la librairie de Blackwood, car Hogg est encore en 1822 un des collaborateurs de la *Revue de Blackwood*. C'est à la suite d'une courte étude sur les Chaucériens écossais, qu'il rattache à Thomson, Allan Ramsay et Ferguson, que Pichot parle de Hogg. Il attribue la sensualité des poésies récentes de celui-ci à son séjour à Édimbourg ; ce qui importe dans son œuvre, c'est sa jeunesse, qui a été « celle d'un berger vivant solitaire et rêveur avec son troupeau et ses muses ; c'est-à-dire avec les fées, qu'aucun poète d'Écosse depuis Thomas d'Erceldoune n'avait peintes avec tant d'attraits »³. Pichot analyse *The Queen's Wake* et *Kilmeny*, et compare Hogg et Burns dans leur manière de traiter le surnaturel. « Burns », dit-il, « quand il traitait une histoire surnaturelle, y introduisait

1. PICHOT. *Voyage...*, Tome III, p. 242.

2. *Ibid.*, Tome III, p. 446.

3. *Ibid.*, Tome III, p. 370.

toujours quelques images comiques et mêmes grotesques. Il ne croyait pas : Hogg écrit avec la foi¹ ».

En passant en revue les différents objets du voyage de Pichot, et son extraordinaire activité intellectuelle, l'on comprend à quel point ce voyage pouvait être important comme introducteur en France de nouvelles connaissances sur l'Écosse.

*
* *

Adolphe Blanqui vient en Angleterre comme successeur spirituel de J. B. Say et de Dupin. Agé de vingt-cinq ans seulement, mais déjà préoccupé de l'économie politique, il visite les grandes villes industrielles anglaises avec le seul but d'y étudier les conditions économiques et de se rendre compte des progrès qu'on y faisait afin d'en faire bénéficier la France. Arrivé en Écosse, il ajoute à cette préoccupation professionnelle l'intérêt d'un jeune touriste atteint des idées romantiques. Non seulement il y examine les manufactures et les institutions des Lowlands, mais il fait une randonnée dans les montagnes, se laisse émouvoir par les souvenirs ossianiques, songe à l'ancienne gloire des Calédoniens, si bien qu'il dépasse le terme de son congé et perd sa place de professeur à l'institution Massin.

En passant la frontière de l'Écosse, Blanqui salue la « noble terre de Wallace, de Bruce et de Robertson, terre classique de la franchise et de l'hospitalité »². « Je ne puis me l'expliquer », dit-il, « mais en entrant en Écosse, je me suis senti chez un peuple ami »³. Il a lu, outre l'histoire de l'Écosse, les récits de quelques voyageurs, celui de Dupin, et ceux de Pennant, Johnson et Gilpin. Il a lu aussi la *Promenade* de Nodier, et tout en réfutant à l'aide de la statistique de Cleland, le passage où celui-là déclare que « presque tout le monde a eu la petite vérole, et que presque personne ne sait lire »⁴, le jeune économiste s'inspire de sa théorie de la mythologie des nuages. A Gretna Green, où l'on célèbre encore une moyenne de quatre-vingt mariages par an, Blanqui déplore l'existence d'un tel « temple de la faiblesse » ; entre Dumfries et

1. PICHOT. *Voyage...*, Tome III, p. 382.

2. Adolphe BLANQUI. *Voyage d'un jeune Français en Angleterre et en Écosse pendant l'automne de 1823*. Paris, 1824, in-8°, pp. 130-131.

3. *Ibid.*, p. 132.

4. NODIER. *Promenade...*, p. 154.

Lanark, il explique l'absence d'arbres par l'égoïsme de l'Angleterre qui ne fait pas assez pour l'amélioration de l'Écosse. Blanqui passe quelque temps dans une maison près de Lanark : c'est le premier voyageur qui nous raconte un séjour chez des amis écossais. Il donne quelques détails sur la vie de famille, les repas où le régime est redevenu français, c'est à dire où l'on mange de la soupe et où le bœuf n'est pas saignant comme en Angleterre, sur les longues soirées d'automne où l'on lit les ouvrages de Burns et de Scott. Il s'attriste sur l'aspect des jardins écossais dans l'arrière-saison : ces touffes d'acacias rabougris, ces ifs, ces lauriers, ces petits cyprès, « ramassés en buissons, et réunis par compartiments »¹. A Glasgow et à Édimbourg, il est attiré surtout par l'Université, et il exprime sa vénération pour un pays où « la première aristocratie est celle du talent »². Il descend dans une mine de charbon, s'intéressant au travail des enfants, aux lampes Davy dont se servent les mineurs, aux pompes à eau, à la rétribution des ouvriers.

Le jugement d'ensemble de Blanqui sur la société écossaise, c'est que l'aristocratie y domine encore trop, que la fortune, les richesses industrielles mises à part, appartient presque entièrement aux grands propriétaires. Les goûts simples des gens du peuple font qu'ils ne souffrent pas trop de ce malheur, mais le jeune Français voudrait « un sort plus heureux pour un peuple qui a tant de vertus »³. Il s'intéresse à la position des femmes dans la société écossaise. Dans les châteaux qu'il visite il rencontre beaucoup de femmes non mariées, à cause, dit-il, du droit d'aînesse, qui prévaut encore dans la famille écossaise, et qui ne pourvoit pas à la dot des filles. Il lui semble que les femmes écossaises, dont beaucoup sont ainsi vouées au célibat, sont plus cultivées que les femmes d'autres pays, comme si elles avaient voulu combler par des plaisirs intellectuels le vide de leur vie de célibataires.

Architecture gothique, musique écossaise, littérature, voilà encore des objets de la curiosité du jeune voyageur. « L'aspect de la cathédrale de Glasgow », assure-t-il, « joint aux souvenirs de l'histoire, inspire plus de véritables et de solides réflexions sur le moyen âge de l'Écosse⁴ que toutes les fictions des romanciers

1. BLANQUI. *Voyage...*, p. 155-156.

2. *Ibid.*, p. 160.

3. *Ibid.*, p. 211-212.

modernes »¹. Il ne goûte pas beaucoup au contraire les imitations du style gothique tel qu'il les voit dans les châteaux modernes de l'Écosse. En entendant chanter des airs montagnards, il les trouve empreints d'une langueur « voisine de la monotonie² », et il s'étonne que ce pays qui n'a jamais produit de grands compositeurs soit celui où l'on cultive le plus la musique. A l'instar de Nodier, c'est Ossian qu'il regarde comme la plus haute gloire de la poésie écossaise. Parcourant les montagnes au mois de novembre, saison des brouillards, il comprend facilement avec Nodier que la poésie ossianique soit née dans un tel pays et chez un peuple doué d'imagination. Il ne peut guère apprécier Burns à cause de la difficulté de la langue, mais il donne quelques détails sur les thèmes de sa poésie. Quant à Walter Scott tout en l'appelant le cygne de la Clyde, peintre de ses beaux sites, de ses héros, de ses belles dames, il voudrait que Rousseau y fût venu chanter les tendres passions. Il remarque que les œuvres de Scott ont leur place dans chaque bibliothèque après celles de Burns, mais que les œuvres de Byron ne sont pas élevées au rang de ces créations poétiques.

Malgré les intempéries de la saison, Blanqui est sensible aux beautés du pays des montagnes, mais il voudrait pour le lac Lomond le ciel d'Italie, et il est accablé, au milieu des paysages écossais, par quelque chose de triste et d'incertain.

* * *

Il faut se figurer entre 1820 et 1830 une longue succession d'étrangers qui viennent en Écosse uniquement pour faire le pèlerinage d'Abbotsford. Scott parle souvent de ces visiteurs dans son journal, quelquefois avec un mouvement d'impatience lorsqu'une visite inopportune l'a dérangé dans son travail. Ses amis considèrent comme un rare bonheur de pouvoir le trouver seul. De nombreux Français font ainsi le voyage d'Écosse pour voir le grand romancier, la plupart en simples touristes, sans l'intention de publier la relation de leurs expériences. Quelques-uns d'entre eux seulement ont laissé des vers, une lettre, un article de journal qui révèle leur passage à Abbotsford ; d'autres ont fait sur leur hôte écossais une

1. BLANQUI. *Voyage...*, p. 169.

2. *Ibid.*, p. 204.

si forte impression qu'il inscrit leur nom dans son journal ou en fait mention à ses amis.

Parmi les premiers de ces voyageurs qui vont et viennent en Écosse après 1820 est le jeune Auguste de Staël, qui visite Édimbourg en 1822. Il va publier en rentrant ses « Lettres sur l'Angleterre ¹ », mais cet ouvrage ne nous apprend rien sur sa visite en Écosse. Tout ce que nous avons pu trouver au sujet de son passage à Édimbourg, c'est que Scott et sa femme en parlent tous les deux à Amédée Pichot, Lady Scott en observant qu'il ne s'est pas soucié de rester à Édimbourg pour la visite du roi, voulant partir pour le Nord de l'Écosse ². Auguste de Staël visite à nouveau l'Écosse en 1826 ; mais à peine est-il arrivé qu'il est rappelé par la nouvelle d'un incendie à Coppet ³.

Un autre voyageur connu dans la société lettrée de Paris est Pierre Lebrun, qui au moment de son voyage en Écosse, avait déjà écrit deux tragédies bien accueillies, *Marie Stuart* ⁴, et *Le Cid d'Andalousie* ⁵. Dans le tome 3 des œuvres de Lebrun se trouve un poème intitulé : *L'Étoile de Vénus* ⁶, écrit à Keswick en 1825, et décrivant une rêverie du poète auprès du lac Tay à la suite d'une visite à Abbotsford. Il est assis au bord du lac, à regarder venir la nuit. Il songe à la France, à ses travaux, à ses amis, et enfin à Abbotsford où il a dormi naguère. Il lui semble entendre de nouveau les airs des ballades qu'ont chantées les filles de Walter Scott, voir renaître autour de lui sur les montagnes les héros dont Scott les a peuplées. Ces images deviennent confuses, des « vagues de nuages » roulent au ciel, et avec la venue de l'étoile du soir il est transporté dans le royaume d'Ossian.

Dans une note ajoutée à ce poème ⁷, Lebrun présente au lecteur une espèce de petit journal écrit au bord du chemin près d'Abbotsford comme il attendait la voiture qui devait le conduire à Édimbourg. En tête se trouve la date du 20 Septembre 1825, et les quel-

1. A. de STAËL-HOLSTEIN. *Lettres sur l'Angleterre*, Paris, 1825, in-8°.

2. A. PICHOT. *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse*, Tome III p. 405.

3. Le Duc de Broglie fait mention de ce voyage dans ses *Souvenirs* (Paris, 1886, 4 vol. in-8°), Tome III, p. 69.

4. P. LEBRUN. *Marie Stuart*, Paris, 1820.

5. P. LEBRUN. *Le Cid d'Andalousie*, Paris, 1825.

6. P. LEBRUN. *Œuvres*, Paris, 1861, 3 vol. in-8°, Tome III, pp. 143-148.

7. *Ibid.*, Tome III, pp. 414-423.

ques pages du journal contiennent le récit d'un séjour au château de Scott tel qu'ont dû le faire tant de ces Français voyageurs. Lebrun parle de l'approche du château, du drapeau qui y flotte pour indiquer que le maître est chez lui. Il décrit l'intérieur d'Abbotsford, la bibliothèque, où, dit-il, il n'y a point de livres français si ce n'est l'*Hermite de la Chaussée-d'Antin* ; il raconte les promenades faites avec Scott pendant les deux jours qu'il y a passés, une visite aux Lockhart, et surtout la conversation de son hôte, qui avait roulé tantôt sur les mœurs écossaises, tantôt sur les superstitions locales. Scott avait montré à Lebrun et à son compagnon de voyage, Achille du Parquet, le vallon où Thomas d'Erceldoune entretenait commerce avec les fées, leur avait parlé du taureau d'eau que les paysans voyaient paraître quelquefois à la surface de l'Étang de Cold-Hill. Lebrun trouvait à ces récits « une sorte de sérieux qui ressemblait presque à de la croyance ». Le journal parle ensuite des soirées d'Abbotsford, où Madame Lockhart chantait, en s'accompagnant à la harpe, des chansons écossaises, tandis que son père, assis dans son fauteuil gothique, expliquait en Français à ses hôtes le sujet des ballades. Lebrun ne nous fait pas part de ses propres impressions, mais observe que l'un des hôtes, « espèce d'épicurien goutteux », reste tout ému de ces chants. Le récit de Lebrun finit avec la description d'une journée de la vie de Walter Scott.

Lebrun semble avoir beaucoup plu à son hôte, qui veut le retrouver lors de sa visite à Paris en 1826, mais en demandant par une erreur amusante « M. Lenoir ». On s'en rapporte à Raynouard, qui, étant au courant du voyage de Lebrun, résoud facilement le problème ¹.

Nous n'avons que peu de renseignements sur le voyage en Écosse que fit le comte de Montalivet en 1826. Lui aussi alla probablement, en sa qualité d'admirateur, rendre visite à Walter Scott, mais il ne fait qu'une courte mention de son voyage dans ses *Mémoires* ², en disant qu'il rencontra en Écosse « toutes les descriptions de Walter Scott » et qu'il fut étonné de trouver dans les Highlands, au milieu des chasses de grouses, des petits-fils des combattants de Culloden. Cette excursion lui découvrit l'avenir en même temps

1. P. LEBRUN. *Œuvres*, Tome III, p. 423.

2. Le comte de MONTALIVET. *Fragments et Souvenirs*, Tome I, Paris, 1899, in-8°, p. 44.

que le passé : partout il vit des machines à vapeur, même sur les bateaux des lacs d'Écosse. Ses compagnons de voyage auraient été, selon une note de l'éditeur des *Mémoires*, Duvergier de Hauranne, le duc de Montebello, et les frères Thayer.

* *

Charles de Rémusat ne laissa aucune relation du séjour de quelques mois qu'il fit en Angleterre en 1827 en compagnie de son ami Louis de Guizard. Arrivé à Londres vers la fin du mois d'Avril ¹, le futur ministre libéral consacra probablement la plus grande partie des deux mois qui suivirent à l'étude de la politique à Londres ; ensuite il se rendit en Écosse, car, fervent admirateur depuis dix ans du romancier écossais, il ne pouvait quitter l'Angleterre sans aller lui rendre visite. Il se fit présenter à Scott par Gallois, et fut reçu à Abbotsford le 20 juin. Dans son *Journal* Scott qualifie les deux jeunes Français de « pleasant, good-humoured young men » tout en se plaignant doucement d'avoir été interrompu dans son travail et d'avoir été assommé de compliments ². Nous n'avons pu trouver aucune indication de plus sur le voyage en Écosse de Rémusat et de Guizard. Est-ce qu'ils ont visité d'autres régions de l'Écosse que la vallée de la Tweed ? Ils ne le disent pas.

* *

C'est le 22 janvier 1827 que le voyageur Basil Hall présente à Scott le célèbre ornithologue Aububon. Français de par sa naissance et son éducation, mais américanisé par trente ans de séjour aux États-Unis, Audubon passa plus d'un an à Édimbourg et fréquenta toute la société savante et lettrée de la ville. On ne saurait guère le traiter en voyageur français, mais il causa peut-être de Scott et de l'Écosse plus tard avec Cuvier et Geoffroy de St-Hilaire et d'autres savants de Paris, où il se rendit en quittant l'Angleterre.

* *

En 1828 le duc de Lévis revint en Angleterre et se présenta chez

1. Sur le séjour de Rémusat et Guizard en Angleterre voir E. JONES, *op. cit.*, pp. III-III2.

2. Walter SCOTT. *Journal*, Tome I, p. 407.

Scott à Abbotsford. Il fait allusion à cette visite dans une lettre imprimée en tête de son ouvrage, « *La Conspiration de mil huit cent vingt et un* », qu'il dédie à Scott en 1829¹. Il revendique à deux titres le droit d'offrir ses hommages au romancier écossais, d'abord comme lecteur de ses romans, ensuite comme son hôte récent en Écosse. Il décrit l'atelier de Scott et marque le contraste entre l'appareil guerrier qui le décore et la vie du « plus paisible, du plus doux des vieillards ». Il conclut en disant qu'il a connu des personnes dont la renommée durera autant que l'histoire, le grand Frédéric, et Napoléon, mais qu'il n'a trouvé qu'en Scott le sublime assemblage du génie et de la bonté. Le *Journal* de Scott contient une allusion un peu mystérieuse à la visite du duc de Lévis, à la date du 9 avril, 1829² : « I got a book from the Duke de Lévis, the same gentleman with whom I had an awkward meeting at Abbotsford owing to his having forgot his credentials ». L'on sait que le duc passa pendant ce voyage en Écosse quelques jours au moins à Glasgow, où il s'occupa comme pendant l'Émigration de l'Étude des institutions. Une lettre sur l'hospice des fous de Glasgow portant la date du 6 septembre, 1828³, parut dans la *Revue de Paris* et un peu plus tard on y trouve un portrait de Scott également de sa plume.

*
* *
*

Ce ne sont là que quelques-uns des innombrables Français hôtes de Walter Scott à Abbotsford. Scott lui-même parle encore de la visite du maréchal Macdonald⁴ avec lequel il avait lié connaissance à Paris et qui avait du sang écossais dans les veines. A la date du 14 Septembre 1827 on lit dans le *Journal* de Scott la note suivante : « Enter Miss Sinclairs, two in number, also a translator and a little Flemish woman, his wife — very good — humoured rather a little given to compliment ; name Fauconpret. They are to return at night in a gig as far as Kelso — a bold undertaking⁵ ». Est-ce là Defauconpret, le traducteur des romans de Scott ; et ce passage

1. M. L. D. D. L. (M. le Duc de Lévis). *La Conspiration de mil huit cent vingt et un, ou les Jumeaux de Chevreuse*, p. 1829, 2 vol. in-8°.

2. Walter SCOTT. *Journal*, vol. II, p. 265.

3. *Revue de Paris*, 1829, Tome II, p. 177.

4. Walter SCOTT. *Journal*, Tome II, p. 265.

5. *Ibid.*, Tome II, p. 36.

décrit-il son unique rencontre avec le romancier ? A quel moment Scott connut-il M. Chevalier¹, bibliothécaire à Ste-Geneviève, qu'il appelle son « vieil ami » en le retrouvant à Paris en 1826 ? Celui-ci avait alors plus de soixante quinze ans, et il n'est pas probable qu'il ait visité l'Écosse après la Restauration, mais l'on sait qu'il avait passé quelques années en Angleterre avant d'être secrétaire de Talleyrand, fonction qu'il remplit pendant treize ans avant d'être nommé à la Bibliothèque Ste-Geneviève. Buchon² rendit-il visite à Scott pendant qu'il parcourait l'Angleterre et l'Écosse en suivant l'itinéraire de Froissart avant d'éditer les *Chroniques* ? Dousseau³, admirateur fervent d'Ossian et qui ne doute pas plus de son existence que de celle de Corneille, accordait-il une pensée à Walter Scott lors de sa première visite en Écosse en 1829 ? Ce sont autant de questions qu'il faut laisser sans réponse jusqu'au moment où quelque hasard nous la fera connaître.

*
* *

Il nous reste à parler de deux autres voyageurs français, qui n'ont vu ni l'un ni l'autre Walter Scott, mais qui ont écrit d'assez importants volumes sur l'Écosse.

C'est pour la seconde fois que M. Ducos, de la Banque de France, y vient en 1826. Il avait déjà parcouru la Grande-Bretagne en 1814, mais il ne donne aucun renseignement précis sur ce premier voyage, auquel il ne fait allusion que pour comparer l'état prospère des Lowlands à cette première date avec l'ébranlement industriel de 1826. Bien qu'il s'intéresse d'abord à la condition économique de l'Écosse, il fait montre d'une connaissance fort étendue de son histoire et de sa littérature, et relève à chaque pas des souvenirs d'autrefois. Accompagné de sa femme et de sa fille, Ducos arrive à Édimbourg le 10 Juillet 1826, par la route de l'Est, en passant par Dunbar. Le 13, le jour de l'élection des pairs, il est reçu chez les Flahaut ; on y parle du règne de Charles X, et les Édimbourgeois se rappellent son séjour à Holyrood. Dans son

1. Walter SCOTT. *Journal*, Tome I, p. 290. (Sur M. Chevalier voir aussi dans *The Caldwell Papers*, Glasgow, 1854, Part II, tome II. Lettre de James Mure au Professeur Jardine, 8 avril 1821).

2. Voir STENDHAL. *Correspondance Inédite*, Paris, 1926, 2 vol. in-8°, Tome I, p. 262. Lettre à M... à Londres, le 24 avril 1824.

3. M. A. DOUSSEAU. *Ossian, son siècle et sa patrie*, Le Havre, 1862.

*Itinéraire et Souvenirs d'Angleterre et d'Écosse*¹, publié en 1834, Ducos donne une description détaillée du palais de Holyrood, doublement intéressante pour ses compatriotes après le second exil des Bourbons.

En quittant Édimbourg, les voyageurs se rendent à Inverness en traversant le Perthshire, descendent le canal calédonien, visitent Staffa et Iona, font enfin le « Grand Tour » de l'Écosse. A Glasgow avant de repartir pour l'Angleterre, ils assistent à une représentation de *Rob Roy*, où ils remarquent que l'assistance est très peu nombreuse.

Le jugement d'ensemble de Ducos sur les Écossais est assez curieux. Il voit en eux un peuple demeuré fidèle à ses usages primitifs, à la langue de ses ancêtres, se contentant des productions d'un sol peu fertile, vivant de la chasse, de la pêche, et quelquefois de la contrebande. Il déclare que les Écossais ne possèdent que les éléments de l'instruction primaire, que l'abus du whisky leur fait d'ailleurs bientôt perdre. Malgré cela, ils sont animés d'un sentiment religieux ; leur cœur bat au récit des hauts faits de leurs aïeux, et chacun connaît par cœur les vers des bardes et des ménestrels qui ont célébré l'amour de la gloire et de la patrie. A Édimbourg il trouve que la passion pour la philosophie a beaucoup diminué depuis sa première visite, changement qu'il attribue à l'envahissement de la librairie par les romans historiques.

Ducos emporte d'Édimbourg le regret de ne pas avoir vu Walter Scott, « chantre des clans et des héros de l'Écosse, historien de ses fables et romancier de son histoire » ; mais ce regret sera bien moins vif lorsque le voyageur aura lu la *Vie de Napoléon*. En 1826, cependant, il cite encore avec plaisir les poèmes et les romans de Scott, fait comme tant d'autres le voyage de la *Dame du Lac*, et va voir au théâtre l'adaptation dramatique de *Rob Roy*. Pour les poésies d'Ossian, il se montre plus enthousiaste encore. Il n'est pas, cependant, exempt du reproche de les confondre avec les ballades dans une origine commune « chez les bardes et les Ménestrels ». Il promet dans sa préface que les fables ossianiques montreront au lecteur « dans les nuages du ciel l'image fantastique des guerriers morts en combattant »². Près de Dalnacardoch, il s'émeut

1. (B. Ducos). *Itinéraire et Souvenirs d'Angleterre et d'Écosse*, 1814-1826, Paris, 1834, 3 vol. in-8°.

2. B. Ducos, *op. cit.*, Préface, p. 9.

au souvenir d'Ossian et du chant de Colna. Il admire la grâce et la naïveté des ballades écossaises, leur style à la fois simple et passionné, et il regrette que ce genre soit si mal connu en France et qu'on en fasse de si mauvaises imitations.

*
* *

Léon de Buzonnière a le mérite d'avoir écrit le premier parmi les voyageurs français un ouvrage qui décrive uniquement l'Écosse. M. Boscheron des Portes, dans le rapport qu'il met en tête des extraits des souvenirs de voyage de Buzonnière publiés à Orléans en 1829¹ le présente au public comme un magistrat orléanais qui a « employé ses loisirs à aller admirer le lac Katrine ». M. de Buzonnière, ajoute-t-il, a évité avec soin de lire avant son départ les relations de ses prédécesseurs. Quoiqu'il en soit, il les connaissait très bien avant de publier ses « souvenirs » en 1830² : il parle dans sa préface de Nodier, de Pichot, de Simond, de Necker de Saussure et de Faujas de Saint-Fond. Il trouve, cependant, qu'aucun de ces voyageurs n'a eu pour but « de donner une idée précise de la physiologie du pays et de ses habitants » ; c'est pourquoi il décide de publier la relation du voyage qu'il a fait en Écosse dans l'automne de 1827 en compagnie de son ami M. Gabriel Bagenault. Le libraire ne trouvant pas cet ouvrage assez important pour attirer l'attention du public, Buzonnière le renforce du *Touriste Écossais*, simple itinéraire du pays avec des renseignements pratiques sur les excursions à faire et sur la meilleure façon de voyager en Écosse.

Le voyage de Léon de Buzonnière ne contient, malgré ses prétentions, rien de très original. Le voyageur fait le « Petit Tour » de l'Écosse Édimbourg, les Trosachs, le lac Katrine, le lac Lomond, Glasgow, donne une description d'Édimbourg qui n'a rien de neuf, et parle d'une vaine course à la recherche de Walter Scott, pour lequel Gosselin l'a chargé de quelques volumes de la traduction de ses œuvres. Scott est absent d'Édimbourg et Buzonnière doit

1. *Fragments d'un ouvrage intitulé « Souvenirs d'un Voyage en Écosse », par M. Léon de Buzonnière, précédés d'un rapport fait au nom de la section des Lettres de la Société Royale des Sciences, etc., d'Orléans, par M. Boscheron Des Portes, premier avocat général, Orléans, 1829, in-8°.*

2. LÉON DE BUZONNIÈRE. *Le Touriste Écossais ou Itinéraire général de l'Écosse, ouvrage indispensable au voyageur, précédé d Souvenirs d'un Voyage en Écosse, Paris, 1830, in-8°.*

renoncer à son intention un peu naïve de lui dire ce qu'on pensait en France de sa *Vie de Napoléon*. Il décrit minutieusement l'uniforme de la garde écossaise, à un concert de laquelle il assiste à Édimbourg. C'est là qu'il entend jouer *God save the king*, *Rule Britannia*, *Scots Wha Hae* et d'autres airs qui lui causent d'abord « plus d'étonnement que de plaisir ». Dans les montagnes, il trouve qu'on a tort d'établir un parallèle entre l'Écosse et la Suisse : « La Suisse », dit-il, « étonne ; l'Écosse a quelque chose qui sympathise avec l'âme humaine ¹ ». A Ard-Chin-Chrocan, il trouve sur le registre des étrangers les noms de Nodier et du jeune Isabey. En voyant les vieux châteaux écossais, il déplore la restauration des antiques châteaux de France qu'on a abîmés en essayant de les rendre conformes au goût moderne.

Buzonnière a cependant des idées assez heureuses sur la musique de l'Écosse. Il distingue dans le chant écossais deux parties dont l'une est douce et monotone et l'autre bruyante et incohérente. Il observe que le motif de ces airs est court, et qu'il y a une note dominante comme dans les airs de cornemuse. Il procède ensuite à la comparaison que font la plupart des voyageurs entre cette musique qui est l'expression des passions d'un peuple à demi-civilisé avec les suaves harmonies italiennes.

Partout dans son voyage, Buzonnière trouve des souvenirs littéraires. Il songe à Smollett dans la vallée de Leven, aux ballades écossaises près du Carron et dans le vieux cimetière de Glasgow. C'est surtout Scott et Ossian qui l'attirent. Il est hanté par le souvenir de Rob Roy aux bords du lac Lomond, et il parcourt les environs du lac Katrine *La Dame du lac* à la main. S'il prend chez Nodier l'idée du rôle des nuages dans la mythologie ossianique, il y ajoute au moins la suggestion que non seulement les objets aériens se revêtent dans les montagnes de formes terrestres, mais qu'à leur tour les masses les plus compactes y prennent quelque chose d'aérien ².

Pour son *Touriste Écossais* Buzonnière s'inspire d'un guide anglais portant le même titre et dont la seconde édition parut à Édimbourg en 1827. Il traduit de ce volume maint renseignement pour la commodité du voyageur ; mais il ajoute aussi des remarques qui ne sont que de lui. En parlant de la difficulté que présente la

1. L. de BUZONNIÈRE, *op. cit.*, p. 98.

2. *Ibid.*, p. 79.

langue au voyageur d'Écosse, il conseille une lecture attentive des romans de Scott et des poèmes de Burns et de Hogg. C'est la méthode de Stendhal¹ ; mais Buzonnière signale, et peut-être pour la première fois en France, le *Dictionnaire étymologique de la Langue écossaise* du docteur Jamieson, dont on venait de publier un important supplément en 1825. Dans cette partie aussi de son ouvrage, Buzonnière fait allusion à plusieurs ballades écossaises, et dit qu'il aurait voulu en citer davantage, si ce n'était que « cette poésie locale qui doit presque tous ses charmes à son antiquité et à la naïveté du langage n'a guère plus de mérite à nos yeux que n'en aurait à ceux d'un Écossais notre Grande Bible des Noël's nouveaux ou les œuvres gasconnes de Pierre Goudoulin »².

Malgré la justesse de quelques-unes des observations de Buzonnière, il est facile de reconnaître en lisant son ouvrage à la suite de ceux de ses prédécesseurs qu'il ne joue qu'un rôle de glaneur, que le champ des souvenirs littéraires écossais susceptibles d'intéresser la France a déjà été bien moissonné, et que les lecteurs contemporains de Walter Scott n'ont plus rien à demander aux voyageurs.

*
* * *

Buzonnière est le dernier de la longue suite de voyageurs qui ont transmis à leurs contemporains leurs impressions de l'Écosse. Combien d'autres Français, cependant, ont songé à explorer les régions ossianiques, la scène des romans de Walter Scott, depuis le jour où Chateaubriand fit errer René sur les monts de la Calédonie. C'est en songeant à Ossian autant qu'à Walter Scott qu'Ampère écrit en 1820 : « Je rêvais le voyage d'Italie comme un jour j'avais rêvé le voyage d'Écosse »³. Ximénès Doudan, du fond de sa paisible retraite de savant, écrit quelques années plus tard : « J'arrange autour de moi des scènes délicieuses, des voyages où je joue un si beau rôle. Me voilà me promenant au bord du Tibre avec Corinne ; j'erre dans les belles solitudes de l'Amérique avec Atala ; Malvina

1. STENDHAL. *Correspondance Inédite*, Paris, 1926, 2 vol. in-8°, Tome I, p. 214.

2. L. BUZONNIÈRE. *Le Touriste Écossais*, p. 372.

3. André-Marie AMPÈRE et Jean-Jacques AMPÈRE. *Correspondance et souvenirs (de 1805 à 1864), recueillis par Madame H. C.*, Paris, 1875, 2 vol. in-8°. Lettre de J. J. Ampère à J. Bastide. Tome I, p. 182.

m'appelle au fond de l'Écosse ¹. G. B. Depping qui parle longuement de ce pays dans sa description de la Grande-Bretagne ², a-t-il vraiment fait le voyage d'Écosse ? Nous n'en trouvons aucune indication dans ses *Souvenirs* ³ ; nous croyons qu'il faut considérer son ouvrage comme le fruit d'une excursion imaginaire faite par un érudit. Le Vicomte Walsh, à la fin de son voyage en Angleterre en 1829 n'en emporte qu'un regret, celui « d'avoir été si près de la poétique Écosse et de ne l'avoir pas vue ⁴ ». Nous n'avons pu relever chez Victor Hugo le désir de voyager en Écosse, mais c'est à lui qu'Alfred de Vigny fait part à la veille de son mariage, des impressions qu'il éprouvé dans les Pyrénées lorsqu'il passe à cheval dans les montagnes avec les figures blondes d'Ossian » ⁵. Lamartine écrit à Madame de Raigecourt en 1828 qu'il veut bien se charger de partir en voyage avec son fils qui vient de perdre sa femme ; « Je le mènerais un peu à Londres », dit-il, « un peu en Écosse, un peu en Irlande » ⁶. Sainte-Beuve traduit trois sonnets de Wordsworth sur son voyage en Écosse ⁷. Comme témoins de l'intérêt suscité par l'Écosse dans la France romantique, ces voyageurs imaginaires sont presque aussi importants que ceux que les hasards de la vie ont réellement amenés en présence de ses montagnes et de ses lacs.

1. X. DOUDAN. *Lettres*, Paris, 1879, 4 vol. in-8°. Lettre à M. Céleste Doudan, 3 avril 1828, Tome I, p. 4.

2. G. B. DEPPING. *L'Angleterre, ou Description Historique et Topographique de la Grande Bretagne*. Paris, 1824, 6 vol. in-18. (Le Tome II et une partie du Tome III sont consacrés à la description de l'Écosse).

3. G. B. DEPPING. *Erinnerungen aus dem Leben eines Deutschen in Paris*. Leipzig, 1832.

4. M. le V^{te} WALSH. *Lettres sur l'Angleterre ou Voyage dans la Grande Bretagne en 1829*. Paris, 1830, in-8°, p. 495.

5. *Lettres inédites d'Alfred de Vigny à Victor Hugo*, publiées par L. BARTHOU. Paris, 1925, in-8°, p. 45. Lettre du 16 janvier, 1825.

6. A. de LAMARTINE. *Correspondance*. Paris, 1874, vol. in-8°. Lettre à M^{me} de Raigecourt, 15 décembre 1828, Tome IV, page 207.

7. Sainte-Beuve. *Poésies complètes*, Paris, 1840, in-12, pp. 304-306.

CHAPITRE VI

L'APPORT DES VOYAGES EN ÉCOSSE DE LA PÉRIODE 1815-1830. (I)

Le rapport verbal des voyageurs

C'est par la conversation d'abord que les voyageurs font connaître à leurs compatriotes l'idée qu'ils se sont faite des pays parcourus. La parole n'atteint guère que l'entourage immédiat du voyageur, mais pour le cercle restreint d'amis ou de disciples elle précède, commente et continue l'œuvre écrite, et plus le causeur a de prestige, plus son auditoire se trouve influencé par son récit. Plusieurs d'entre ceux qui ont visité l'Écosse pendant la Restauration ont joui de la demi-publicité du professorat ; d'autres, reconnus bons causeurs, ont exercé leur talent dans les salons littéraires.

Biot est déjà, au moment de son voyage en Écosse, professeur de physique au Collège de France ; Dupin créera en 1824, au Conservatoire des Arts et Métiers, des cours industriels où il enseignera la géométrie et la mécanique tandis que J. B. Say dirigera les études d'économie politique. Adolphe Blanqui, jeune encore lorsqu'il visite l'Écosse, se fera connaître dès 1825, par un cours public fait à l'Athénée sur l'histoire de la civilisation industrielle des nations, et sera pendant trois ans directeur de l'École de Commerce avant de succéder à J. B. Say au Conservatoire des Arts et Métiers, en 1833. Philarète Chasles, enfin, professera au Collège de France à partir de 1841. Nous avons vu combien Biot s'intéressait aux méthodes d'enseignement qu'il avait observées en Écosse. Dupin s'est inspiré directement de l'Institut Andersonien de Glasgow dans l'organisation de ses cours industriels. J. B. Say et Blanqui admirent en Écosse la patrie d'Adam Smith. Chasles est chargé d'un cours de littérature étrangère. Il sera certainement difficile aux uns et aux autres de ne rien laisser échapper de leurs souvenirs de voyage,

de ne pas transmettre à leurs élèves et à leurs disciples quelque chose de leur connaissance personnelle de l'Écosse.

Passons ensuite aux grands « causeurs ». Il y en a quatre au moins dans notre petit groupe de voyageurs qui sont illustres dans les annales des salons parisiens. Nodier et Mary Clarke sont du nombre, Custine aussi, et Simond, dont l'influence est toute romantique, bien que son voyage date de 1811. C'est Simond, en effet, qui vient, après la Restauration, donner une première impulsion vers la connaissance de Walter Scott et de l'Écosse. Son *Voyage* paraît en 1816 et 1817 ; c'est justement pendant ces années-là que les premiers romans de Scott commencent à être traduits en français. Cet ouvrage a été le premier à parler de Walter Scott en France ; et Simond a l'avantage de pouvoir continuer par la parole son rôle d'initiateur. Pendant les années 1817-1819, il passe une partie de son temps à voyager en Suisse et en Italie, mais entre ces voyages, et plus tard lorsqu'il s'établira à Paris pour quelques années avant de se retirer à Genève, il sera accueilli dans le salon des Stapfer, dont il sera un des plus spirituels causeurs.

En lisant la page où Étienne Delécluze parle de l'attitude de la France impériale envers la littérature étrangère, l'on comprend le rôle que devait jouer Simond (en raison de ses connaissances fraîchement acquises) dans le renouveau de l'intérêt pour la littérature anglaise :

« Depuis 1792 jusqu'en 1815 les guerres continuelles de la Révolution et de l'Empire avaient entretenu dans l'esprit des Français à l'égard des nations étrangères, une aversion d'autant plus forte qu'elle était irréfléchie, et les Anglais portaient surtout le poids de cette haine. Quant à leur système de gouvernement, si l'on excepte les publicistes et les diplomates, personne sous le règne du premier Napoléon, ne le connaissait, et d'autre part on ne prononçait guère le nom de Shakespeare que quand le grand acteur Talma faisait valoir les imitations que Ducis avait faites des drames du poète anglais.

Peu à peu, et lorsque les cruels souvenirs de la double invasion commencèrent à être atténués par les vives préoccupations que donnait la consolidation du gouvernement constitutionnel, les productions de Walter Scott et de Lord Byron, accueillies avec tant d'enthousiasme en France, furent les premiers rameaux d'olivier signal de la paix renouée entre les deux nations ¹ ».

Les esprits libéraux du salon Stapfer sont des premiers à accueillir

1. E. G. DELÉCLUZE *Souvenirs de soixante années*. Paris, 1862, in-18°, p. 325.

les nouvelles idées politiques et littéraires, et l'on y écoute volontiers Simond au double titre de voyageur et de connaisseur de la littérature anglaise. La suffisance que lui reproche Southey ne paraissait pas sans doute dans sa conversation ; car Delécluze note que ce fut précisément par sa bonhomie et sa simplicité qu'il fit des prosélytes. « De l'ensemble des hommes distingués par leur savoir », dit encore cet observateur, « qui fréquentaient le salon Stapfer, les voyageurs étaient de ceux qui donnaient le plus d'intérêt »¹. Ajoutons que Simond a visité à nouveau Édimbourg en 1815, et qu'il a certainement maintenu ses relations avec les gens de lettres de cette ville, surtout avec Jeffrey, éditeur de la *Revue d'Édimbourg*, qui a épousé sa nièce, Charlotte Wilkes. Ses Voyages en Suisse et en Italie sont publiés, tous les deux en anglais, le premier en 1822-23, le second en 1827-28, avant de paraître en français. Il a dû connaître mieux que personne dans la petite coterie des Stapfer et des Monod le décor des romans écossais de l'auteur de *Waverley* auxquels on s'intéresse si fortement à Paris à partir de 1817. Pour les Stapfer, les Monod, les Humboldt, Maine de Biran, Constant, Stendhal, Cousin, Mérimée, pour tous ceux qui fréquentaient le salon des Stapfer et qui assistaient aux réunions du dimanche chez Delécluze ou aux soirées du vendredi chez Viollet le Duc, il dut être, à travers l'œuvre de Walter Scott, le cicerone préféré.

La conversation de Simond aura certainement accru l'intérêt des jeunes gens du salon des Stapfer pour la *Revue d'Édimbourg*. L'on sait que le *Lycée Français*, périodique éphémère fondé en 1817 et qui comptait parmi ses principaux collaborateurs Stapfer, Monod et Delécluze, s'inspirait de cette revue et se proposait de faire connaître en France la littérature étrangère.

Habitué du salon des Stapfer pendant les premières années de la bataille romantique, Simond étend son influence sur les jeunes gens qui vont entrer en lice dès 1824 pour exposer et pour défendre leurs théories romantiques et libérales. On trouve en effet réunie dans ce salon la rédaction presque entière du *Globe*, Stendhal, Delécluze, J. J. Ampère, Charles de Rémusat, Vitet. C'est un groupe de jeunes intellectuels qui s'intéressent vivement à la littérature anglaise ; Simond les encourage à étudier l'anglais, les aide à se créer des relations parmi les Anglais de Paris et en Angleterre. C'est par lui que Delécluze connaît les Nightingale qu'il visite pendant

1. E. G. DELÉCLUZE. *Souvenirs de soixante années*, p. 122.

son séjour en Angleterre en 1826¹, Stendhal trouve en lui un observateur pénétrant qui n'émet que des idées judicieuses².

En aidant ces novateurs à comprendre à la fois la langue anglaise, les romans de Scott et la critique de la *Revue d'Édimbourg*, Simond a certainement joué un rôle très important auprès des jeunes libéraux qui allaient bientôt s'illustrer sous la direction de Stendhal comme défenseurs du romantisme et comme partisans du drame historique en prose qui ne sera enfin que « du Walter Scott, de l'histoire en action et en mouvement »³.

Les romans de Scott avaient de quoi plaire à tout le monde. Si c'était en partie leur anti-catholicisme qui les recommandait dans le salon des Stapfer protestants et libéraux, c'étaient au contraire leurs tendances royalistes qui leur assuraient un bon accueil dans les milieux monarchiques du premier cénacle, de la Muse Française et de l'Arsenal. Charles Nodier est le grand causeur du romantisme royaliste. C'est probablement chez Émile Deschamps, dans le salon de la rue Saint Florentin qu'on l'a interrogé à son retour d'Écosse sur son voyage et sur ses aventures, et qu'il en a raconté les péripéties pour Vigny, Victor Hugo, Rességuier et pour les dames qui faisaient la gloire du premier Cénacle, Madame Tastu, Madame Sophie Gay et sa fille Delphine, Marcelline Desbordes-Valmore. Mais c'est surtout à partir de 1824 que Nodier joue son double rôle de causeur et de conteur ; ses amis feraient des lieues à pied pour venir l'écouter dans le salon de l'Arsenal où le simple ameublement, « recouvert en casimir rouge » est complété, selon la description de M^{me} Menessier, « par un buste de Hugo, par une statue de Henri IV enfant, par un portrait de Nodier et par un paysage de Régnier représentant une vue d'Écosse »⁴. On sait que là, « vers huit heures, adossé à la cheminée, penchant vers l'auditoire sa tête aux yeux bleus transparents, aux cheveux si longtemps blonds, il entamera de sa voix un peu traînante, légèrement teintée d'accent franc-comtois, quelque'un des mille sujets qui lui sont familiers »⁵. Nodier

1. Sur le voyage en Angleterre de Delécluze, voir : E. DELÉCLUZE. *Souvenirs de soixante années*, pp. 326-331.

2. STENDHAL. *Correspondance inédite*. Paris, 1855, 2 vol. in-18°, Tome I, p. 238.

3. Article du *Journal des Débats*, 5 juillet 1826. Cité par E. PARTRIDGE. *The French Romantics' Knowledge of English Literature*. Paris, 1924, in-8°, p. 233.

4. M^{me} MENESSIER-NODIER. *Charles Nodier*, p. 300. (passage cité d'une description par Dumas).

5. A. PAVIE. *Médaillons Romantiques*. Paris, p. 10.

aime se reporter en imagination dans le passé : ne dira-t-il pas un jour : « On ne recommence plus, mais se souvenir, c'est presque recommencer »¹. Aussi dans le salon de l'Arsenal, le sujet du voyage en Écosse sera de ceux qui reviendront souvent dans la conversation, d'autant plus que là, à côté de Soulié, de Victor Hugo, de Sainte-Beuve, de David d'Angers, de Dumas, de Vigny, de combien d'autres, se trouvent un Taylor, un Cailleux, un Pichot, qui, eux aussi, ont visité ce pays et ont beaucoup de souvenirs communs avec leur hôte. De temps en temps on fait la lecture d'un passage de Walter Scott, et l'un ou l'autre des quatre voyageurs saura peut-être décrire la scène d'après ses impressions personnelles. Loève Veimars y apprendra à mieux connaître le pays dont il étudie les ballades et les légendes, et Jouffroy à se faire une idée plus claire de ce pays qu'il considère comme une seconde patrie. Ce sont surtout les poètes et les artistes romantiques qui subissent l'influence de la parole de Nodier. A côté des noms de Victor Hugo, de Vigny, de Lamartine et de poètes moins connus du romantisme, on trouve sur la liste des fidèles de l'Arsenal presque tous les noms illustres de l'art contemporain, Delacroix, Devéria, Isabey, dont le fils avait accompagné leur hôte dans la promenade en Écosse, Louis Boulanger, Alfred Johannot, et son frère Tony qui devait illustrer plus tard les contes de Nodier, le sculpteur David d'Angers, admirateur de Scott et de Burns.

On connaît les soirées de conversation chez Mary Clarke, rue du Vieux Colombier et rue des Petits-Augustins, où l'on s'entretenait d'art, de musique, d'amour, et surtout de littérature². C'est là que se réunissaient à la seule lumière du feu de cheminée, quelques jeunes gens d'avenir qui aimaient à écouter Mary Clarke et à discuter avec elle les questions du jour. Victor Cousin, les Thierry, Thiers, furent parmi les plus anciennes connaissances parisiennes des Clarke ; les premiers, admirateurs de Fauriel, ne tardèrent pas à l'amener dans ce salon où, plus âgé et plus érudit qu'eux, il devint en quelque sorte le doyen de ces réunions et l'ami préféré de la jeune Anglaise. Stendhal, présenté par Fauriel, se brouilla avant longtemps avec son hôtesse ; mais Mérimée, et plus tard Ampère, ami de Jules Mohl qui devait par la suite épouser Mary Clarke y

1. CH. NODIER. *La Neuvaïne de la Chandeleur*. Paris, 1840, in-8°, p. 12.

2. Sur le Salon de Mary Clarke, voir : M. E. SMITH. *Une Anglaise intellectuelle à Paris sous la Restauration*.

représentaient le salon des Stapfer. Les soirées de Mary Clarke se rapprochent en effet beaucoup des réunions chez les Stapfer, chez Delécluze, chez Viollet le Duc. On ne se soucie pas chez elle de faire des vers en l'honneur des dames comme on en faisait pour Delphine Gay et pour Marie Nodier ; on ne songe pas à faire de la musique ni à danser comme à l'Arsenal. Ce sont bien des jeunes gens romantiques qui se réunissaient chez Mary Clarke, mais des jeunes gens pleins d'enthousiasme pour les idées libérales, qui prennent la vie très au sérieux et qui préfèrent les plaisirs de la conversation intellectuelle aux récréations sociales. Pour ce petit cercle d'amis, Mary Clarke recueille ses multiples impressions d'Écosse, les souvenirs de ses lectures de Walter Scott, de Burns, et des légendes écossaises : c'est chez elle, après son retour d'Écosse, qu'on lira les romans historiques, qu'on parlera des ballades, de la poésie de Burns, du patois écossais, qu'on discutera le dictum de Fauriel : « Il faut connaître le passé et l'aimer, mais pas aux dépens du présent ni de l'avenir »¹. On y examinera à fond la valeur relative du roman historique et de l'histoire proprement dite comme représentation du passé : Mérimée s'essayera au roman historique avec la *Chronique du règne de Charles IX*, Augustin Thierry dans l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre* à une nouvelle manière d'écrire l'histoire où l'auteur s'inspire des vieilles chroniques pour donner plus de réalité à ses récits. C'est Fauriel qui s'intéresse surtout au fonds de folk-lore que Mary a rapporté d'Écosse : connaissant par elle les chants populaires des frontières d'Écosse, il a l'idée de recueillir et de publier des chansons traditionnelles de la Grèce. Il en avait déjà étudié quelques-unes dans ses recherches sur les langues anciennes et modernes ; il en demande d'autres à des amis grecs et à des réfugiés de ce pays malheureux qui sont venus chercher asile à Paris ; et il les publie en 1824 et 1825 sous le titre : *Chants populaires de la Grèce moderne*.

Une conséquence très importante de l'influence du salon de Mary Clarke est l'utilisation des nouvelles idées littéraires dans l'étude du folklore français, et cette influence est due au voyage de Mary en Écosse. C'est elle qui la première fait comprendre à ses amis combien la gloire, non seulement de Walter Scott mais aussi de Burns et des chants populaires écossais est particulière à leur pays

1. *Correspondance de Fauriel avec Mary Clarke*, p. 29. Lettre de Fauriel, du 15 août 1822.

d'origine, et qui leur inspire le désir de chercher des thèmes nationaux ou régionaux dans la vieille tradition française. Déjà au moment de son voyage, Miss Clarke demande à Fauriel s'il n'y a pas en France des légendes populaires comme elle en trouve à chaque pas dans les Lowlands et dans les montagnes. Dans la lettre déjà citée où elle veut savoir si l'on trouve dans le midi de la France des paysages romantiques, elle écrit encore :

« ... et surtout dites-moi dans votre lettre s'il y a encore des ruines gothiques dans le Midi, sans doute la Vénus d'Arles est un modèle de perfection et c'est parce que je le pense que je l'ai, eh bien ! une vieille tour crénelée et à moitié détruite parle plus à mon âme que tout un Panthéon ; je ne sais pourquoi, mais j'ai les Grecs et les Romains en aversion et j'ai toujours de l'humeur quand je les entends louer ; mais je me souviens que vous m'avez dit que dans le moyen âge (il y) avait une époque intéressante et cela conserve mon intérêt pour eux ; dites-moi aussi si on y croyait aux fées et aux revenants et s'il reste des légendes là-dessus ¹ ».

Fauriel se met sur le champ à faire des recherches à ce sujet et voici la réponse qu'il envoie à son amie :

« Il y a dans le midi de la France, une partie des Alpes, toutes les Pyrénées et bien d'autres montagnes encore, qui moins grandes que celles-là le sont cependant plus que les plus grandes d'Écosse ; et dans toutes ces montagnes il y a des torrents, des cascades, des forêts intactes, des fleurs qui ne daigneraient pas naître ailleurs, et même des vieux châteaux et des traditions de sorciers, de fées, de paladins, etc. Je ne puis comparer ces objets aux objets de même espèce dont vous êtes ou dont vous allez être entourée, n'ayant pas vu ces derniers ; mais s'il m'est permis de conjecturer là-dessus quelque chose, d'après les récits et les livres, je présume qu'il y aurait pour vous plus d'enchantements dans une seule des belles vallées des Pyrénées que dans une grande partie des montagnes d'Écosse prises ensemble. Ce que je ne pourrais pas vous promettre, c'est le même intérêt des traditions, de réminiscences, d'émotions poétiques. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu de tout cela dans le midi de la France, et de tout cela avec beaucoup de caractère et de variété ; mais tout cela est plus vieux, plus effacé qu'en Écosse. Il n'y a guère que les savants qui sachent quelque chose de ce qu'il y a eu autrefois dans ces contrées de poétique et d'original, et ceux-là ne sentent rien ou pas grand'chose ; ils ne peuvent donc non plus rien faire sentir. Donnez à ces pays leur Walter Scott ; et vous verrez ! »²

1. *Correspondance de Fauriel avec Mary Clarke*, p. 23. Lettre du 15 août, 1822.

2. *Ibid.*, p. 28. Lettre du 15 août 1822.

Fauriel s'intéresse aux chants du midi de la France ; Mérimée et Thierry choisissent leurs sujets dans l'histoire française : c'est tout un mouvement littéraire qui naît de l'influence de Mary Clarke et qui se rattache aux *Voyages Pittoresques* de Nodier, aux contes où il reprend les traditions de la Franche-Comté, au roman historique qu'il voulait entreprendre en collaboration avec Victor Hugo, à l'intérêt d'Amédée Pichot pour les traditions arlésiennes. Fauriel, en limitant ses recherches au midi de la France, montre une tendance vers la décentralisation littéraire et peut être classé avec Nodier et Pichot comme l'un des précurseurs du régionalisme.

Custine, lui aussi, fut un brillant causeur. Banni de la haute société parisienne après 1824, il continue à fréquenter le monde littéraire ; et il compte parmi ses amis Victor Hugo, Lamartine, Balzac, Philarète Chasles. Lui aussi tient salon, mais son influence est loin d'être si facile à délimiter que celle de Simond, de Nodier ou de Mary Clarke. En 1823 il montrera à des amis français comme il l'a déjà montré au docteur Koreff, son *Voyage en Angleterre* : c'est du moins son intention, d'après une lettre de cette année-là au marquis de la Grange. Il leur fera probablement, tout en causant, d'autres descriptions de l'Écosse, évoquant comme il sait si bien le faire, tout un paysage en une seule phrase. Ses amis estiment ses jugements sur la littérature ; il leur fera part de ses idées sur Ossian et sur Walter Scott, leur indiquera le premier peut-être quelques-uns des défauts de celui-ci, mais à cause du caractère tout personnel de son romantisme, Custine n'essayera pas comme Simond, Mary Clarke, et, moins consciemment, Charles Nodier, de diriger leur activité intellectuelle.

C'est en considérant l'ensemble de ces salons littéraires que l'on comprend l'étendue de l'influence exercée par la parole des voyageurs. Les milieux royalistes et aristocratiques du romantisme subissent le charme de l'entretien de Nodier et de Custine ; dans les cercles libéraux, c'est à Simond et à Mary Clarke qu'on a recours pour des renseignements précis sur le pays de Walter Scott. L'influence de ces causeries littéraires commence à diminuer à partir de 1828. Vers cette date, on abandonne l'Arsenal pour se rendre chez Victor Hugo, reconnu chef du romantisme militant ; c'est alors également que le salon de Mary Clarke perd la plupart de ses anciens habitués, dont les uns partent pour l'étranger et les autres s'adonnent de plus en plus à la préparation de la Révolution de

juillet. Simond a déjà quitté Paris pour Genève. Mais cette période de 1815 à 1825 est celle précisément où la gloire de Walter Scott et des traditions écossaises se prépare et se réalise et il est de toute importance de noter que les témoignages des voyageurs les plus romantiques coïncident avec elle.

CHAPITRE VII

L'APPORT DES VOYAGES EN ÉCOSSE DE LA PÉRIODE 1815-1830. (II)

Les voyageurs journalistes

A peine rentrés, beaucoup de voyageurs atteignaient par leurs articles dans les journaux et les périodiques un public plus nombreux que celui des salons. Plusieurs extraits du Voyage de Nodier paraissent avant la *Promenade de Dieppe aux Montagnes d'Écosse*. Les *Annales de la littérature et des Arts* publient vers la fin de 1821 un article intitulé : « *Holy Rood* »¹, un autre sur Édimbourg et les boxeurs², et un fragment de *Trilby* sous le titre *Le Lac Long*³. Dans *La Foudre*, on trouve également en 1821 un article de Nodier intitulé : « *Extrait du voyage en Écosse. Holy Rood. L'enseignement Mutuel* »⁴. *La Quotidienne*, quinze jours avant d'annoncer la *Promenade* en publie le passage sur Holyrood⁵.

Un autre voyageur fait connaître, dans la presse, ses pensées sur l'instruction publique en Écosse ; c'est le savant Biot dont l'article : *Sur le mode d'Éducation du peuple en Écosse et particulièrement sur un genre d'éducation très influent appelé Écoles paroissiales* paraît dans le *Journal des Savants*, au mois de mai, 1821. A l'encontre de Nodier, Biot affirme qu'il est impossible de visiter l'Écosse sans être frappé du degré d'instruction qui en distingue les habitants. Il attribue cette culture, en premier lieu, à un reste du système des clans qui fait que les familles de rang élevé s'occu-

1. *Annales de la littérature et des Arts*, 1821, Tome IV.

2. *Ibid.* 1821, Tome V.

3. *Ibid.*, 1821, Tome VI.

4. *La Foudre*, 1821, n° 3.

5. *Quotidienne*, le 9 octobre 1821.

pent plus qu'ailleurs du bonheur du peuple ; et ensuite à la stabilité politique de l'Écosse qui date de l'union avec l'Angleterre. Nodier, au bout de sa tournée rapide, emporta de l'Écosse la conviction que le système de l'enseignement mutuel y jouait un grand rôle dans l'instruction publique. Biot, après quelques mois d'observation et de recherches montre que c'est à l'école paroissiale que l'Écosse est redevable de l'état avancé de sa culture générale. Il a examiné des livres de classe, qu'il trouve « admirablement composés d'une variété de sujets moraux et religieux, de relations de géographie, de commerce, de voyages, de recueils, de conseils pour la conduite physique et morale de la vie ». Il fait ressortir les avantages de l'enseignement paroissial ; du côté moral, changement d'un peuple divisé par des guerres civiles et religieuses en une race éclairée et tolérante ; du côté pratique, développement des facultés d'observation et de critique chez les élèves, de sorte que les ouvriers cherchent à comprendre le fonctionnement de leurs machines, et reconnaissent l'avantage des « Friendly Societies » et des caisses d'épargne. Il donne nettement le démenti à Nodier en attestant que, partout où l'on va en Écosse, tout le monde sait lire, écrire et compter ; et il conclut en parlant des associations de fermiers et des « Subscription Libraries ».

La *Revue Encyclopédique* du mois d'avril 1823, contient un article très intéressant de M. A. Jullien sur la colonie industrielle de New Lanark en Écosse, fondée par M. Robert Owen. Après avoir constaté que « la Grande-Bretagne et particulièrement l'Écosse sont en Europe au nombre de ces contrées où il est possible et permis de travailler au bonheur des hommes », l'auteur décrit une visite faite au mois de septembre 1822 à l'établissement d'Owen. Ce qui l'y avait frappé surtout, ce fut l'heureuse combinaison du travail et de la bienveillance, de la paix et du bonheur. Il décrit sa rencontre avec Owen, parle de l'influence exercée sur la pensée de celui-ci par la lecture de *Robinson Crusoë*, d'*Émile*, de *l'Adèle et Théodore* de Madame de Genlis. Il raconte ce qu'il vit dans les chambres et les appartements des ouvriers, dans les magasins, la fabrique, l'infirmerie et enfin dans l'école, où les enfants apprennent à lire et à écrire, où ils étudient l'histoire naturelle, la géographie, l'histoire, où ils s'exercent au chant, à la danse, à la gymnastique, mais où l'instruction religieuse, comme il est juste dans un pays libre, est confiée aux soins des parents.

C'est la *Revue de Paris* qui publie en 1829 la *Lettre à M. le doc-*

teur A. sur *l'hospice des fous de Glasgow*, écrite par le duc de Lévis ¹. Le voyageur annonce que depuis deux jours qu'il est à Glasgow, rien ne lui a inspiré tant d'intérêt que l'hospice des fous. Il s'intéresse d'abord à l'architecture de cet édifice, qui se compose de « cinq ou six corps de logis disposés en étoile et qui se réunissent à un centre commun » ; le reste de la lettre est consacré à la description de l'organisation de cet établissement où l'auteur admire surtout le sentiment d'humanité qui porte ceux qui le dirigent à rechercher sans cesse de nouveaux moyens d'améliorer la condition des aliénés.

Les voyages en Écosse ont inspiré, entièrement ou en partie, plusieurs articles sur Walter Scott. Nodier avait déjà écrit au sujet des romans de Scott, et il avait même su apprécier dès son premier article sur le romancier écossais en 1817 ² les qualités particulièrement nationales de son œuvre. En 1821, un nouvel élément vient s'ajouter à sa critique. Ayant visité la scène des romans et des poèmes écossais, il peut affirmer que Walter Scott a le mérite « d'avoir rendu avec une singulière exactitude la physionomie des localités » ³; ayant eu l'occasion de voir des Écossais de tous les rangs, il comprend à quel point Scott a le secret de faire parler à ses personnages le langage qui leur convient. De plus en plus préoccupé de l'inspiration littéraire de Walter Scott dans les années qui suivent, il en reparlera en 1823 dans la *Quotidienne* ⁴, mais plutôt pour exprimer son désir de voir surgir un Walter Scott français que pour ajouter quelque chose à son appréciation des romans de Waverley.

En 1829, le duc de Lévis donnera dans la *Revue de Paris* l'un des derniers portraits de la grande galerie où treize ans plus tôt Simond avait représenté pour la première fois la physionomie de Walter Scott ⁵. On y voit le baronnet, vieillissant maintenant, mais d'une belle vieillesse, joignant une douce bonhomie à un esprit génial.

Bien plus importants, cependant, pour la presse littéraire sont Philarète Chasles et Amédée Pichot. Avec l'exil du premier, avec le voyage de l'autre en Angleterre, commence la longue période où ces deux éminents critiques travaillent à faire connaître en France

1. *Revue de Paris*. 1829, Tome II, p. 177.

2. *Journal des Débats*, 28 novembre 1817. Compte-rendu des *Puritains d'Écosse*.

3. *Quotidienne*, 17-31 décembre 1821.

4. *Quotidienne*, 29 août-17 octobre 1823.

5. *Revue de Paris*, 1829, Tome II, p. 50.

la littérature anglaise. L'influence qu'ils exerceront sera profonde et l'attention de tous deux sera attirée très souvent sur l'Écosse.

Dès 1821, Philarète Chasles publie dans la *Revue Encyclopédique* deux articles sur la poésie anglaise¹ : cet essai fait une part aux œuvres des poètes écossais, Beattie, Thomson, Akenside, et surtout Burns et Scott. C'est à son voyage en Écosse que Chasles doit son appréciation singulièrement pénétrante de Burns, à un moment où l'on ne connaissait guère en France le nom du poète écossais. Il le montre en paysan, composant, tout en marchant derrière sa charrue, de simples chants dont le sujet est l'amour de la patrie, les beautés des rives du « Devonn et de l'Astonn » (Doon et Afton ?), les superstitions populaires, et enfin l'amour, « non romanesque ou galant mais brûlant et irrésistible ; non sans vérité, sans chaleur, mais senti, mais plein de délices et d'orages ». Il admire dans son style « une verve facile, énergique, entraînant, pleine d'une simplicité gracieuse ». Walter Scott est considéré également dans son milieu écossais. Chasles voit en lui l'enfant des frontières méridionales de l'Écosse, héritier des légendes et des ballades qui perpétuent la mémoire des héros chevaleresques dont lui-même est descendu. C'est aux ballades que Scott a emprunté le rythme qu'il emploie dans ses poésies et qui convient aux sujets qu'il s'est choisis dans l'histoire des guerres entre l'Écosse et l'Angleterre. Comme le feront d'autres voyageurs plus tard, Chasles admire le pinceau de Walter Scott, dans la peinture des temps féodaux aussi bien que dans les scènes de la nature. Il loue aussi dans ses poésies le style libre de toute affectation qui a gardé quelque chose de l'énergie, voire même de la rudesse des vieilles ballades, et qui excelle surtout à rendre l'idée du mouvement. Depuis l'enthousiasme du *Voyage* de Simond, c'est le premier témoignage sur les poèmes de Scott donné par un Français qui a vu l'Écosse.

Il n'entre pas dans les limites d'une étude comme celle-ci de retracer, à travers le demi-siècle qui suit ces premiers articles, la carrière de Philarète Chasles, critique de la littérature anglaise. Il collabora à bien des revues importantes de son temps, au *Miroir*, au *Pandore*, à *L'Opinion*, au *Mercur* du XIX^e Siècle, où dans un compte-rendu en 1826 il appelle Scott le « souverain de la littérature présente ».

1. PH. CHASLES. *Essai historique sur la Poésie anglaise et sur les poètes anglais vivans.* (Revue encyclopédique, février-mars 1821, Tome 9, pp. 228-240, 446-458).

Après 1830, il donne des articles au *Journal des Débats* et à la *Revue des Deux Mondes*. Même à l'étranger il fut estimé comme connaissant fort bien la littérature anglaise : dans un périodique allemand de 1839, on trouve de lui un article intitulé : « *Über die gegenwärtige englische Literatur* »¹.

Philarète Chasles et Amédée Pichot fournirent tous deux des articles à la *Revue Britannique* fondée en 1825 ; et c'étaient les seuls parmi les nombreux collaborateurs qui connussent bien l'Angleterre et l'Écosse. Cette revue ne prétend pas être autre chose qu'un « choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne », mais on y trouve, à côté des traductions, des critiques et des articles originaux. Dans une série d'articles sur les Beaux-Esprits contemporains, celui où il est question de Burns ne semble pas être pris comme les autres dans le *New Monthly Magazine* ; il pourrait très bien être sorti de la plume de Chasles, auteur de la traduction de plusieurs poèmes de Burns imprimée en même temps². Nombreux sont les articles qui traitent de la littérature écossaise dans la première décade de l'existence de la *Revue Britannique*. C'est à Walter Scott, bien entendu, qu'on fait le plus souvent hommage : la *Revue* est loin d'être une des premières à parler de lui, puisqu'elle vient d'être fondée au moment où sa gloire atteint son apogée en France ; mais elle joue le rôle assez important de tenir ses lecteurs au courant de l'opinion anglaise sur Scott. En 1825, c'est un article sur le Grand Inconnu dont l'auteur, tout en ayant la certitude que Scott n'est pas étranger à la publication des romans de Jedediah Cleishbotham, croit à la possibilité d'un auteur inconnu encore³. En 1826, en 1827, en 1830, d'autres articles sur Scott⁴ ; en 1833, une description d'Abbotsford⁵, en 1834, une étude sur le roman historique en France et en Angleterre⁶, en 1835 un article sur les lacs écossais⁷, et dans le courant de cette même année, un autre sur Scott et Hogg⁸. Parmi les « beaux esprits contemporains » dont parle la *Revue* en 1827,

1. *Blatt zur Kunde der Literatur des Auslands*. 1839.

2. *Revue Britannique*, juillet-octobre 1827. Article sur Burns, pp. 276-293.

3. *Ibid.*, septembre 1825.

4. *Ibid.*, décembre 1826, mars 1827, décembre 1830.

5. *Ibid.*, septembre 1833.

6. *Ibid.*, novembre 1834.

7. *Ibid.*, juin 1835.

8. *Ibid.*, septembre 1835.

on trouve, en plus de Scott et de Burns, Brougham et Mackintosh. En 1831, un article est consacré à Joanna Baillie¹, un autre en 1832 à Hogg². Outre les descriptions d'Abbotsford et des lacs écossais que nous avons rattachées à l'étude de Scott, il y a aussi deux extraits traduits de l'anglais contenant le récit d'un voyage en Écosse³, un article qui porte le curieux titre *Holyrood, ville d'Écosse*⁴, et en 1834 une dissertation très intéressante sur les superstitions poétiques d'Écosse⁵. Ce dernier essai, signé A.P., est certainement d'Amédée Pichot, qui, observe M. Salomon, « n'était de rien mieux informé que de l'Écosse, de ses traditions, de son folk-lore⁶ ». Les superstitions, selon cet article, sont la dernière chose qu'un peuple abandonne ; elles font partie de son individualité nationale. Il reprend avec plus de conviction encore la pensée que nous avons déjà relevée chez l'auteur du *Voyage en Angleterre et en Écosse*, que la « mythologie factice d'Ossian ne répond en Écosse à aucun souvenir populaire : que Burns et Walter Scott, au contraire, se sont inspirés des traditions nationales, qu'ils « se sont fait peuple en matière de croyances ». C'est grâce à leur haute protection, dit Pichot, que les superstitions écossaises sont connues jusqu'en France. Il distingue les superstitions des Hautes Terres qui sont celles d'un peuple chasseur, d'avec celles des Basses Terres, région de bergers et d'agriculteurs. Il parle ensuite des superstitions associées aux fêtes de « Hallowe'en » et « Beltein », et décrit les différents démons, lutins et fées par lesquels l'Écosse est hantée ; il fait allusion au rôle joué par la superstition dans l'histoire de l'Écosse, à l'apparition qui prédit à Jacques IV le désastre que serait la bataille de Flodden. Il rappelle l'emploi du surnaturel chez Scott, qui, dit-il, n'en abuse pas, et il passe en revue d'autres exemples du surnaturel dans la littérature, comparant les sorcières de Burns dans *Tam O' Shanter* avec celles de Shakespeare dans *Macbeth*.

C'est à Philarète Chasles que revient le mérite d'avoir traduit le premier quelques poèmes de Burns en français. C'est lui qui a

1. *Revue Britannique*, février 1831.

2. *Ibid.*, décembre 1832.

3. *Ibid.*, *Attic fragments* (juillet 1828. *Excursion en Suisse*, octobre 1828. *Thé complet*.)

4. *Ibid.*, septembre 1830.

5. *Ibid.*, octobre 1834.

6. Th. SALOMON. *Charles Nodier et le groupe Romantique*. Paris, 1908, p. 180.

fait la traduction, en prose, de la romance « Oh, Lucy, laisse-moi passer le seuil de ta porte », qu'on trouve dans le *Miroir* du 9 mars 1821, et que Coupigny met en vers huit jours plus tard. La traduction en prose paraît sous la rubrique : *Littérature écossaise*, et une note de l'éditeur explique qu'il s'agit d'une romance « composée dans le patois des montagnes d'Écosse par Robert Burns, laboureur et poète ». La même explication accompagne une seconde tentative pour faire connaître la poésie de Burns : le 21 mars, le *Miroir* publie la traduction, en prose également, du poème intitulé *La Calédonie*. Il faut convenir que ces poèmes ne sont ni l'un ni l'autre très connus ou très riches en termes de patois, mais ils illustrent la manière dont Burns traite deux d'entre les thèmes dont Chasles avait parlé dans l'essai de la *Revue Encyclopédique*, l'amour et le patriotisme. En 1827, la *Revue Britannique* réimprime la première de ces traductions à la suite de l'article sur Burns déjà mentionné, avec la traduction de plusieurs autres poèmes du même auteur, parmi lesquels *The Cotter's Saturday Night*, tous, selon une note de l'éditeur, traduits par Chasles, qui vient de terminer une traduction complète en prose des œuvres du poète écossais ¹. Léon Halévy, dans la préface de ses *Poésies Européennes* fait allusion aussi à la traduction de Burns par Philarète Chasles, ouvrage dont il admire « la grâce, l'élégance, et le coloris » ². Chasles n'est pas le seul à s'occuper des poésies de Burns pendant les années 1821-1827. Madame Swanton-Belloc en parle en 1825 dans son ouvrage sur Lord Byron ³ ; E.D donne dans le *Globe* en 1824 la traduction des poèmes de *To a Daisy*, *To Mary in Heaven*, et cite, en écossais, deux vers de *Rom'Shanter* (*Tam O'Shanter*) ⁴ ; deux autres poèmes sont traduits en prose dans le *Globe* en 1825 ⁵. En 1825 également, Loève-Weimars insère quatre poèmes de Burns dans son recueil de *Ballades, Légendes et Chants populaires de l'Angleterre et de l'Écosse* ⁶ ; c'est dans cette même année, d'ailleurs, que Pichot achève de faire connaître Burns par la critique qu'il en fait dans

1. *Revue Britannique*, juillet-octobre 1827, p. 293.

2. LÉON HALÉVY. *Poésies Européennes*. Paris 1827, in-8°.

3. M^{me} L. SWANTON-BELLOC. *Lord Byron*. Paris, 1824, 2 vol. in-8°, Tome I, pp. 177-183.

4. *Le Globe*, 28 octobre 1824.

5. *Ibid.*, 1^{er} novembre 1825.

6. A. LOÈVE-VEIMARS. *Ballades, Légendes et Chants populaires de l'Angleterre et de l'Écosse*. Paris, 1825, in-8°.

son *Voyage* comme par les traductions qu'il y donne de quelques-uns de ses poèmes ; et que Montémont ajoute à sa traduction des *Plaisirs de la Mémoire* de Rogers, une traduction libre en vers de *Tam O'Shanter* qui garde quelque chose de l'allure de l'original ¹. Les *Morceaux Choisis de Burns, poète écossais*, publiés en 1826 ² par Ayton et Mesnard, malgré leur prétention à la nouveauté, ne contiennent à vrai dire que très peu de poèmes inconnus en France, mais la traduction a gagné, sans doute, à la collaboration d'un Français et d'un Écossais. En 1827, Ludovic Halévy accorde une place dans ses « Poésies Européennes » au *Samedi soir du Métayer* ³. Aucune traduction complète de Burns ne paraît avant celle de Wailly en 1842. Il a cependant acquis droit de cité en France dès 1825 ; l'on reconnaît qu'il est inimitable à cause du caractère particulièrement écossais de son génie ; E. D. dans l'article du *Globe* en 1825 n'espère pas même voir s'élever en France un poète-laboureur, l'instruction, selon lui, n'y étant pas assez générale ; mais il est à croire, d'après la part que lui font les recueils dont nous venons de parler, qu'on aurait lu avec plaisir en 1827 la traduction complète de Chasles. Pourquoi ne publia-t-il pas cette traduction, terminée en 1827 ? Est-ce qu'il a été découragé comme Léon Halévy par le mouvement politique qui semblait avoir accaparé toute l'attention du public ? Craignait-il comme lui de n'être lu qu'entre une ordonnance du Moniteur et un bulletin de l'armée russe ? En tout cas, sa critique de la *Revue Encyclopédique*, et ses traductions publiées dans le *Miroir* et la *Revue Britannique* suffisent pour faire comprendre le rôle qu'a joué Philarète Chasles dans ce mouvement qui a fait connaître Burns aux romantiques.

1. ALBERT MONTÉMONT. *Les Plaisirs de la Mémoire, poème de S. Rogers traduit de l'anglais en vers français avec le texte en regard et des notes, suivi de « La Charte » et d'un conte traduits également de l'anglais.* Paris, 1825, in-18°.

2. JAMES AYTON. J. B. MESNARD. *Morceaux choisis de Burns, poète écossais.* Paris, 1826, in-18°.

3. L. HALÉVY. *Op. cit.*, pp. 107-112.

CHAPITRE VIII

L'APPORT DES VOYAGES EN ÉCOSSE DE LA PÉRIODE 1815-1830. (III)

Récits publiés par les voyageurs

Des voyageurs anglais à Paris en 1815, tout en se rendant compte de l'hostilité naturelle qui caractérise l'attitude des Français envers la nation anglaise, notent avec amusement la curiosité des Parisiens à l'égard du costume montagnard.

La distinction que l'on faisait en France pendant les guerres de la Révolution et du Consulat entre Anglais et Écossais persista à travers le Premier Empire et la Restauration. Napoléon lui-même réservait pour les seuls Anglais les forces de son inimitié : « Je ne vous considère pas comme Anglaise ; vous êtes Écossaise », dit-il un jour à Madame Elliott ¹. De même, après Waterloo, lors de l'occupation de Paris par les armées alliées, le public parisien distinguera les régiments écossais d'avec les troupes anglaises. Est-ce simplement à cause de l'étrangeté de leur uniforme ? L'on sait que le costume montagnard éveilla beaucoup de curiosité : les mémoires contemporains en parlent souvent. Walter Scott, dans l'ouvrage intitulé *Paul's Letters to his Kinsfolk* qu'il publia en 1816 à la suite de sa tournée en Belgique et en France, prétend avoir entendu dire à une Française qui venait de croiser dans la rue deux soldats écossais : « Aussi j'ai vu les sauvages Américains ² ». Le duc de Devonshire envoie à Mary Berry la description d'un absurde ballet qu'on joue à l'Opéra, où cependant « plenty of Scotchmen are introduced, which puts the audience in raptures ³ ».

1. Francisque MICHEL. *Les Écossais en France, les Français en Écosse*. London, 1862.

2. *Paul's Letters to his Kinsfolk*. Edinburgh, 1816, 2 vol. in-8°, Tome I, p. 376.

3. *Journal and Correspondence of Miss Berry*. London, 1886, 5 vol. in-8°, Tome III, pp. 65-66.

C'est un goût qui se répand dans toutes les classes de la société. Louis XVIII admire à sa cour le costume écossais de l'universel sir John Sinclair, en l'assurant que ceux qui portent ce costume seront toujours bien reçus à la cour de France¹. Longtemps après leur départ, on se souvient de l'aspect des gardes écossais ; si bien que Nodier y repense à Édimbourg et fait la remarque suivante : « Quand on parle aux Parisiens des montagnards écossais, ils ne voient qu'un soldat rouge qui n'a point de haut-de-chausses et qui campe au bois de Boulogne. Cè n'est pas là qu'il faut voir les Écossais, Dieu nous en garde. C'est en Écosse ! »² Et en 1830 encore Léon de Buzonnière décrit soigneusement, à l'intention de ceux qui ne les ont pas vus à Paris, le costume des gardes écossais qu'il voit à Édimbourg. N'est-il pas probable qu'on aimait à peupler de ces figures étranges les vagues paysages ossianiques, montagnes, brouillards, ruines et bruyères flétries, qui représentaient en 1815 l'idée dominante de l'Écosse en France ? Ce serait un pas de fait vers l'appréciation de Walter Scott, car avec lui le vague et l'irréel du paysage ossianique va disparaître et l'on découvrira des régions aux traits mieux définis. Les montagnes y seront reléguées au fond, et au premier plan l'on verra des lacs, des collines boisées, des ruines, non plus du temps des Druides mais du Moyen Age et des siècles modernes ; paysages, du reste, auxquels convient toujours le magnifique costume des gardes écossais.

Pendant les premières années de la Restauration, ce fut au *Voyage* de Simond qu'eurent recours ceux qui voulaient se renseigner sur l'Écosse. La première édition française de cet ouvrage parut en 1816 : il en fallut une seconde l'année suivante. Déjà l'on commençait à traduire et à goûter les romans de l'auteur de *Waverley*. En 1819 on représenta au théâtre de la Porte St. Martin les *Chefs Écossais*, pièce tirée par Pixérécourt dès 1815 du roman de Jane Porter³, mais supprimée d'abord « pour crime de haine contre les Anglais »⁴. Cette pièce fut bien reçue à Paris. Le critique du *Courrier* se réjouit surtout, (et nous croyons qu'il faut le prendre au sérieux), du « coup d'œil que présente l'assemblée des Écossais

1. *The Correspondence of the Rt. Hon. Sir John Sinclair. Bart.* London, 1831, 2 vol. in-8°, Tome I, p. 42.

2. CH. NODIER. *Promenade*, pp. 132-133.

3. JANE PORTER. *The Scottish Chiefs*. London, 1810, 5 vol. in-12. Traduit en français (par Dubuc, selon Quérard) 1810, 1814, 1820.

4. Critique des *Chefs Écossais* dans le « *Courrier* » du 6 septembre 1819.

répandus sur les montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre ; un dernier rang d'Écossais, en carton, placé à l'extrémité du tableau, tout près du ciel, complète l'illusion ; c'est à s'y méprendre »¹.

Avec l'accroissement de l'enthousiasme pour Walter Scott, on avait besoin de nouveaux renseignements sur l'Écosse. C'est peut-être ce qui poussa Madame Élisabeth de Bon à publier en 1821-1822, dans son recueil, *Le Voyageur Moderne*², sans d'ailleurs révéler le nom de l'auteur, un extrait du « Voyage » de Faujas de St. Fond contenant la description de Dumbarton et du Lac Lomond. Cette relation est accompagnée d'une gravure extraordinaire qui représente un noble Écossais à l'œil hagard, soutenu par sa femme sur le sommet d'une montagne aride. Si Madame de Bon voulait en publiant ce volume satisfaire à un besoin général du public, elle fut devancée de quelques mois par Charles Nodier.

Nodier comprit très bien, au moment de son voyage, qu'on avait besoin en France d'un livre qui fasse autorité sur l'Écosse. Peut-être le baron Taylor a-t-il eu, en organisant cette excursion, l'idée de s'en servir pour faire un ouvrage de quelque importance sur le modèle des *Voyages pittoresques dans l'ancienne France* et dont la rédaction serait confiée à Nodier. Ce qu'il y a de certain, c'est que Taylor rapporta de sa randonnée dans le Perthshire de jolis dessins et des notes, et qu'il remit ses notes à Nodier. Dans la *Promenade à Dieppe et aux montagnes d'Écosse*, Nodier ne se sert de ces notes que pour tracer l'itinéraire de ses amis, en disant qu'elles étaient trop développées pour trouver une place dans son ouvrage et qu'il avait reçu de Taylor l'autorisation de les publier à part. Pourquoi Nodier n'a-t-il pas élargi le cadre de son récit pour faire place aux mémoires de Taylor ? Et pourquoi ces notes ne furent-elles pas publiées plus tard ? Les voyageurs reconnurent-ils que, comme le dit Nodier dans sa préface, « il faut avoir vu et revu le pays qu'on se propose de décrire avant de pouvoir se flatter d'en donner une idée juste aux autres »³ ? Peut-être voulaient-ils recommencer le voyage plus tard, compléter leur idée de l'Écosse avant d'en parler ? Alors Nodier aurait profité du moment favorable pour publier ses propres impressions, pour écrire, non

1. *Le Courrier*. Article cité, 6 septembre 1819.

2. M^{me} E. DE BON, *Le Voyageur Moderne, ou Extrait des voyages les plus récents dans les quatre parties du monde publiés en plusieurs langues jusqu'en 1821*. Paris, 1821-22, 6 vol. in-8°.

3. NODIER. *Promenade*, p. 7.

pas en voyageur sentimental comme son cher Sterne, mais en voyageur sensible, un peu à la manière de Chateaubriand, le récit purement subjectif d'une excursion qui l'avait profondément impressionné. Et l'on comprend très bien que Taylor et Nodier n'aient pas refait le voyage d'Écosse, puisque leur ami commun, Amédée Pichot explorait ce pays à fond dès 1822. Quoi qu'il en soit, la *Promenade* obtient un vif succès auprès des lecteurs de Walter Scott. Pour la première fois depuis qu'on connaît les romans écossais, un Français leur parle de l'Écosse : ils visitent avec lui le château et le palais que *Waverley* leur a rendu familiers ; les lieux où se sont déroulées les scènes passionnantes de la « Prison d'Édimbourg ». L'auteur les entraîne dans sa nouvelle ardeur ossianique, leur inspire son amour du sublime dans la nature. L'ouvrage, annoncé par la *Quotidienne*¹ reçoit les louanges du *Journal des Débats*², des *Annales de la Littérature et des Arts*³, du *Journal de Paris*⁴. Il est vrai que la *Revue de Blackwood* lors de la traduction anglaise en 1822 essaie de corriger quelques-unes des impressions de Nodier, que le jeune Blanqui, soucieux d'exactitude en matière économique, réfute ses idées sur la petite vérole et sur l'instruction publique, que l'on s'aperçoit enfin que les pages de ce petit volume « ne laissent », comme le dit Buzonnière en 1830, « d'autre souvenir que celui du plaisir qu'on éprouve en les lisant⁵ » ; mais le lecteur de 1821 aime mieux évoquer avec le voyageur les souvenirs de Walter Scott et d'Ossian que de lire une froide et minutieuse description des mœurs et des paysages écossais ; il admire, en effet, précisément ce qui fait sourire les gens raisonnables, le portrait du chef écossais (dont l'édition française offre une illustration en couleurs) et la conversation avec la batelière du lac Katrine.

Léon de Buzonnière reproche à Amédée Pichot de s'être occupé exclusivement de littérature. Ce qu'il n'a pas compris, c'est que l'Écosse intéressait les Français romantiques particulièrement en tant que pays littéraire ; qu'on ne voulait le voir que par les yeux de ses poètes, et que l'ouvrage de Pichot, en introduisant

1. *La Quotidienne*, 24 octobre 1821.

2. *Journal des Débats*, le 22 novembre 1821.

3. *Annales de la littérature et des Arts*. nov.-déc. 1821.

4. *Journal de Paris*, le 24 novembre 1821.

5. BUZONNIÈRE. *Souvenirs*. Édition 1830, p. v.

ses lecteurs dans l'intimité de Walter Scott et de Burns, répondait parfaitement aux désirs du public de 1825. Son éditeur aurait voulu, en effet, intituler l'ouvrage *De l'Angleterre*, croyant trouver en lui le pendant du livre de Madame de Staël sur l'Allemagne ; Pichot, cependant, a reconnu que son *Voyage* était loin d'avoir la profondeur philosophique de l'autre. Cet ouvrage fit néanmoins autorité pendant une quinzaine d'années. Ce ne sera qu'en 1842 que Michiels¹ démontrera que Pichot n'a pas assez tiré parti de ses connaissances de la littérature anglaise, qu'il s'est borné à constater ce qu'il y trouvait, qu'il n'a pas su s'enquérir des origines ni des tendances du mouvement qu'il étudiait.

Le *Voyage* de Blanqui publié en 1824 et celui de Montulé qui paraît en 1825 semblent profiter du délai entre le séjour de Pichot en Écosse en 1822 et la publication de son ouvrage. Après Pichot, aucune relation écrite par un voyageur français en Écosse n'est publiée avant 1830. Le marquis de Custine, qui visita ce pays en même temps que Pichot, rédigea le récit de son voyage pendant la dernière maladie de sa femme en 1823² ; et nous savons qu'il l'avait revu, recopié et corrigé vers la fin de cette année, et qu'il voulait le montrer à ses amis afin de savoir ce qu'il fallait en faire³. C'est peut-être le rythme extraordinaire de sa vie qui l'empêche de le publier dès 1824 : en tout cas le « Voyage d'Angleterre et d'Écosse » ne voit le jour qu'au moment où il paraît en 1830 à côté du récit d'un voyage en Suisse. Le premier de ces deux ouvrages, tout imprégné de byronisme aurait cependant mieux convenu au romantisme frémissant de 1824 qu'au sentiment un peu refroidi, un peu vieilli de 1830. Quant à l'ouvrage de Léon de Buzonnière, l'éditeur ne l'acceptera qu'augmenté d'un guide pratique à l'intention de ceux qui se proposent de visiter les lacs de la Calédonie. Deux ans plus tard, il en publiera une seconde édition sous le titre *Voyage en Écosse, Visite à Holyrood*, où les *Souvenirs* et le *Touriste Écossais* sont précédés d'une *Notice Historique sur le séjour en Angleterre et en Écosse de Charles X et sa famille*. Ducos ne publie qu'en 1834, huit ans après son retour en France, le récit de son voyage et lui aussi insiste sur ses souvenirs d'Holyrood.

1. A. MICHIELS. *Histoire des Idées Littéraires en France au XIX^e siècle*. Paris, 1842, 2 vol. in-8°, Tome II, p. 172.

2. Marquis de CUSTINE. *Lettres inédites au Marquis de la Grange*. Paris, 1925, in-16, p. 148. Lettre du 12 avril 1823.

3. *Ibid.*, p. 152. Lettre du 10 novembre 1823.

1. Voyageurs français en Écosse.

Il est vrai que les années qui suivent immédiatement la révolution de 1830 marquent un léger renouveau d'intérêt pour l'Écosse ; mais ce n'est qu'un intérêt de circonstance. On est curieux de connaître le lieu d'exil de Charles X, la manière dont il passe les journées. Quelques courts récits de visites faites à Holyrood en 1830 paraissent avant 1834, tel les *Veillées écossaises* de Calvimont ¹ et une brochure intitulée : *Charles X à Holyrood* ² par Achille Jouffroy, marquis d'Abbans, ami de jeunesse de Charles Nodier ; mais ces voyageurs ne regardent que le palais des exilés. En les lisant, on sent encore mieux que dans les récits de Ducos et de Buzonnière, que tout a été dit sur l'Écosse de Walter Scott. Le grand romancier vit toujours en 1830 ; sa renommée recevra même une nouvelle impulsion de l'intérêt porté par les royalistes français au pays d'exil des Bourbons, mais on n'y retrouvera plus l'enthousiasme de 1827, gloire qui a été préparée en grande partie par les voyageurs romantiques. D'autres voyageurs se rendront en Écosse ; ils auront les yeux tournés vers le passé, mais ce ne sera plus le passé d'Ossian, ni même le passé que Walter Scott a dépeint, mais l'âge de Walter Scott où l'on aimait à évoquer ces siècles éloignés. Ils retomberont dans le voyage philosophique du XVIII^e siècle ; ils parleront des monuments des villes et des institutions : grâce aux romantiques, pourtant, ils sauront décrire avec un sentiment et un langage mieux appropriés l'éternel attrait des montagnes.

1. A. DE CALVIMONT. *Veillées Écossaises*. Paris 1832, in-12.

2. A. DE JOUFFROY. *Charles X à Holyrood*, Paris, 1833.

CHAPITRE IX

L'APPORT DES VOYAGES EN ÉCOSSE DE LA PÉRIODE 1815-1830. (IV)

Influence du voyage sur les œuvres littéraires.
Nodier, Pichot, Charles.

Il ne s'agit pas ici de mesurer l'influence de Walter Scott sur Nodier, sujet qui a déjà été étudié à plusieurs reprises. Nous essayerons simplement de dégager dans son œuvre ce qui est dû au souvenir de son voyage en Écosse.

Nous avons observé que dans la *Promenade de Dieppe aux Montagnes d'Écosse*, Nodier ne fait guère allusion aux superstitions écossaises. Il y a là de quoi s'étonner quand on pense qu'avant de visiter l'Écosse, il était lecteur enthousiaste des romans de Walter Scott, et qu'il aimait le surnaturel depuis les soirées de Quintigny où l'on racontait tous les événements du monde merveilleux, « jusqu'aux espiègeries du plus mince lutin qui ait jamais grêlé sur le persil ¹ ». Du surnaturel, il y en a dans la *Promenade*, mais c'est le surnaturel d'Ossian. On dirait, en effet, que Nodier évite de parti pris toute allusion aux superstitions populaires ; c'est à peine s'il nous fait savoir que le Cobler s'appelle aussi le Ben Arthur, « nom d'un géant des temps fabuleux, qui aimait probablement à se reposer au sommet des montagnes, sur un trône de basalte ² ». Il est cependant loin d'être insensible à l'importance du surnaturel dans l'histoire comme dans la légende écossaise. Non seulement l'Écosse a fourni une nouvelle mythologie, dit-il, mais aussi, « les personnages mêmes de son histoire positive, dans ses pages les plus sobres d'hyperboles, ont quelque chose de religieux et de grandiose comme la majestueuse figure de Fingal ; de grave et de mystérieux comme les siècles obscurs de Fergus et de Duncan ;

1. Ch. NODIER. *La Fée aux Miettes*, Introduction.

2. Ch. NODIER. *Promenade...*, p. 228.

d'empreint du surnaturel de la féerie comme les hauts faits d'Argail¹ ». Et si dans la *Promenade* il n'est question que du surnaturel ossianique, *Trilby* au contraire, conte médité par Nodier en même temps qu'il écrivait le récit de son voyage en Écosse, est situé parmi les mystères des « siècles obscurs » et tout pénétré du « surnaturel de la féerie ».

Dans la préface de 1832, Nodier dit qu'il connaissait en partie la légende de Trilby par une ballade de Latouche, qu'il en avait cherché en vain le complément dans les montagnes d'Écosse, et que Pichot le lui avait raconté après son retour en France. C'est donc à Latouche et à Pichot qu'il a pris les formes de la légende ; il s'est inspiré de Cazotte pour la conduite de l'intrigue, et de Walter Scott pour les noms des personnages et des lieux, qu'on trouve presque tous dans l'introduction de *Rob Roy*, roman dont il fut tout particulièrement préoccupé pendant son voyage en Écosse ; il a emprunté à Shakespeare enfin et à Scott les traits de son lutin, Trilby, mais une grande partie de son inspiration n'est due qu'à ses propres connaissances de ce pays.

C'est peut-être au renouveau de son enthousiasme pour Ossian qu'on doit attribuer la situation du conte dans un siècle obscur vers l'aurore du christianisme, où superstition et religion se confondaient encore, où des moines centenaires habitaient les ruines du monastère de Balva, et où un chef de clan errait encore sur les boulingrins d'Argyle « en faisant retentir d'espace en espace les cordes de sa harpe écossaise² ».

Si le lutin Trilby, malgré le tartan et le plaid dont Nodier le revêt, ressemble plutôt à l'Ariel de Shakespeare qu'aux esprits un peu moins domestiqués de la superstition écossaise, il appartient néanmoins à cette race d'esprits des airs et des eaux que Scott a réhabilitée dans ses poèmes et dans ses romans. A l'instar de Scott, Nodier a soin de choisir un surnaturel qui convienne à l'état et à l'entourage de la batelière, son héroïne. Des superstitions de pêcheur, d'abord : c'est la jeune fille de la mer dont les cris annoncent la tempête ; c'est l'espoir de ramener un jour dans les filets un trésor enfermé dans une boîte précieuse. A celles-ci, Nodier ajoute une légende de sa propre invention ; celle des poissons bleus du lac Long. Dans la *Promenade*, ils ne sont que « les plus communs

1. Ch. NODIER. *Promenade...*, p. 300.

2. Ch. NODIER. *Trilby*. Paris, 1822, in-12, p. 57.

et les plus singuliers » des habitants du lac ; ils n'ont rien de surnaturel, bien qu'ils rappellent à l'esprit du voyageur « un lac des contes arabes où l'on en pêchait de tous pareils ¹ ». Dans *Trilby*, au contraire, ils deviennent des poissons mystérieux apportés du Japon par le lutin et disparaissant avec lui. Le grand fonds de surnaturel où puise Nodier est cependant la lutte de l'église chrétienne dans ces siècles obscurs contre des esprits, des démons, des follets, de l'existence desquels elle était parfaitement convaincue. D'un côté, c'est l'exorcisme rigoureux, accompli à l'aide de la branche de houx bénit, de l'autre, ce sont les efforts des lutins pour rompre la puissance de l'église. Quant au peuple, à moitié acquis au christianisme, il reconnaît pourtant les bienfaits de la protection des lutins et il hésite à les dénoncer ; il craint la ronde du sabbat, mais il aime apercevoir les formes de l'esprit familier parmi les étincelles qui jaillissent de l'âtre. A ces superstitions communes à toute cette obscure période de conflit entre l'église et les anciennes croyances populaires, Nodier ajoute la légende toute locale du Géant Arthur, venu dans les temps païens de la colline d'Édimbourg s'installer sur le sommet du Cobler, et dont seule la croix du saint ermite irlandais put vaincre l'empire redoutable.

Il reste encore à apprécier dans « *Trilby* » ce qui est dû au souvenir des choses vues par l'auteur. La scène où se déroule l'histoire, c'est le paysage des trois lacs que Nodier a visités et dont la physionomie est restée gravée dans sa mémoire. Il a parcouru les montagnes qui les entourent ; et c'est sous les sapins de Balva, là où s'érigeaient autrefois les ruines du monastère, qu'il sentit si profondément « la puissance religieuse des noms poétiques » ². Jeannie et Dougal font en sens inverse et dans l'arrière-saison le voyage que Nodier avait fait, à pied comme eux, à travers les montagnes au mois de juillet. Les descriptions en sont pourtant plus poétiques encore dans le conte que dans la *Promenade*. Que de mouvement, que de couleurs se sont ajoutés au passage déjà cité sur les brumes des lacs ! ³ Voici le passage de *Trilby* :

« Les vapeurs qui s'élèvent ordinairement sur le lac, et s'étendent au-devant des montagnes sous la forme d'un rideau de crêpe, avaient peu à peu élargi les losanges flottants de leurs réseaux de brouillards.

1. Ch. NODIER. *Promenade...*, pp. 277-278.

2. Ch. NODIER. *Promenade...*, p. 262.

3. P. 142.

Celles que le soleil n'avait pas encore tout à fait dissipées se berçaient sur l'occident comme une trame d'or tissée par les fées du lac, pour l'ornement de leurs fêtes. D'autres étincelaient de points isolés, mobiles, éblouissants comme des paillettes semées sur un fond transparent de couleurs merveilleuses. C'étaient de petits nuages humides où l'oranger, le jonquille, le vert pâle luttaient suivant les accidents d'un rayon ou le caprice de l'air contre l'azur, le pourpre et le violet. A l'évanouissement d'une brume errante, à la disparition d'une côte abandonnée par le courant, et dont l'abaissement subit laissait un libre passage à quelque vent de travers, tout se confondait dans une nuance indéfinissable et sans nom qui étonnait l'esprit d'une sensation si nouvelle qu'on aurait pu s'imaginer qu'on venait d'acquérir un sens » ¹.

Maint détail du royaume animal et végétal noté par le voyageur de la *Promenade* retrouve sa place dans le conte : c'est le chat-pard, mentionné dans le premier comme l'une des rares bêtes fauves de l'Écosse, qui revient dans *Trilby*, « altéré de sang... descendu des montagnes en amortissant sur les mousses discrètes son pas qui les foule à peine, en contenant son miaulement de tigre, en voilant ses yeux ardents qui brillent dans la nuit comme des lumières errantes » ; ce sont le « hope-clover » et le ptarmigan qui reparaissent également, ce dernier un peu ridiculement comme parure des châtelaines d'Argyle. Et surtout il ne faut pas oublier que la brune Jeannie, « l'agaçante batelière du lac Beau » ², n'est autre que la Mannah de la *Promenade* aux longues tresses de cheveux noirs, au teint bistré par le soleil, à l'œil plein de poésie. Dans la chaumière de Jeannie, ainsi que dans celle de la batelière du lac Katrine, il y avait toujours du lait et du pain d'avoine pour régaler le voyageur, et Jeannie, elle aussi, chantait « d'antiques chansons galloises ».

Image de l'Écosse aux confins de l'histoire et de la légende, décor de lacs et de montagnes, couleur locale de superstitions écossaises, traits de l'héroïne, voilà ce qui dans *Trilby* prend ses origines dans le voyage en Écosse.

Le roman historique de *Lacuzon*, dont Nodier n'écrivit que le premier chapitre, mais qu'il projetait d'écrire en même temps que *Trilby*, aurait également été redevable pour une grande partie de son inspiration au voyage en Écosse. Sous la double influence

1. Ch. NODIER. *Trilby*. (Éd. 1822), p. 30.

2. *Ibid.*, p. 30.

de la lecture de « Rob Roy », dont deux traductions au moins avaient paru en France avant 1821, et de l'entreprise des *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, qui allait lui procurer le plaisir de décrire sa province natale parmi d'autres, Nodier avait très probablement songé avant de partir pour l'Écosse à se faire le romancier historique de la Franche-Comté. Quoiqu'il en soit, il est obsédé pendant sa randonnée en Écosse par les souvenirs, qu'il rencontre à chaque pas, de Rob Roy et de Wallace, deux héros écossais auxquels plus tard il comparera Lacuzon, patriote franc-comtois du XVII^e siècle. En parlant des traditions de la région du lac Lomond, il n'omet pas de parler de « ce Rob Roy lui-même par lequel le Calédonien ému d'une forte surprise ou d'un profond sujet de crainte jure encore aujourd'hui comme les Latins juraient par Hercule »¹. En quittant le lac Katrine il fait ses adieux à « ces contrées poétiques qui rappelleront à la dernière postérité le souvenir enchanteur d'Hélène Douglas ». Le souvenir de Wallace le préoccupe dès son arrivée à la ville de Durham, dans le château de laquelle Wallace aurait pénétré autrefois déguisé en troubadour pour conférer avec Robert Bruce. A Dumbarton, il voit la tour triomphale de Wallace, et aux bords du lac Katrine, il observe que « les Sassenachs ne sont pas beaucoup mieux vus aujourd'hui dans le Lennox que du temps de Wallace »². Et enfin, en revenant des montagnes, il fait un pèlerinage — le mot est de lui — à Robroyston, où se mêlent les souvenirs des deux héros, car c'est la ville de Robert le Rouge, chef des Macgregors, c'est-à-dire de Rob Roy, et l'endroit où Wallace fut pris par les Anglais.

Nodier déplore le goût moderne qui préfère la gloire d'un Rob Roy à celle d'un Wallace. « Wallace », dit-il, « n'était au reste que le héros de la liberté, et chez un peuple qui se corrompt de jour en jour, sa réputation a déjà pâli devant celle d'un contrebandier »³. Quoiqu'il recherche les traits populaires de l'admiration pour Rob Roy, toutes ses préférences sont à Wallace : « Il faut avoir parcouru l'Écosse », affirme-t-il, « pour se faire une idée de tous les sentiments qui se rattachent au nom de Wallace dans les souvenirs populaires. C'est pour cette nation un de ces personnages dont toutes les proportions ne se peignent à la pensée que sur une échelle gigantesque ;

1. Ch. NODIER. *Promenade*, p. 190.

2. *Ibid.*, p. 226.

3. *Ibid.*, p. 285.

celle des demi-dieux d'Homère »¹. Dans une dernière pensée qu'il accorde à Rob Roy, cependant, il constate que « personne ne se permettrait dans toute la Grande-Bretagne de qualifier de brigands et de voleurs de grands chemins les fameux capitaines des Highlands »². Il suffit de ces exemples pour montrer jusqu'à quel point Nodier s'intéressait aux deux héros écossais.

Dans le *Voyage Pittoresque dans la Franche Comté*, Nodier est hanté par la ressemblance entre cette province et l'Écosse. Au-delà du Jura, il indique Genève, « la ville des sciences et des arts, celle qui partage avec Édimbourg et Raguse le privilège d'avoir donné une sorte d'aristocratie aux lettres »³. Aux villages de la Franche-Comté, « il manque un historien et un peintre pour qu'on vienne les voir de loin comme les beaux sites de l'Écosse qui leur ressemblent et ne les éclipsent pas »⁴. Lorsqu'il parlera de Lacuzon, il l'appellera d'abord le Rob Roy du Jura ; plus tard il dira : « C'était presque Wallace ; et il s'agissait de l'indépendance d'un beau pays qui n'appartenait à personne à titre de légitimité, car pendant longtemps ces montagnes n'avaient pas valu la peine d'être prises »⁵. On pense encore à Rob Roy en apprenant que les habitants de la plaine conservaient depuis le temps de Lacuzon l'habitude de prier Dieu de les protéger contre lui et contre son lieutenant. Le lecteur du volume sur la Franche-Comté s'aperçoit facilement que Nodier n'a pas oublié les renseignements recueillis en Écosse en 1821. En 1822, il écrivait à Désiré Monnier pour lui demander des détails sur la vie de Lacuzon, en lui annonçant qu'il allait faire un roman sur le héros franc-comtois en collaboration avec Victor Hugo. En 1825, il conclut ses observations sur Lacuzon dans le *Voyage pittoresque dans la Franche-Comté* en annonçant qu'il y aura un jour un roman à son sujet et en 1827 encore, il écrit à Weiss : « J'aime mon roman de Lacuzon »⁶. Quoiqu'il l'ait en réalité à peine commencé, l'on voit pourtant que Nodier a songé à ce roman pendant six années au moins, et que les renseignements recueillis sur place en 1821

1. Ch. NODIER. *Promenade*, p. 295.

2. *Ibid.*, p. 301.

3. Ch. NODIER. *La Franche-Comté*. Paris, 1826-29, in-fol., p. 56.

4. *Ibid.*, p. 59.

5. *Ibid.*, p. 117.

6. *Correspondance inédite de Charles Nodier, 1796-1844*. Publiée par A. Estignard. Paris, 1876, in-8°, p. 194.

avaient leur place dans les tentatives qu'il faisait pour établir le caractère de son héros.

Lorsque Nodier reprendra vers 1830 son rôle de conteur, délaissé depuis *Trilby*, l'Écosse sera de nouveau le pays où le porteront le plus souvent ses rêveries. Dans *Les Sept Châteaux du Roi de Bohême*, le tabac qui stimule son imagination est pris dans sa « jolie tabatière de Lumkoch ¹ ». En 1832, *La Fée aux Miettes* doit toute une partie de son cadre aux souvenirs du voyage en Écosse. Ce ne sont pas cette fois les lacs et les montagnes écossais que revoit l'imagination du voyageur, mais Glasgow, les rives de la Clyde, la « charmante ville de Greenock ² » que Nodier semblait avoir à peine remarquée au passage en remontant le fleuve vers Robroyston, mais où la Fée aux Miettes se trouve plus heureuse que partout ailleurs. En causant avec son valet écossais, Daniel Cameron, le conteur laisse échapper quelques remarques sur Glasgow : « Tu te souviens des rives de la Clyde et de ses talus verdoyants et du bruit retentissant des marteaux d'High Street et de la solennité de la vieille église ? ³ ». Nodier a dû voir aussi l'asile d'aliénés dans ses promenades le long de la rivière. Folly Girlfree, la jeune Écossaise que Michel connaît à Greenock, ainsi que la prétendue maîtresse du valet Daniel, « à la mante rouge, aux pieds plus blancs que l'albâtre, à l'œil vif et hardi comme celui du faucon ⁴ » rappellent les jeunes filles « en chapeau de paille, en jambes nues, à la physionomie vive et riante ⁵ » ou drapées dans leurs plaids qu'elles savent ajuster avec tant de grâce, dont Nodier parle souvent dans sa *Promenade*. De Glasgow aussi, le conteur envoie son valet à Greenock, en lui recommandant de saluer de sa part « le vieux rocher de Balclutha, où Wallace planta son drapeau » ⁶. Même le chat-pard et le ptarmigan reviennent dans ce conte comme dans *Trilby*, car Daniel a « l'œil plus fin qu'un chat-pard » ⁷, et à l'auberge de Greenock, il mange « un excellent ptarmigan de montagne » ⁸.

1. CH. NODIER. *Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux*. Paris, 1830, in-8°, p. 7.

2. CH. NODIER. *Promenade...*, p. 283.

3. CH. NODIER. *La fée aux Miettes*. (Contes, édition Magnin. Paris, 1859, gr. in-8°), p. 66.

4. *Ibid.*, 66.

5. CH. NODIER. *Promenade...*, p. 122.

6. CH. NODIER. *La Fée aux Miettes*, p. 184.

7. *Ibid.*, p. 185.

8. *Ibid.*, p. 185.

M. Vodoz, dans son étude sur *La Fée aux Miettes* prétend que la longévité de la Fée Belkiss prend sa source dans les souvenirs de Nodier sur les exemples prodigieux de longévité fournis par la légende et par l'histoire écossaises. Nous avons remarqué dans *Trilby* le cas du Moine centenaire de Balva.

La *Promenade*, *Trilby* et *La Fée aux Miettes* nous font facilement distinguer les différentes étapes de progression que fait l'Écosse dans la pensée de Nodier. Le premier de ces volumes, contient les impressions du poète avec toute la fraîcheur du souvenir récent ; dans *Trilby*, paysages et personnages sont plus poétisés et le tout est empreint du charme des anciennes superstitions. Dans *La Fée aux Miettes*, l'Écosse est nettement devenue un pays de rêve, vers lequel le conteur prend son départ à « six heures du soir »¹ précises le jour même où il trouve « mille fois plus de crédibilité aux illusions des lunatiques » qu'à l'histoire et aux historiens² ; et d'où, le rêve terminé, il revient comme de très loin : « Eh quoi donc, Daniel, des chevaux, des chevaux, et le monde entre l'Écosse et nous ! »³

*
* *

Chez Amédée Pichot, il est plus difficile de dégager la part de l'œuvre qui est due au voyage en Écosse. Comme il ne se soucie pas de décrire ses impressions, mais de noter et de critiquer ce qu'il apprend sur la vie et la littérature anglaise, on ne peut facilement distinguer les recherches qu'il a faites sur place en Écosse d'avec les connaissances qu'il doit à ses lectures étendues. Il semble clair, cependant, qu'il ait fait en Écosse une étude approfondie des superstitions populaires. Ce fut lui, nous l'avons déjà noté, qui raconta à Nodier l'histoire de *Trilby* : ce fut à son érudition calédonienne que Nodier à son tour abandonna la légende écossaise de Saint-Oran, dont Pichot fit en 1822 un conte qu'il publia en 1834 dans le recueil intitulé : *Le Perroquet de Walter Scott*. Deux contes écossais sont incorporés dans ce volume d'histoires provençales : la légende de Saint-Oran, et celle des deux Macpherson, cette dernière écrite en 1834⁴. S'inspirant de l'exemple de Walter

1. Ch. NODIER. *La Fée aux Miettes*, f. 66.

2. *Ibid.*, p. 64.

3. *Ibid.*, p. 186.

4. A. PICHOT. *Le Perroquet de Walter Scott*. Paris, 1834.

Scott ainsi que des recherches qu'il a faites lui-même pendant son voyage au sujet du surnaturel écossais, il a fini par reporter son intérêt sur les traditions de sa Provence natale. Le fait qu'il publie ce recueil presque en même temps que l'article déjà cité de la *Revue Britannique*¹ sur les superstitions populaires en Écosse, semble indiquer l'année 1834 comme l'année où Pichot reprit l'étude qui l'avait tant intéressé en 1822 et qu'il avait négligée pendant quelque temps pour d'autres préoccupations historiques et littéraires.

Pendant son séjour en Écosse, Pichot s'est renseigné de tous côtés sur la révolte de 1745. Avec les ballades, l'histoire du jeune Prétendant devait être le sujet du quatrième volume de son *Voyage*. Ce quatrième volume ne vit pas le jour, mais en 1826, Pichot donna un extrait de l'histoire du malheureux prince, et en 1830 parut l'*Histoire de Charles-Édouard, dernier prince de la maison de Stuart*². L'attitude de Pichot envers son héros est tout à fait celle de l'historien romantique : il avoue dans sa préface qu'étant parti pour les montagnes d'Écosse avec *Waverley* dans sa bibliothèque de voyage, il avait conçu une vive sympathie pour l'héritier du trône des Stuarts ; il craint d'avoir trop fortement marqué ce sentiment dans son ouvrage, mais il espère mériter l'approbation de Thierry.

Superstitions populaires, littérature, histoire, voilà les grandes préoccupations de Pichot pendant son voyage en Écosse ; mais il y trouve en plus le temps de se mettre au courant des nouveautés scientifiques et des plus récentes opinions médicales d'Édimbourg. En 1823, il écrit en collaboration avec Nodier un *Essai critique sur le gaz hydrogène*³. La préface de ce volume, due à la plume de Nodier, prend la forme d'un dialogue entre Pichot et lui où tous les deux prodiguent leurs souvenirs du voyage en Écosse et en viennent enfin à la discussion du gaz hydrogène, qui a failli « méphitiser » Pichot à Édimbourg et le faire sauter à Dumfries. Dans le corps de l'ouvrage, Pichot ajoute à la description des émanations de gaz de la surface des eaux stagnantes un souvenir des superstitions populaires :

1. *Revue Britannique*, octobre 1834.

2. A. PICHOT. *Histoire de Charles-Édouard, dernier prince de la maison de Stuart*. Paris, 1830. 2 vol. in-8°.

3. Ch. NODIER et A. PICHOT. *Essai critique sur le gaz hydrogène*. Paris, 1823, in-8°.

« C'est lui (le gaz hydrogène) qui pendant la nuit promène au loin sa flamme bleuâtre, et attire le pâtre abusé par la vaine apparence d'une clarté hospitalière. On sait tout ce que la superstition a ajouté à l'histoire du feu follet. Ce lutin vagabond, saisi enfin par le chimiste, s'est vu métamorphosé dans son alambic en hydrogène carburé mêlé d'azote » ¹.

C'est encore Amédée Pichot qui publie en 1824 un volume intitulé : *Opinion des médecins d'Édimbourg sur la petite vérole et la vaccine* ², ouvrage qui doit son origine, très probablement, à une savante conversation chez l'un ou l'autre des libraires d'Édimbourg.

Dès la publication de son *Voyage*, Pichot fait autorité en France pour ce qui concerne la Grande-Bretagne. On lui demande d'écrire la description qui accompagne les dessins de Pernot publiés en 1826 sous le titre : *Vues pittoresques de l'Écosse* ³. En 1827, il édite un ouvrage publié en anglais et intitulé : *The Living Poets of England* ⁴. Ce n'est peut-être qu'une réédition d'une publication anglaise mais quelques-unes des notices sur les auteurs anglais sont signées A. P. Parmi les poètes chez lesquels sont choisis les extraits dont se composent ces deux volumes se trouvent Campbell, Wilson, Scott, Hogg, Tennant et Joanna Baillie. C'est encore Pichot qui devait se charger du texte de *l'Angleterre Pittoresque* ⁵, qu'on avait annoncé comme une histoire des trois royaumes, ornée de trois cent gravures séparées du texte, mais dont seulement la première livraison parut en 1834.

Comme Charles Nodier, enfin, Pichot, lui aussi, a songé un moment à se faire le romancier de sa province natale. C'est l'ancienne gloire de la petite ville des Baux, haut perchée sur ses rochers, qui l'attire comme une riche mine de sujets de romans historiques. Comme Nodier, il aurait dû quelque chose de sa technique de romancier au souvenir de ce qu'il avait vu des sites romantiques d'É-

1. CH. NODIER et A. PICHOT. *Essai critique sur le gaz hydrogène*, p. 63.

2. A. PICHOT. *Opinion des médecins d'Édimbourg sur la petite vérole et la vaccine*. Paris, 1824.

3. *Vues Pittoresques de l'Écosse*. Paris, 1826, in-4°.

4. *The Living Poets of England. Specimens of the living British Poets, with Biographical and critical notices and an Essay on English Poetry*. Édité par A. Pichot, Paris, 1827, 2 vol. in-8°.

5. *L'Angleterre pittoresque. Histoire des Trois royaumes*. (Les trois premières livraisons seulement parurent à Paris 1834, in-4°).

cosse aussi bien qu'à l'influence de la lecture des œuvres de Scott, mais comme le *Lacuzon* de ce dernier, son roman de *Barral des Baux* annoncé par Gosselin ¹, est resté à l'état de projet, et Pichot s'est borné à raconter quelques-unes des légendes arlésiennes comme Nodier l'a fait pour la Franche-Comté.

*
* * *

Nous avons relevé en parlant de l'exil de Chasles les passages de son œuvre qui se rapportent directement à ses voyages en Écosse. Comme il s'est occupé presque exclusivement de critique littéraire, on ne peut guère dégager de ses ouvrages d'autres éléments qui portent l'empreinte de l'influence écossaise. Secrétaire de Jouy après son retour d'Angleterre, il est censé avoir eu une part à la composition des *Hermites* qu'on attribue à cet auteur, la description d'une visite d'un château écossais qui se trouve dans *L'Hermite de Londres* ² est peut-être de lui. Dans un de ses volumes d'essais se trouve sous la rubrique : *Mœurs Écossaises*, un conte intitulé : *L'orage de Tamantoul* (sic) ³. Cette courte histoire paraît être fondée sur une anecdote militaire de 1820 ; elle se déroule dans le petit village de Tomintoul dans les hauteurs du Banffshire, village que Chasles situe parmi « les immenses forêts de Head o'Dee, les pics aigus de Grantown, et les anfractuosités de Glen-Avon » ! A cette petite bourgade, presque inaccessible dans la mauvaise saison, il prête un caractère totalement invraisemblable, en faisant, — et cela pendant les mois d'hiver — « un lieu de fête perpétuelle », rendez-vous des plus sauvages montagnards, et des jeunes laboureurs des basses terres.

« Les plus mauvais sujets de l'Écosse », dit-il, « affluent dans ce petit endroit : vieux soldats, fermiers ruinés, maquignons qui cherchent fortune, ministres de l'Évangile chassés de leur presbytère par décision des anciens, buveurs, joueurs, contrebandiers, banqueroutes, gens sans aveu, population pittoresque et dangereuse qui recule devant une civilisation perfectionnée et se plaît à venir trouver dans la prison

1. Voir QUÉRARD. *La France Littéraire*, Tome VII, p. 143.

2. E. JOUY. *L'Hermite de Londres*, Paris, 1820.

3. Ph. CHASLES. *Encore sur les Contemporains, leurs œuvres et leurs mœurs*. Paris, 1869, in-18, pp. 257-265.

4. *Ibid.*, p. 258.

joyeuse de Tamantoul la liberté qu'elle pousse jusqu'à la licence et des plaisirs qu'elle achète à bas prix ».

Description qui ne sort que la de fantaisie de l'auteur, de sa préférence pour l'entassement des impressions et des mots. Aucune indication de la date à laquelle fut écrit ce conte, qui est d'ailleurs le seul que nous ayons pu trouver dans l'œuvre de Philarète Chasles où il soit question de la vie écossaise.

CONCLUSION

Nous avons vu la légende de l'Écosse, pays presque inconnu en France en 1770 malgré la longue alliance franco-écossaise, se modifier à travers les péripéties de la Révolution et de la Restauration et devenir telle qu'elle fut en 1830, telle, on pourrait presque le dire, qu'elle est restée jusqu'à ce jour. Les périodiques et les traductions ont grandement contribué à cette modification, mais les voyageurs en Écosse ont eu, également, un rôle très important.

Comme les voyageurs en général ne font qu'obéir aux exigences de leur époque, nous avons pu diviser en trois classes ceux qui visitèrent l'Écosse pendant l'époque que nous avons étudiée : Voyageurs philosophes, (1770-1789), voyageurs involontaires, (1789-1815), et voyageurs romantiques, (1815-1830). Vers 1780, le public demande à être renseigné sur les races primitives : des voyageurs philosophes se rendent en Écosse pour y poursuivre leurs études de mœurs. Les voyageurs de la période révolutionnaire, voyageurs involontaires, forment une classe à part et anormale, parce que leur voyage est forcé : mais ceux de la troisième période obéissent au besoin impérieux du public de 1820 de mieux connaître le pays de Walter Scott. L'apport de la première et de la troisième classe de voyageurs est surtout une précision de détail, une peinture plus ou moins exacte de la vie contemporaine d'un pays qu'on ne connaissait en France que par la légende ou par le roman. La seconde classe accomplit un travail de préparation au romantisme non moins effectif qu'il est involontaire et en grande partie inconscient.

Nous avons essayé d'indiquer les résultats pour la France de la curiosité intellectuelle des voyageurs en Écosse. L'apport des voya-

geurs philosophes se perd au milieu des clameurs de la Révolution. Le séjour des émigrés et des prisonniers de guerre les a surtout préparés à comprendre le romantisme de Walter Scott, et il est important à cause du grand nombre de Français cultivés qui se sont trouvés mêlés à la vie écossaise. Les voyageurs de la période romantique éclaircissent la légende à laquelle les premiers romans de Walter Scott ont donné une si grande impulsion.

C'est donc cette troisième période qui a le plus d'importance pour les relations intellectuelles franco-écossaises, et qui donne les résultats les plus durables. Une curiosité publique plus pressante que celle de 1780 envoie en Écosse à partir de 1820 des causeurs, des journalistes, des hommes de lettres déjà renommés. Ils font des observations sur l'état économique et moral du pays, ils étudient le système de l'instruction publique, un des plus avancés de l'Europe à ce moment-là, et ils rapportent même à ce sujet quelques idées dont la France tirera profit plus tard ; mais ils comprennent que leur véritable mission est de faire connaître à leurs compatriotes l'Écosse des romans de Walter Scott, avec ses montagnes et ses lacs, ses braves montagnards et ses doux Lowlanders, ses superstitions et ses légendes. Ils le font, d'ailleurs, d'une façon toute romantique, en assaisonnant leurs récits de leur propre enthousiasme et de leurs impressions personnelles. Chose curieuse, cependant, la plus grande découverte des voyageurs romantiques les mène vers un nouveau réalisme. Ils apprennent sur les lieux à connaître les qualités particulièrement nationales des romans de Scott, et cherchent d'autres œuvres littéraires qui possèdent aussi ces qualités, c'est ainsi qu'ils rapportent en France le goût de la poésie de Burns et de Hogg, et un nouvel intérêt pour les anciennes ballades. Et c'est de l'étude de cette littérature où l'œuvre est indissolublement rattachée à certains paysages, à certaines mœurs et superstitions locales, que sortent les premières tentatives de régionalisme. Ces premières tentatives, ce sont les voyageurs eux-mêmes qui les font, Nodier dans ses légendes franc-comtoises et Pichot dans ses contes arlésiens. A part quelques-uns des *Contes de la Veillée* de Nodier, ces premiers exemples de littérature régionaliste n'ont pas survécu jusqu'à nos jours, mais l'esprit en a persisté en inspirant de très belles œuvres ; plus d'un écrivain d'aujourd'hui doit sa gloire à ses descriptions de sa province ou de sa ville natale et des mœurs qui la caractérisent.

En général, on fait remonter le régionalisme littéraire français

à la connaissance des romans de Walter Scott, mais l'étude du rôle joué par les voyages dans le développement des idées littéraires de la période romantique nous a convaincue que, sans les voyageurs, cette connaissance n'aurait pu suffire à faire naître en France la littérature régionaliste.

LISTE CHRONOLOGIQUE
DES VOYAGEURS FRANÇAIS EN ÉCOSSE

1771. L. DUTENS.
1784. FAUJAS DE SAINT-FOND.
1787. BAERT-DUROLANT.
1788. Le citoyen CHANTREAU.
Un Français parlant la langue anglaise.
1793, 1795. LA TOCNAYE.
1796-1803. Le Comte d'Artois et sa cour à Holyrood.
1803. A.-J. DUGOUR.
1810. L. SIMOND.
1811-1814. Les prisonniers français en Écosse.
1815. L. SIMOND, J. B. SAY.
1817. Le comte de FLAHAUT, Ch. DUPIN, J. B. BIOT, A. BOUÉ.
1820. Ph. CHASLES.
1821. É. de MONTULÉ, Ch. NODIER, le baron TAYLOR, A. de
CAILLEUX, E. ISABEY.
1822. Mary CLARKE, A. PICHOT, le marquis de CUSTINE, A. DE
STAËL.
1823. A. BLANQUI.
1825. P. LEBRUN.
1826. B. DUCOS, le comte de MONTALIVET, AUDUBON.
1827. Ch. DE RÉMUSAT, L. DE GUIZARD, L. DE BUZONNIÈRE.
1828. Le duc de LÉVIS.
-

BIBLIOGRAPHIE

I. — Récits de voyage et renseignements sur les voyageurs.

(1770-1789)

BAERT, (F. B. de P. de) : *Tableau de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des possessions anglaises dans les quatre parties du monde.* Paris, an VIII, 4 vol. in-8°.

BOUILLÉ, (marquis de) : *Mémoires.* Paris, 1821, in-8°.

CHANTREAU, (P.-N.) : *Voyage dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, fait en 1788-1789.* Paris, 1792. 3 vol. in-8°.

CONSTANT, (B.) : *Le Cahier Rouge.* Paris, 1907, in-16.

Nolde, (Baronne E. de) : *Madame de Staël et Benjamin Constant.* London, 1907, in-16.

Lettres de Madame de Staël à Benjamin Constant. Abbeville, 1928, in-8°.

Rudler, (G.) : *La Jeunesse de Benjamin Constant.* Paris, 1909, in-8°.

DUTENS, (L.) : *Itinéraire des routes les plus fréquentées en Europe.* Paris, 1775, in-8°.

Mémoires d'un voyageur qui se repose. Paris, 1806, 3 vol. in-8°.

FAUJAS DE SAINT-FOND : *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux Iles Hébrides, ayant pour objet les sciences, les arts, l'histoire naturelle et les mœurs.* Paris, 1790, in-8°.

Young, (A.) : *Travels in France during the years 1787, 1788, 1789, 1790.* Bury St. Edmunds, 1792, in-4.

MIRABEAU, (le comte de) : *Sur le voyage en Écosse de Mirabeau, voir : The Life and Letters of Sir Gilbert Elliott.* London, 1874. 3 vol. in-8°.

(ANONYME) : *Tournée faite dans la Grande-Bretagne par un Français parlant la langue anglaise.* Paris, 1790, in-8°.

(1789-1815)

ARTOIS, (comte d'). Sur le comte d'Artois et sur son séjour en Écosse, voir :

Dubreton, (J. Lucas) : *Le Comte d'Artois, Charles X. Le Prince, l'Émigré, le Roi*. Paris, 1927, in-8°.

Kay, (John) : *A Collection of Portraits and Caricatures, 1784-1813*. Edimbourg, 1825.

Pingaud, (L.) : « *Correspondance intime du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois pendant l'Émigration*. Paris, 1889, 2 vol. in-8°.

Sinclair, (Sir John) : *Correspondance*. London, 1831, 2 vol. in-8°.

Gleanings from an old portfolio. (Publié par Mrs. Godfrey Clark), Edinburgh, 1893, 3 vol. in-4.

BERRY, (duc de). Sur le duc de Berry et sur son séjour en Écosse, voir :

Chateaubriand, (F.-R. de) : *Mémoires, lettres et pièces authentiques touchant la vie et la mort de S. A. R. Ch.-F. d'Artois, fils de France, duc de Berry*. Paris, 1820, in-8°.

BOIGNE, (Ctesse de) : *Récits d'une Tante. Mémoires de la comtesse de Boigne, née d'Osmond*. Paris, 1921.

DANLOUX (H. P.). Sur la visite de Danloux à Holyrood, voir :

Portalis, (Le baron Roger de) : *H. P. Danloux et son Journal pendant l'Émigration*. Paris, 1910, in-f°.

DOISY DE VILLARGENNES, (A. J.) : *Reminiscences of Army Life under Napoleon*. Cincinnati, 1884, in-8°.

Souvenirs Militaires de Doisy de Villargennes. Paris, 1900, in-8°.
(Extrait du Carnet historique et littéraire.)

EDGEWORTH, (L'abbé) : *Mémoires*, Paris, 1815, in-8°. *Lettres*, Paris, 1818, in-8°.

GONTAUT-BIRON, (Madame de) : *Mémoires*. Paris, 1891, in-8°.

LAGE DE VOLUDE, (Madame de) : *Souvenirs d'Émigration*, Évreux, 1869, in-8°.

LATIL, (Cardinal de) : *Notes Autobiographiques*. Aix, 1920, in-8°.

LA TOCNAÏE, (Chevalier de) : *Promenade autour de la Grande-Bretagne, précédée de quelques détails sur la campagne du duc de Brunswick*. Edinbourg, 1795, in-8°.

Promenade d'un Français dans l'Irlande, Dublin, 1797, in-8°.

LATOCNAYE, (Chevalier de) : *Les Causes de la Révolution en France et les Efforts de la Noblesse pour en arrêter le progrès*. Edinburgh, 1797, in-8°.

Baldensperger, (F.) : *Le Touriste de l'Émigration française ; le chevalier de La Tonnaye et ses promenades dans l'Europe du Nord*. (Bibl. Universelle et Revue Suisse, mai 1914. Tome LXXIV, pp. 225-257).

Kerviler, (R.) : *Répertoire Général de Bio-Bibliographie Bretonne*. Tome V, 1891, in-8°.

Lenôtre, (G.) : *L'inventeur du Voyage à Pied*, (dans *Histoires étrangères qui sont arrivées*. Paris, s. d. in-8°.)

LEVIS, (duc de) : *L'Angleterre au commencement du XIX^e siècle*. Paris, 1814.

LEZEVERNE, (D.-E. Lefrotter de) : *Les Plaisirs d'un Prisonnier en Écosse*. Paris, 1818, in-8°.

PETRY, (Le citoyen) Sur le séjour de Pétry à Glasgow, voir :

H. W. Meikle : *A French Spy in Glasgow in 1793*. Art. du *Glasgow Herald*, 24 août, 1912.

PICTET, (M.-A.) : *Voyage de trois mois en Angleterre, en Écosse et en Irlande pendant l'été de l'an IX*. Genève, 1802, in-8°.

POLASTRON, (Ctesse de). Voir :

Reiset, (Vte de) : *Les Reines de l'Émigration*. Tome 1. *Louise d'Esparbès, comtesse de Polastron*. Paris, 1907, in-8°.

NECKER DE SAUSSURE, (L. A.) : *Voyages en Écosse et aux Iles Hébrides*. Genève, 1821, 3 vol. in-8°.

SIMOND, (Louis) : *Journal of a Tour and Résidence in Great Britain during the years 1810, 1811, by a French Traveller*. Edinburgh, 1815, 2 vol. in-8°.

Voyage d'un Français en Angleterre pendant les années 1810, 1811. Paris, 1816, 1817, 2 vol. in-8°.

DELÉCLUZE, (E.-J.) : *Souvenirs de soixante années*. Paris, 1862, in-18.

Fletcher (Mrs.) : *Autobiography, 1770-1858*, Edinburgh, 1876.

VAUDREUIL, (comte de).

Pingaud (L.) : *Correspondance intime du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois pendant l'Émigration*. Paris, 1889, 2 vol. in-8°.

(1815-1830)

AUDUBON, (M.) : *Audubon and his Journals*. London, 1898.

BIOT, (J.-B.) : *Recueil d'observations géodésiques, astronomiques et physiques*. Paris, 1821, in-4.

BLANQUI, (A.) : *Voyages d'un jeune Français en Angleterre et en Écosse pendant l'automne de 1823*. Paris, 1824, in-8°.

BOUÉ, (A.) : *Essai géologique sur l'Écosse*. Paris, 1820, in-8°.

BUZONNIÈRE, (L. de) : *Fragments d'un ouvrage intitulé : Souvenirs d'un voyage en Écosse*, par M. Léon de BUZONNIÈRE, précédés d'un rapport fait au nom de la section des lettres de la Société Royale des Sciences, etc., d'Orléans, par M. BOSCHERON DES PORTES, premier avocat général. Orléans, 1829, in-8°.

Le Touriste Écossais, ou Itinéraire général de l'Écosse ; ouvrage indispensable au Voyageur, précédé de Souvenirs d'un Voyage en Écosse. Paris, 1930, in-8°.

Voyage en Écosse. Visite à Holyrood. Paris, 1832, in-8°.

CHASLES, (Ph.) : *Mémoires*. Paris, 1876-77, 2 vol. in-18.

Études Contemporaines, Paris, 1866, 1867, in-18.

Études sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au XIX^e siècle. Paris, 1850, in-18.

CLARKE, (Mary). Voir :

Correspondance de Fauriel avec Mary Clarke, publiée par Ottmar DE MOHL. Paris, 1911, in-8°.

M. E. Smith : *Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration*. Paris, 1927, in-8°.

CUSTINE, (Marquis de) : *Mémoires et Voyages*. Paris, 1830, 2 vol. in-8°.

Lettres inédites au marquis de la Grange, publiées par le comte de LUPPÉ. Paris, 1925, in-8°.

Lettres à Varnhagen d'Ense et à Rahel d'Ense. Bruxelles, 1870, in-16.

DUCOS, (B.) : *Itinéraire et Souvenirs d'Angleterre et d'Écosse*, 1814-1826. Paris, 1834, 4 vol. gr. in-8°.

DUPIN, (Ch.) : *Mémoires sur la marine et les ponts et chaussées de France et d'Angleterre*. Paris, 1818, in-8°.

La force commerciale de la Grande-Bretagne. Paris, 1826, 2 vol. in-4.

FLAHAUT, (Cte de). Voir :

Maricourt, (Baron A. de) : *Madame de Souza et sa famille*. Paris, 1907, in-8°.

Troismonts, (Ch. P. de) : *Le comte de Flahaut*. Paris, 1856, in-8°.

LEBRUN, (P.) : *Œuvres*. Paris, 1861, 3 vol. in-8°. Tome III.

MONTALIVET, (Cte de) : *Fragments et Souvenirs*, Tome I. Paris, 1899, in-8°.

MONTULÉ, (E. de) : *Voyage en Angleterre et en Russie pendant les années 1821, 1822 et 1823*. Paris, 1825, 2 vol. in-8°.

NODIER, (Ch.) : *Promenade de Dieppe aux Montagnes d'Écosse*. Paris, 1821, in-12.

Lettres écrites à sa femme, juin-juillet 1821, publiées dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1857.

Larat, (J. A.) : *La Tradition et l'Exotisme dans l'Œuvre de Charles Nodier, 1780-1844*. Paris, 1923, in-8°.

Mennessier-Nodier, (Madame) : *Charles Nodier*. Paris, 1867, in-12.

PICHOT, (A.) : *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse*. Paris, 1825, 3 vol. in-8°.

Histoire de Charles Édouard, dernier prince de la maison de Stuart. Paris, 1830, 2 vol. in-8°.

SAY, (J.-B.) : *De l'Angleterre et des Anglais*. Paris, 1815, in-8°.

STAËL-HOLSTEIN, (A. de) : *Lettres sur l'Angleterre*. Paris, 1825, in-8°.

Broglie, (duc de) : *Souvenirs*. Paris, 1886, 4 vol. in-8°.

II. — Ouvrages généraux qui traitent des relations franco-écossaises.

(I) 1770-1830.

CARTERET, (J. G.) : *La Montagne à travers les âges*. Grenoble, 1902-1904, 2 vol. in-4.

MICHEL, (Francisque) : *Les Français en Écosse : les Écossais en France*. London, 1862, 2 vol. in-8°.

MITCHELL, (Sir A.) : *A Contribution to the Bibliography of Scottish Topography*. Edinburgh, 1917, in-8°, Tome I.

(2) 1770-1789.

LOCKITT, (C. H.) : *The relations of French and English Society. 1763-1793.* London, 1920, in-8°.

(3) 1789-1815.

ABELL, (F.) : *Prisoners of War in Britain 1756-1815 ; a record of their lives, their romance and their sufferings.* Oxford, 1914, in-8°.

BALDENSBERGER, (F.) : *Le Mouvement des Idées dans l'Émigration française, 1789-1815.* Paris, 1924, 2 vol. in-8°.

MEIKLE, (H. W.) : *Scotland and the French Révolution.* Glasgow, 1912, in-8°.

STEUART, (A. F.) : *The Exiled Bourbons in Scotland.* London, 1908, in-8°.

(4) 1815-1830.

ELKINGTON, (M. E.) : *Les Relations de Société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration.* Paris, 1929, in-8°.

JONES, (E.) : *Les Voyageurs Français en Angleterre de 1815 à 1830.* Paris, 1930, in-8°.

III. — Autres ouvrages où il est question des relations sociales ou littéraires entre la France et l'Écosse.

AMPÈRE, (J.-J. et A.-M.) : *Correspondance et Souvenirs de 1805 à 1864.* Paris, 1875, 2 vol. in-8°.

BALDENSBERGER, (F.) : *Sensibilité musicale et Romantisme.* Abbeville, 1925, in-16.

BERRY, (M.) : *Extracts from the Journals and Correspondance of Miss Berry from the year 1783 to 1852.* London, 1866, 3 vol. in-8°.

BOUTROUX, (E.) : *De l'Influence de la philosophie écossaise sur la philosophie française.* Edinburgh, 1897.

BURTON : *Life and Correspondance of David Hume,* Edinburgh, 1846, 2 vol. in-8°.

Letters from Eminent Persons addressed to David Hume. Edinburgh, 1848, in-8°.

COCKBURN (Lord) : *Memorials of His Time.* Edinburgh, 1874, in-8°.

- DELÉCLUZE, (E.-J.) : *Souvenirs de soixante années*. Paris, 1862, in-18.
- DOUDAN, (X.) : *Lettres*, 4 vol. Paris, 1879, in-18.
- HARTLAND, (R. W.) : *W. Scott et le roman frénétique*. Paris, 1928, in-4°.
- HUNTER, (A. C.) : *J. B. A. Suard : Un introducteur de la littérature anglaise en France*. Paris, 1925, in-4.
- MAIGRON, (L.) : *Le roman historique à l'époque romantique*. Paris, 1898, in-8°.
- MICHIELS, (A.) : *Histoire des Idées littéraires en France au XIX^e siècle*. Vol. I, Paris, 1842, 2 vol. in-8°.
- MILLER, (M. H.) : *Chateaubriand and English Literature*. Paris, 1925, in-8°.
- MORELLET, (l'Abbé) : *Mémoires sur le XVIII^e siècle et sur la Révolution*. Paris, 1821, 2 vol. in-8°.
- PARTRIDGE, (E.) : *The French Romantics' Knowledge of English Literature*. Paris, 1924, in-8°.
- SCOTT, (Sir W.) : *Journal*, Edinburgh, 1890, 2 vol. in-8°.
- SINCLAIR, (Sir J.) : *Correspondence*. London, 1831, 2 vol. in-8°.
- VAN TIEGHEM, (P.) : *Ossian en France*. Paris, 1917, 2 vol. in-8°.

Vu le 27 Avril 1931.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

Vu et Permis d'imprimer,

Le Recteur
de l'Académie de Paris,

G. CHARLÉTY.

INDEX DES NOMS PROPRES CITÉS DANS LE TEXTE

*(Ne figurent dans cet index que les noms des voyageurs en Ecosse, les noms des Ecos-
sais de marque qu'ils y rencontrèrent et des Français qui subirent leur influence à leur
retour en France ; des noms d'auteurs et de personnages historiques importants pour
la connaissance de l'Ecosse en France, et les noms des auteurs français, autres que les
voyageurs, qui contribuèrent entre 1770 et 1830 à répandre cette connaissance.)*

Akenside (Mark), 184.
Ampère (Jean-Jacques), 169, 173, 175..
Angoulême (duc d'), 69, 72, 74.
Arnaud (l'abbé), 15.
Arnauld (Antoine-Vincent), 120, 121.
Artois (c^{te} d'), 69, 70, 71, 72, 73, 77, 80,
194.
Atholl (famille d'), 73.
Audubon (John J. Laforest), 123, 163.
Ayton (James), 188.
Aytoun of Inchdairnie, 71.

Baert-Duholant (Alexandre-Balthasar),
38-40, 41, 42, 43, 44, 53, 54, 113,
115, 139.
Baillie (Joanna), 94, 186, 205.
Banks (Sir Joseph), 10 et n. 30, 39.
Baour-Lormian (Pierre), 120.
Barnard (Lady Anne), 63.
Barrow (John), 61.
Bazin (Jean-Marie), 95.
Beattie (James), 15, 94, 121, 184.
Berri (duc de), 69, 71, 72-73, 74.
Berry (Mary), 77, 189.
Beyle (Henri), voir Stendhal.
Biot (Jean-Baptiste), 123, 124, 134, 181
182.
Black (William), 10, 34.
Blair (Hugh), 10, 11, 16, 62.
Blanqui (Adolphe), 123, 125, 158-160,
171, 192, 193.
Boigne (c^{tesse} de), 77.

Boisgelin (- de), 11.
Bon (M^{me} Élisabeth de), 125, 191.
Boswell (James) 10, 20, 61.
Boue (Aimé), 123, 124, 134-135.
Bouillé (marquis de), 48.
Boulanger (Louis), 175.
Boulard (Henri) 62.
Boulogne (- de), 48.
Brard (-), 96.
Brehier (Jean), 70.
Brogie (le duc de), 48, 161 n.
Brougham (Henry, Lord), 107, 186.
Bruce (Robert) 158, 199.
Buccleugh (famille de), 70, 72, 73.
Buchon (Jean-Alexandre), 165.
Burns (Robert), 84-85, 87, 93, 94, 95,
98, 99, 100, 101, 104, 114, 130, 130-131,
154, 156-7, 160, 169, 176, 184, 185,
186, 186-8, 193, 208.
Buzonnière (Léon de), 123, 125, 167-9,
190, 192, 193, 194.
Byron (George Gordon, Lord), 153,
160, 172.

Cailleux (Alphonse de), 123, 124, 126,
137, 175.
Campbell (Thomas), 84, 85, 204.
Caperon (-), 108.
César (l'abbé), 108.
Chantreau (Pierre-Nicolas), 41, 42, 43,
44, 45-46, 51, 53, 54, 94, 115.
Charrière (Madame de), 50.

- Chasles (Philarète) 123, 124, 128-132, 171, 178, 183, 184-185, 186-7, 188, 205-206.
 Chateaubriand (François-René), 16, 73, 119-120, 121, 141, 169, 192.
 Chevalier (-), 165, et n.
 Chomel de saint-Ange, (Antoine-Angélique), 13, 25, 54, 60-61.
 Christie (Thomas), 103.
 Clarke (John), 38.
 Clarke (Mary), 123, 124, 125, 144-147, 172, 175-178.
 Cockburn (Henry, Lord), 106, 111.
 Coigny, (c^{te} de), 69, 71.
 Constant (Benjamin), 49, 50, 173.
 Contant d'Orville (A. G.), 13.
 Cordiner (Charles), 60.
 Cousin (Victor), 16, 119, 173, 175.
 Coventry (Professor), 83.
 Cullen (le docteur), 10, 34.
 Custine (Astolphe, marquis de), 123, 124, 125, 126, 127, 147-152, 153, 172, 178, 193.
 Dalrymple (David), 39.
 Damas (c^{te} de), 72.
 Danloux (H. Pierre) 71-72.
 Darancette (Pierre), 70.
 David d'Angers (Pierre-Jean), 175.
 Defauconpret (Auguste J.-B.), 164.
 Delacroix (Eugène), 175.
 De la Place (-), 66.
 Delecuze (Étienne-Jacques), 172, 173, 175.
 Depping (Georges Bernard), 170.
 Desbordes-Valmore (Marcelline), 174.
 Deschamps (Émile), 174.
 Deveria (Achille), 175.
 Doisy de Villargennes (Adalbert J.), 97-98.
 Dorat-Cubières (Michel de), 105.
 Doudan (Ximénès), 169-170.
 Dousseau (M. A.), 165.
 Ducis (Jean-François), 48, 59, 172.
 Ducos (B.), 123, 125, 128, 165-167, 193, 194.
 Dugour (Antoine-Jeudy), 108-111, 113.
 Dumas (Alexandre), père, 175.
 Dupin (Charles), 123, 124, 132-134, 135, 158, 171.
 D'Ussieux (-), 14.
 Dutens (Louis), 47-48.
 Duval (le citoyen), 121.
 Edgeworth (l'abbé), 71.
 Elliott of Minto, (Sir Gilbert et Lady), 11, 49, 73.
 Erskine (Henry), 103, 107.
 Escars (François d'), 69.
 Espinasse (le chevalier François), 92, 96.
 Evans (-), 65.
 Expilly (l'abbé), 26.
 Faujas de saint Fond (Barthélémy), 33-38, 42, 44, 53, 54, 115, 167, 191.
 Faurler (Claude), 144, 145, 175, 176, 177, 178.
 Feredey (Louis-Joseph), 95.
 Ferguson (Adam), 10, 11, 62, 157.
 Ferri de saint-Constant (J.), 55, 115, 116, 120.
 Fievée (Joseph), 106.
 Fitz-James (Édouard de), 73.
 Flahaut (C^{te} et C^{tesse} de), 123, 124, 127-128, 165.
 Fletcher (Archibald), 103, 107, 111.
 Florian (Jean Pierre Claris de), 63.
 Fontanes (Théodore de), 63.
 Foulkes (Étienne), 96.
 Franklin (Benjamin), 63.
 Frossard (-), 62.
 Gay (Delphine), 174, 176.
 Gay (M^{me} Sophie), 174.
 Genest (Edmé-Jacques), 13.
 Gilpin (William), 54, 55, 158.
 Gontaut-Biron (M^{me} de), 69, 71, 73, 74.
 Gordon, (famille de), 70, 73.
 Gordon (Lord Adam), 71.
 Gourouff, voir Dugour.
 Grange (Marquis de la), 149, 178.
 Grant (Mrs. of Laggan), 94, 114.
 Grégoire (Auguste), 96.
 Gregory (le docteur), 83.
 Guedon de Berchère (-), 55.
 Guiche (duc de), 69.
 Guillobé (-), 48.
 Guizard (Louis de), 123, 125, 163.
 Halevy (Léon), 187, 188.
 Hampden (Lady), 73.
 Hennet (A. J. U.), 120.
 Henry (Robert), 62.
 Hill (- Ford), 37.

- Hogg (James), 154, 157-8, 169, 185, 186, 204, 208.
 Home (John), 10, et n., 16.
 Hope (Lady), 73.
 Huchet de la Bedoyere (-), 121.
 Hugo (Victor), 170, 174, 175, 178.
 Humboldt (Alexandre), 173.
 Hume (David), 10, 11, 16, 44, 62, 94.
 Hyde de Neuville (Jean-Guillaume, baron de), 71.

 Isabey (Eugène), 123, 124, 137, 168.
 Isabey (Jean-Baptiste), 175.

 Jeffrey (Francis), 82, 83, 88, 107, 111, 173.
 Jhannot (Alfred et Tony), 175.
 Johnson (le docteur Samuel), 20-22, 23, 26, 27, 30-31, 34, 39, 40, 51, 54, 60, 79, 80, 81, 121, 158.
 Jouffroy (Théodore), 16, 119, 175.
 Jullien (Marc-Auguste), 123, 124, 135-6, 182.

 Kames (Lord), 10, 16, 44, 94.
 Keith (Lady), voir C^{tesse} de Flahaut.
 Kersaint (Armand-Gui-Simon), 104.
 Knox (John), 21, 34, 41, 51.
 Koreff, (le docteur), 178.

 La Curne de Sainte Palaye (-), 64.
 Lage de Volude (M^{me} de), 69, 73, 74.
 Lally (M^{lle} de), 77.
 Lamartine (Alphonse de), 89 et n., 170, 175, 178.
 Latil, (le cardinal), 70, 74.
 La Tonnaye (le chevalier de), 78-82, 98, 113.
 Lawson (le docteur) 93, 97.
 Lebrun (Pierre), 123, 125, 161-2.
 Leslie (le professeur), 83.
 Letourneur (Pierre), 26, 59.
 Levasseur (-), 92.
 Levis (duc de), 77, 123, 125, 163-4, 183.
 Lezeverne (D. E. Lefrotter de), 90, 93, 95, 98-101, 113, 137.
 Lockhart (John G.), 162.
 Loeve-Veimars (A), 175, 187.

 Macaulay (Rev. Kenneth), 39, 60.
 Macdonald (le maréchal), 164.
 Macgregor (Rob Roy), 168, 199, 200.

 Mackenzie (Henry), 62, 83 n.
 Mackintosh (sir James), 50, 103, 186.
 Macpherson (James), 15, 62, 94, 120, 132, 156 (voir Ossian et l'Ossianisme).
 Maillé (duc de), 73.
 Maine de Biran. (Marie-François-Pierre Gonthier de Biran, dit) 173.
 Mallet (P. H.), 27, 29.
 Mandar (Théophile), 106.
 Martin (M.), 39.
 McNicol (Rev. Donald), 60.
 Mengaud (le citoyen), 108.
 Merimée (Prosper), 173, 175, 176, 178.
 Mesnard (Jean-Baptiste), 188.
 Miller et Manners, libraires, 74, 154.
 Millin (Antoine-Louis), 39.
 Millot (l'abbé) 16 et n., 64.
 Mirabeau (C^{te} de), 49.
 Mohl (Jules), 175.
 Moira (Lord), 170.
 Monod (la famille), 173.
 Montalivet (C^{te} de), 123, 162-3.
 Montault M^{me} de), 69.
 Montemont (Albert), 188.
 Montpensier (duc de), 73.
 Montule (Édouard de), 123, 124, 126, 142-4, 193.
 Morellet (l'abbé), 62.
 Muir (Thomas), 104.

 Napoléon 1^{er}, 72, 103, 106, 127, 164, 172, 189.
 Necker de Saussure (L.-A.), 115-6, 167.
 Nicholl (-), 38.
 Nodier (Charles), 99, 123, 124, 125, 126, 135, 137, 138-142, 144, 146, 153, 158, 160, 167, 168, 172, 174-5, 178, 181, 182, 183, 190, 191-192, 195-202, 204, 205, 208.
 Nodier (Marie), (M^{me} Mennessier), 174, 176.

 Orléans (les princes d'), 73.
 Ossian et l'ossianisme 15, 16, 17, 25, 26, 30, 33, 36-38, 40, 45, 51, 53, 59, 62, 63, 74, 75, 81, 86, 87, 93, 94, 95, 99-100, 101, 104, 106, 115, 119, 120, 121, 123, 132, 141, 142, 149-50, 152, 156, 160, 161, 165, 166-7, 168, 169, 178, 186, 192, 194, 195, 196.
 Oswald (James), 103.
 Owen (Robert), 92, 136, 151, 182.

- Pennant (Thomas), 10, 19-20, 21, 26, 27, 27-30, 31, 34, 39, 41, 54, 59, 158.
 Percy (l'évêque), 64, 121.
 Perlin (Estienne), 25-6.
 Pétry (le citoyen), 107-8.
 Pichot (Amédée), 74, 123, 124, 125, 144, 147, 153-8, 161, 167, 175, 178, 183, 185, 186, 187, 192-3, 202-5, 208.
 Pictet (Marc-Auguste), 115.
 Pillet (maréchal de camp), 124.
 Pixerecourt (Guilbert de), 190.
 Polastron (M^{me} de), 69, 72, 74.
 Polignac (Jules de), 69, 73.
 Porter (Jane), 142, 190.
 Poulpry (M^{me} de), 69.
 Puysegur (chevalier de), 69, 73.

 Ramsay (Allan), 15, 64, 93, 98, 157.
 Reid (Thomas), 16, 107.
 Remusat (Charles de), 123-5, 163, 173.
 Resseguier (Jules de), 174.
 Rivière (marquis de), 69.
 Robertson (William), 10, 11, 16, 34, 62, 94, 103, 158.
 Rob Roy (voir Macgregor).
 Roll (baron de), 69.
 Royer-Collard (Pierre-Paul), 119.

 Sainte-Beuve (Charles-Augustin), 89, 170, 175.
 Saint-Lambert (Jean-François, marquis de), 14.
 Say (Jean-Baptiste), 123, 124, 132, 135, 158, 171.
 Scott (Walter), 5, 42, 67, 75, 77, 84, 85-7, 94, 95, 96, 97-8, 99, 101, 114, 116, 125-6, 129-130, 134, 137, 138, 141, 142, 143-4, 145, 146, 147, 150-1, 152, 153, 154, 155-6, 160, 161, 162, 163, 163-4, 165, 166, 167-8, 169, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 183, 184, 185-6, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 203, 204, 207, 208, 209.
 Septchènes (- de), 11.
 Sérent (duc de), 72.
 Shakespeare (William), 40, 59, 94, 131 (*Macbeth*), 172, 186, 196.
 Simond (Louis), 82-8, 111-2, 113, 114, 123, 124, 167, 172-4, 178, 179, 183, 185, 190.
 Sinclair (Sir John), 50, 63, 71, 190.
 Smith (Adam), 10, 11, 16, 34, 36, 39, 62, 94, 132, 171.
 Smith (Charlotte), 121.
 Smith (John), 38, 51, 60, 120.
 Smollett, (Tobias), 16, 23-5, 26, 44, 94, 95, 168.
 Soulié (Augustin), 175.
 Southey (Robert), 83, 87-8, 172.
 Staël (Auguste de), 50, 123, 124, 161.
 Staël (Madame de), 50, 63, 94, 112, 119, 120, 193.
 Stapfer (la famille), 172, 173-4, 176.
 Stendhal (Beyle, Henri dit), 87, 169, 173, 175.
 Stewart (Dugald), 83, 103, 107, 109, 111.
 Stuart (le prince Charles-Édouard), 16, 61, 62, 70, 122, 203.
 Stuart (Lady Louisa), 77.
 Stuart (Marie, reine d'Écosse), 16, 70, 73, 77, 95, 100, 161.
 Suard (Jean-Baptiste Antoine), 11.
 Swanton-Belloc (M^{me} Louise), 187.

 Tarnier (-), 94, 97.
 Tastu (M^{me} Amable), 174.
 Thierry (Amédée et Augustin), 175.
 Thierry (Augustin), 175, 176, 178, 203.
 Thiers (Adolphe), 175.
 Thomson (James), 15, 44, 62, 157, 184.
 Topham (Edward), 22-3, 26, 27.
 Taylor (le baron), 123, 124, 126, 137, 138, 175, 191, 192.
 Thirat, (Pierre-Louis), 95.
 Turpin (-), 61, 62.

 Vaudreuil (C^{te} et C^{tesse} de), 69, 70, 71, 72, 73.
 Veitch (James), 95.
 Vigny (Alfred de), 137, 170, 174, 175.
 Viollet le Duc (Eugène-Emmanuel), 173, 176.
 Vitet (Ludovic), 173.
 Voltaire (François-Marie Arouet), 14, 16.

 Wallace (William), 158, 199, 200.
 Walsh (le V^{te}), 170.
 Watson (-), 194-5.
 Watson (James), 64.
 Wedderburn (Lady), 73.
 Wilkes (John), 11 n., 82.

 Yart (l'abbé), 64.
 Young (Arthur), 34.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	5
------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

1770-1789

CHAPITRE PREMIER. — Ce que l'on savait de l'Écosse avant 1770	9
CHAPITRE II. — Les pionniers anglais en Écosse : Pennant, le docteur Johnson, Topham, <i>Humphrey Clinker</i> , le <i>Nouveau Recueil de Voyages</i>	19
CHAPITRE III. — Les voyageurs français en Écosse, 1770-1789. Faujas de Saint-Fond, Baert, le citoyen Chantreau.	33
CHAPITRE IV. — D'autres relations franco-écossaises de cette période : Dutens, Benjamin Constant, la traduction en français du <i>Voyage</i> de Knox.	47
CHAPITRE V. — Vue d'ensemble sur les voyages en Écosse de 1770 à 1789 . .	53

DEUXIÈME PARTIE

1789-1815

CHAPITRE PREMIER. — La connaissance de l'Écosse en France vers 1789. . .	59
CHAPITRE II. — Le Comte d'Artois et sa cour à Holyrood	69
CHAPITRE III. — D'autres émigrés en Écosse : Le chevalier de La Tournaye ; Louis Simond	77
CHAPITRE IV. — Les prisonniers français en Écosse pendant les guerres napoléoniennes.	89
CHAPITRE V. — Les Espions politiques. Les idées libérales en Écosse	103
CHAPITRE VI. — Vue d'ensemble sur les voyages en Écosse de 1789 à 1815. .	113
Voyageurs français en Écosse	15

TROISIÈME PARTIE

1815-1830

CHAPITRE PREMIER. — La légende de l'Écosse en France vers 1815	119
CHAPITRE II. — Coup d'œil préalable sur les voyages faits par des Français en Écosse, 1815-1830	123
CHAPITRE III. — Voyages et voyageurs de la période 1815-1830. (1). Les réfugiés de la Restauration : le comte de Flahaut, Philarète Chasles. Les experts en mission en Écosse : J. B. Say, Charles Dupin, J. B. Biot, A. Boué, M. A. Jullien	127
CHAPITRE IV. — Voyages et voyageurs de la période 1815-1830 (2). Les voyageurs romantiques : Charles Nodier, le baron Taylor, Alphonse Cailleux, Eugène Isabey, Édouard de Montulé, Mary Clarke, le mar- quis de Custine	137
CHAPITRE V. — Voyages et voyageurs de la période 1815-1830. (3). Les voyageurs romantiques, (suite) : Amédée Pichot, Adolphe Blanqui, les pèlerins d'Abbotsford, Ducos, Léon de Buzonnière. Les voyageurs imaginaires	153
CHAPITRE VI. — L'apport des voyages en Écosse de la période 1815-1830. (1). Le rapport verbal des voyageurs	171
CHAPITRE VII. — L'apport des voyages en Écosse de la période 1815-1830 (2). Les voyageurs journalistes.	181
CHAPITRE VIII. — L'apport des voyages en Écosse de la période 1815-1830. (3) Récits publiés par les voyageurs	189
CHAPITRE IX. — L'apport des voyages en Écosse de la période 1815-1830. (4). L'influence du voyage sur les œuvres littéraires. Nodier, Pichot, Chasles	195
CONCLUSION.	207
Liste chronologique des voyageurs français en Écosse 1770-1830.	209
Bibliographie	211
Index	219
Table des Matières	221

ERRATA

- p. 94 (l. 33), *au lieu de* Tavernier, *lire* Tarnier.
- p. 121 (note), *au lieu de* F. A. Chateaubriand, *lire* F.-R.
- p. 123 (l. 12), *au lieu de* Ch. de Résumat, *lire* Ch. de Rémusat.
- p. 174 (l. 26), *au lieu de* M^{me} Menessier, *lire* M^{me} Mennessier.
- p. 188 (l. 9), *au lieu de* Ludovic Halévy, *lire* Léon Halévy.
- p. 201 (l. 7), *au lieu de* Lumkoch, *lire* Lumloch.
-

Société d'Impressions Littéraires, Industrielles et Commerciales

41, rue du Metz — LILLE.
